This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II B. 1190

R Caton

i.e. Charlotte-Rose de

Caumont de La Force

LES FÉES.

CONTES

DES CONTES.

*Par Mademoiſelle de ***.*

A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 MAR 1977
OF OXFORD
LIBRARY

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

AYant vû que les Contes des Fées avoient un si grand succès, j'ai demandé ceux-ci, qui sont composez il y a déja quelque tems. Je ne les ai pû obtenir qu'avec peine. Ils ont eu une si grande approbation des Personnes de Qualité qui les ont vûs, que je ne crains point de hazarder en les nommant, *Les Contes des Contes.*

TABLE
DES CONTES
CONTENUS
DANS CE VOLUME

Plus belle que Fée, page 1
Perſinette, 97
L'Enchanteur, 133
Tourbillon, 210
Verd & Bleu, 277
Le Pays des Délices, 343
La Puiſſance d'Amour, 380
La Bonne Femme, 451

LES

LES FÉES.

CONTES DES CONTES.

PLUS BELLE QUE FÉE.

CONTE.

Il y avoit une fois dans l'Europe un Roy, qui ayant eu déja quelques enfans d'une Princesse qu'il avoit épousée, eut envie de voyager, & d'aller d'un bout à l'autre

de ſon Royaume. Il s'arrêtoit agreablement de Province en Province; & comme il fut dans un beau Château, qui étoit à l'extremité de ſes Etats, la Reine ſa femme y accoucha, & donna la vie à une fille, qui parut ſi prodigieuſement belle au moment de ſa naiſſance, que les Courtiſans, ſoit pour ſa beauté, ou par envie de faire leur Cour, la nommerent Plus belle que Fée; l'avenir fit bien voir qu'elle meritoit un nom ſi illuſtre. A peine la Reine fut-elle relevée de

couche, qu'il fallut qu'elle ſuivît le Roy ſon mari qui partit en diligence, pour aller défendre une Province éloignée que ſes ennemis attaquoient.

On laiſſa la petite Plus belle que Fée avec ſa Gouvernante, & les Dames qui lui étoient neceſſaires. On l'éleva avec beaucoup de ſoin; & comme ſon pere eut à ſoûtenir une longue & cruelle guerre, elle eut le loiſir de croître & d'embellir. Sa beauté ſe rendit fameuſe par tous les Pays circonvoiſins; on ne par-

loit d'autre choſe; & à douze ans on l'eût plûtôt priſe pour une Divinité, que pour une perſonne mortelle: un frere qu'elle avoit la vint voir pendant une Tréve, & ſe lia avec elle d'une parfaite amitié.

Cependant la renommée de ſa beauté, & le nom qu'elle portoit irriterent tellement les Fées contre elle, qu'il n'y eut rien qu'elles ne penſaſſent pour ſe venger de l'orgüeil de ſon nom, & pour détruire une beauté qui leur cauſoit tant de jalouſie.

La Reine des Fées n'étoit pas une de ſes bonnes Fées, qui ſont les protectrices de la vertu, & qui ne ſe plaiſent qu'à bien faire. Après le cours de pluſieurs ſiecles, elle étoit parvenuë à la Royauté par ſon grand ſçavoir, & par ſon artifice. Le nombre de ſes ans l'avoit renduë fort petite, & l'on ne l'appelloit plus que Nabote.

Nabote donc aſſembla ſon Conſeil, & lui fit ſçavoir qu'elle avoit réſolu de venger tant de belles perſonnes qu'elle avoit dans

ſa Cour, & toutes celles qui étoient par toute la terre, qu'elle vouloit s'abſenter & aller elle-même voir & ravir cette beauté qui faiſoit un bruit ſi déſavantageux à leurs charmes : ainſi fut dit, ainſi fut fait. Elle partit, & prenant des vêtemens ſimples, elle ſe tranſporta au Château qui renfermoit cette merveille, elle s'y rendit bien-tôt familiere, & engagea par ſon eſprit les Dames de la Princeſſe à la recevoir parmi elles. Mais Nabote fut frapée d'un grand étonnement,

quand aprés avoir conſideré le Château, elle reconnut, par la force de ſon Art, qu'un grand Magicien l'avoit conſtruit, & qu'il y avoit attaché telle vertu, que dans toute ſon enceinte, & celle de ſes promenades, on n'en pouvoit ſortir que volontairement, & qu'il n'étoit pas poſſible de ſe ſervir d'aucunes ſortes de charmes contre les perſonnes qui l'habitoient. Ce n'étoit pas un ſecret ignoré de la Gouvernante de Plus belle que Fée, qui connoiſſant bien le treſor ſans prix

qui étoit confié à ſes ſoins, vivoit ſans crainte, ſçachant que perſonne au monde ne pouvoit lui ôter cette jeune Princeſſe, tant qu'elle ne ſortiroit pas du Château ni des Jardins. Elle lui avoit défendu expreſſément de le faire, & Plus belle que Fée, qui avoit déja beaucoup de prudence, n'avoit garde de manquer à cette précaution. Mil amans qu'elle avoit tentoient des efforts inutiles pour l'enlever, mais vivant aſſurée, elle ne redoutoit point leur vio-

lence ni leurs tentatives.

Il ne falut pas beaucoup de temps à Nabote pour s'insinuer dans ſes bonnes graces ; elle lui apprenoit à faire de beaux ouvrages ; & pendant un travail qu'elle rendoit divertiſſant, elle lui faiſoit des hiſtoriettes agreables ; elle n'oublioit rien pour la divertir, & elle lui plaiſoit ſi naturellement, qu'on ne les voyoit plus l'une ſans l'autre.

Nabote dans tous ces ſoins n'étoit pas moins occupée de ſa vengeance. El-

diſſipé, la terre s'ouvrit : il en ſortit deux taupes, avec des aîles de feüilles de roſes, qui traînoient un char d'ébeine ; & ſe mettant dedans avec Plus belle que Fée, elle s'éleva en l'air, & le fendit avec une vîteſſe incroyable, ſe perdant incontinent aux yeux des jeunes filles, qui par leurs pleurs & leurs cris annoncerent bientôt dans tout le Château la perte qu'on venoit de faire.

Plus belle que Fée ne revint de ſon étonnement que pour tomber dans un

plus épouventable. La rapidité avec laquelle ce char voloit en l'air l'avoit tellement étourdie, qu'elle en avoit presque perdu la connoissance. Enfin reprenant ses esprits elle baissa les yeux. Qu'elle fut effrayée de ne trouver au dessous d'elle que l'étenduë prodigieuse de la vaste mer ! elle fit un cri perçant, se tourna ; & voyant prés d'elle sa cher Nabote, elle l'embrassa tendrement, & la tenoit serrée entre ses bras, comme on a coûtume de faire pour se rassurer. Mais

la regardant, & elle entendit un murmure confus de loüanges & d'envie qui la satisfit merveilleusement.

Mais que ce petit moment de vanité dura peu. Nabote ordonna imperieusement qu'on ôtât les beaux habits de Plus belle que Fée, croyant lui dérober une partie de ses charmes. On la dépoüilla donc : mais la fureur de Nabote n'eut par-là que plus à croître. Que de beautez parurent au jour ! & que de confusion pour toutes les

Fées

Fées du monde ! On la vêtit de méchans haillons : on eût dit dans cet état que la beauté ſimple & naïve vouloit triompher de la ſorte ſur la parure des plus grands ornemens ; jamais elle ne fut plus charmante. Nabote commanda qu'on la conduisît au lieu qu'elle avoit ordonné, & qu'on luy donnât ſa tâche.

Deux Fées la prirent, & la firent paſſer par les plus ſomptueux appartemens que l'on ſcauroit jamais voir. Plus belle que

Fée les conſideroit malgré la vûë de ſa miſere ; elle diſoit en elle-même : Quelques tourmens qu'on me prepare, le cœur me dit que je ne ſerai pas toûjours malheureuſe dans ces beaux lieux.

On la fit deſcendre par un grand eſcalier de marbre noir, qui avoit plus de mille marches ; elle crut aller aux abîmes de la terre, ou plûtôt qu'on la conduiſoit aux enfers. Enfin elle entra dans un petit cabinet tout lambriſſé d'ébeine, où l'on lui dit qu'elle cou-

cheroit ſur un peu de paille, & il y avoit une once de pain & une taſſe d'eau pour ſon ſoupèr. De là on la fit paſſer dans une grande galerie, dont les murailles de haut en bas étoient de marbre noir, & qui ne recevoit de clarté que par celle qui venoit de cinq lampes de geais, qui jettoient une lueur ſombre capable plûtôt d'épouvanter que de raſſurer. Ces triſtes murailles étoient tapiſſées de toiles d'araignée depuis le haut juſqu'en bas, dont la fatalité étoit

telle, que plus on en ôtoit, & plus elle se multiplioient. Les deux Fées dirent à la Princesse, qu'il faloit que cette galerie fût nettoyée au point du jour, ou bien qu'on lui feroit souffrir des supplices effroyables; & posant une échelle à deux mains, & lui donnant un balai de jonc, elle lui dirent de travailler, & la laisserent. Plus belle que Fée soûpira, & ne sçachant point le sort de ces toiles d'araignée, quoique la galerie fût fort grande, elle se resolut avec courage d'o-

beïr. Elle prit ſon balai, & monta legerement ſur l'échelle. Mais, ô Dieu ! quelle fut ſa ſurpriſe, lorſque penſant nettoyer ce marbre & ôter ces toiles d'araignée, elle trouva qu'elles ne faiſoient qu'augmenter : elle ſe laſſa quelque temps ; & voyant avec triſteſſe que c'étoit vainement, elle jetta ſon balai, deſcendit, & s'aſſeyant ſur le dernier échelon de l'échelle, elle ſe mit tendrement à pleurer, & à connoître tout ſon malheur. Ses ſanglots ſe precipi-

toient si fort les uns sur les autres, qu'elle n'avoit plus la force de soûtenir son beau corps, quand levant un peu la tête, ses yeux furent frapez d'une vive lumiere. Toute la galerie fut dans un instant éclairée, & elle vit à genoux devant elle un jeune garçon si beau & si agreable, qu'à l'habillement près, elle le prit pour l'Amour : mais elle se souvint qu'on peignoit l'Amour tout nud, & ce beau garçon avoit un habit tout couvert de pierreries. Elle donta aussi si toute cette lu-

miere ne partoit pas du feu de ſes yeux, qu'elle voyoit ſi beaux & ſi brillans. Ce jeune garçon la conſideroit toûjours à genoux, elle s'y voulut mettre auſſi. Qui êtes-vous, lui dit-elle toute étonnée ? Eſtes-vous un Dieu ? êtes-vous l'Amour ? Je ne ſuis pas un Dieu, lui répondit-il : mais j'ay plus d'amour moy ſeul qu'il n'y en a dans le Ciel ni ſur la terre. Je ſuis Phraates, le fils de la Reine des Fées, qui vous aime & qui veut vous ſecourir. Alors prenant le balai qu'

elle avoit jetté, il toucha toutes ces toiles d'araignée, qui devinrent auſſitôt un tiſſu d'or d'un ouvrage merveilleux, le feu des lampes demeura vif & lumineux; & Phraates donnant une clef d'or à la Princeſſe: Vous trouverez une ſerrure, lui dit-il, au grand quarré de vôtre cellule, ouvrez-la tout doucement, Adieu je me retire, de peur de me rendre ſuſpect; allez vous repoſer, vous trouverez tout ce qui vous eſt neceſſaire. Et mettant un genoux à terre, il luy baiſa

baisa respectueusement la main.

Plus Belle que Fée plus étonnée de cette rencontre, que de tout ce qui lui étoit arrivé dans la journée, rentra dans la petite chambre, & cherchant à trouver cette ferrure dont on lui avoit parlé, en s'approchant du lambris elle entendit une voix la plus aimable du monde, qui sembloit se plaindre avec douleur : elle crut que c'étoit quelque miserable comme elle qu'on vouloit tourmenter. Elle prêta cu-

rieusement l'oreille. Mais que feray-je, disoit cette voix? On veut que je change les glands qui sont dans ce boisseau en des perles Orientales.

Plus belle que Fée, moins surprise qu'elle ne l'auroit été deux heures auparavant, frapa deux ou trois petits coups contre les ais, & dit assez haut: Si l'on donne des peines ici, il s'y fait en même temps des miracles; esperez. Mais contez-moy, je vous prie, qui vous êtes, je vous diray aussi qui je suis. Il m'est

plus doux de vous ſatisfaire, reprit l'autre perſonne, que de continuer mon employ. Je ſuis fille de Roy; on dit que je nâquis charmante: les Fées n'aſſiſterent point à ma naiſſance; vous ſçavez qu'elles ſont cruelles à ceux, dont elles n'ont pas pris la protection en naiſſant. Ah je le ſçai trop, reprit Plus belle que Fée: Je ſuis belle comme vous, fille de Roy & malheureuſe, parce que je ſuis aimable ſans le ſecours de leurs dons. Nous voilà donc compagnes, re-

vous êtes. Je vous ay tout dit, reprit Plus belle que Fée, à mon nom près. On m'appelle Plus belle que Fée. Vous devez donc être bien belle, reprit la Princeſſe Deſirs ; j'ay grande envie de vous voir. J'en ay bien autant de mon côté, repartit Plus belle que Fée. Y a-t-il une porte qui donne ici, car j'ay une petite clef qui peut-être ne vous ſeroit pas inutile ? Lors cherchant, elle en trouva une qu'elle pouvoit effectivement ouvrir. Elle la pouſſa, & paroiſſant tout d'un

coup, elles se surprirent beaucoup l'une & l'autre par la beauté merveilleuse qu'elles avoient toutes deux. Après s'être fort embrassées & s'être dit bien des choses obligeantes, Plus belle que Fée se mit à rire de voir que la Princesse Desirs frotoit continuellement ses glands avec une petite pierre blanche, comme on luy avoit ordonné.

Elle lui conta la tâche qu'on lui avoit donnée à faire, & comme je ne sçai quoi de si aimable l'avoit assistée

miraculeusement. Mais que peut-ce être, lui dit la Princesse Desirs? Je crois que c'est un homme, reprit Plus belle que Fée. Un homme, s'écria Desirs; vous rougissez, vous l'aimez. Non pas encore, reprit-elle: mais il m'a dit qu'il m'aime, & s'il m'aime comme il le dit, il vous assistera. A peine eut-elle proferé ces paroles, que le boisseau fremit, & agitant ces glands comme le chêne sur lequel ils avoient été cueillis auroit pû faire, ils se changerent tout d'un

coup dans les plus belles perles en poire & de la premiere eau ; ce fut une de celles-là dont la Reine Cleopâtre fit un ſi riche banquet à Marc-Antoine. Les deux Princeſſes furent tres-contentes de ce changement ; & Plus belle que Fée qui commençoit à s'acoûtumer aux prodiges, prenant Deſirs par la main, repaſſa dans ſa chambre, & trouvant le quarré où étoit la ſerrure dont on lui avoit parlé, elle l'ouvrit avec la clef d'or, & entra dans une chambre, dont

la magnificence la ſurprit & la toucha, parce qu'elle y vit par tout des ſoins de ſon amant. Elle étoit jonchée des plus belles fleurs, elle exhaloit un parfum divin. Il y avoit à un des bouts de cette charmante chambre, une table couverte de tout ce qui pouvoit contenter la délicateſſe du goût, & deux fontaines de liqueurs qui couloient dans des baſſins de porphyre. Les jeunes Princeſſes s'aſſirent dans deux chaiſes d'yvoire enrichies d'émeraudes, elles mange-

rent avec appetit; & quand elles eurent ſoupé, la table diſparut, & il s'éleva à la place où elle étoit, un bain delicieux, où elles ſe mirent toutes deux. A ſix pas de là on voyoit une ſuperbe toillette & de grandes mannes d'or trait, toutes pleines de linges d'une propreté à donner envie de s'en ſervir. Un lit d'une forme ſinguliere & d'une richeſſe extraordinaire terminoit cette merveilleuſe chambre, qui étoit bordée d'orangers dans des caiſſes d'or garnies de rubis,

& des colonnes de cornaline ſoûtenoient tout autour la voute ſomptueuſe de cette chambre : elles n'étoient ſéparées que par de grandes glaces de criſtal, qui prenoient depuis le bas juſques en haut. Quelques conſoles de matieres rares portoient des vaſes de pierreries pleins de toutes ſortes de fleurs.

La Princeſſe Deſirs admiroit la fortune de ſa compagne, & ſe tournant vers elle : Votre Amant eſt galant, lui dit-elle, il peut beaucoup, & il veut tout

pouvoir pour vous ; votre bonheur n'eſt pas commun. Une pendule ſonnant minuit leur fit entendre à chaque heure le nom de Phraates. Plus belle que Fée rougit, & ſe jetta dans ſon lit : elle crut prendre un repos, qui fut troublé par l'image de Phraates.

Le lendemain il y eut un grand étonnement dans la Cour des Fées, de voir & la galerie ſi richement parée, & les belles Perles à plein boiſeau. Elles avoient crû punir les jeunes Princeſſes ; leur cruauté fut dé-

concertée, elles les trouverent chacune retirées dans leur petite chambre. Agitant de nouveau leur Conſeil pour leur donner des emplois où elles les viſſent ſuccomber, elles dirent à Deſirs d'aller ſur le bord de la mer écrire ſur le ſable, avec ordre exprès que ce qu'elle y mettroit ne s'effaçât jamais; & commanderent à Plus belle que Fée de ſe rendre au pied du Mont avantureux, de voler au haut, & de leur apporter une vaſe plein d'eau de vie immortelle. Pour

cet effet elles lui donnerent des plumes & de la cire, afin que se faisant des aîles elle se perdît comme une autre Icare. Desirs & Plus belle que Fée se regarderent à cet affreux commandement, & s'embrassant tendrement, elles se quitterent, comme en se disant le dernier adieu. On en conduisit une près du rivage, & l'autre au pied du Mont avantureux.

Quand Plus belle que Fée se vit ainsi seule, elle prit les plumes & la cire, & les accommodoit fort

mal ; après avoir travaillé très-inutilement, elle tourna sa pensée vers Phraates : Si vous m'aimiez, dit-elle, vous viendriez encore à mon secours. A peine eut-elle achevé le dernier mot, qu'elle le vit devant ses yeux, plus beau mille fois que la nuit derniere. Le grand jour lui étoit fort avantageux. Doutez-vous de mon amour, lui dit-il, est-il rien de difficile pour qui vous aime ? Lors il la pria d'ôter une partie de ses habits, & ayant pris sa récompense ordinaire, qui étoit

étoit un baiſer ſur ſa main, il ſe transforma tout d'un coup en Aigle. Elle eut quelque chagrin de voir changer ainſi cette aimable figure, qui ſe mettant à ſes pieds en étendant les aîles, lui fit aiſément comprendre ſon deſſein. Elle ſe baiſſa ſur lui, & ſerrant ſon col ſuperbe avec ſes beaux bras, il s'éleva doucement en haut. On ne ſçauroit dire quel étoit le plus content, ou d'elle d'éviter la mort, en executant les ordres qu'on lui avoit donnez, ou lui d'être

chargé d'un fardeau si precieux.

Il la porta doucement au haut du Mont, où elle entendit une agréable harmonie de mille oiseaux qui vinrent rendre hommage au divin oiseau qui l'avoit portée. Le haut de ce Mont étoit une plaine fleurie, entourée de beaux Cedres, au milieu desquels étoit un petit ruisseau, qui couloit ses eaux argentées sur un sable d'or semé de diamans brillans. Plus belle que Fée se courba sur le genoüil, & avant toutes choses elle

mit dans ſa main de cette eau precieuſe & en but. Après elle remplit ſon vaſe, & ſe tournant vers ſon Aigle : Ha ! dit-elle, que je voudrois que Deſirs eût de cette eau : à peine eut-elle lâché la parole, que l'Aigle vola en bas, prit une des pantoufles de Plus belle que Fée & revenant il puiſa de l'eau dedans, & en alla porter à la Princeſſe Deſirs au bord de la mer, où elle étoit inutilement occupée à écrire ſur l'aréne.

L'Aigle revint trouver Plus belle que Fée, & re-

prit sa belle charge ; helas, dit-elle, que fait Desirs ? mettez-nous ensemble. Il lui obéït ; ils la trouverent écrivant toûjours, & à mesure qu'elle écrivoit, une onde venoit qui effaçoit ce qu'elle avoit écrit. Quelle cruauté, dit cette Princesse à Plus belle que Fée, d'ordonner ce qu'on ne peut faire ! Je juge à l'étrange monture que je vous vois, que vous avez réussi : Plus belle que Fée descendit, & touchée du malheur de sa compagne, elle prit ainsi la parole en se tour-

nant vers ſon amant. Faites-moy voir votre toute-puiſſance ; ou plûtot mon amour, repartit ce Prince, en reprenant ſa forme ordinaire. Deſirs voyant la beauté & les graces de ſa perſonne, fit briller de la ſurpriſe & de la joye dans ſes yeux. Plus belle que Fée en rougit par un mouvement dont elle ne fut pas la maîtreſſe, & ſe mettant devant lui pour le cacher à ſa compagne ; faites ce qu'on vous dit, continua-t-elle, avec une inquiétude charmante ; Phraates con-

nut ſon bonheur, & voulant terminer promptement ſa peine, liſez, lui dit-il en diſparoiſſant plus vîte qu'un éclair.

Au même inſtant une vague vint ſe briſer aux pieds de Plus belle que Fée, & en s'en retournant on vit une table d'airain auſſi enchaſſée dans l'aréne, que ſi elle eût été de toute éternité, & comme y devant demeurer juſqu'à la fin du monde; & à meſure qu'elle la regardoit, elle appercevoit des lettres qui ſe formoient profondement

gravées, qui composoient ces vers :

La foy des vulgaires Amans,
Leur ardeur & tous leurs sermens,
Ne s'écrivent que sur l'Aréne,
Mais ce qu'on sent pour vos beaux yeux,
En caractere d'Astre est écrit dans les Cieux,
Qui voudroit l'effacer la peine en seroit vaine.

Je le comprens, s'écria Desirs; qui vous aime vous

doit toûjours aimer : que votre aimable Amant ſçait bien exprimer ſa tendreſſe ! & lors elle embraſſa Plus belle que Fée, qui diſſipant entre ſes bras ſa confuſion ſur la petite jalouſie qu'elle venoit d'avoir, elle l'avoüa à ſon amie ſur la guerre qu'elle lui en fit, & toutes deux ſatisfaites de leur amitié, s'abandonnerent à la douceur d'un entretien agréable & plein de ſincerité.

La Reine Nabote envoya au pied du Mont, pour ſçavoir ce que Plus belle que

Fée

Fée ſeroit devenuë. On trouva les plumes éparſes & une partie de ſes habits, on jugea qu'elle étoit écraſée comme on le deſiroit.

Dans cette penſée les Fées coururent au bord de la mer; elles s'écrierent à la vûë de la table d'airain, & furent épouvantées d'appercevoir les deux Princeſſes qui ſe joüoient tranquillement ſur la pointe d'un rocher; elles les appellerent. Plus belle que Fée donna ſon eau de vie immortelle, & rioit tout doucement avec Deſirs de la fu-

reur de ces Fées.

La Reine n'entendoit pas raillerie ; elle connut qu'un Art auſſi grand que le ſien les aſſiſtoit, & ſa rage en crût à tel point, que ſans heſiter, elle conclut leur ruïne totale par la derniere & la plus cruelle des épreuves.

Deſirs fut condamnée à aller le lendemain à la Foire des temps, chercher le fard de jeuneſſe, & Plus belle que Fée de ſe rendre dans la Foreſt des Merveilles pour prendre la Biche aux pieds d'argent.

Desirs fut conduite dans une grande Plaine, au bout de laquelle étoit un bâtiment prodigieux tout partagé en sales & en galeries pleines de Boutiques si superbes, qu'il n'y a, pour y trouver une comparaison, qu'à se souvenir des magnifiques Banques de Marli. A chacune de ces Boutiques il y avoit de jeunes & d'agréables Fées, & auprès d'elles, pour les aider, les personnes qu'elles aimoient le mieux. Aussitôt que Desirs parut, ses agrémens charmerent tout

le monde, elle prit poſſeſſion de tous les cœurs. Aux premieres Boutiques où elle s'adreſſa, elle fit grande pitié en demandant le fard de jeuneſſe, aucun ne lui vouloit dire où il ſe trouvoit, parce que quand ce n'étoit pas une Fée qui le venoit chercher, il deſignoit un ſupplice pour la perſonne qui étoit chargée de cette dangereuſe commiſſion.

Les bonnes Fées diſoient à Deſirs qu'elle s'en retournât, & qu'elle ne demandât plus ce qu'elle cher-

choit. Elle étoit ſi belle, qu'on couroit au devant d'elle aux lieux où elle paſſoit. Son malheur la mena à la fatale Boutique d'une mauvaiſe Fée. A peine eut-elle demandé le fard de jeuneſſe de la part de la Reine des Fées, que lui lançant un regard terrible, elle lui dit qu'elle l'avoit, & qu'elle le lui donneroit le lendemain, & lui commanda de paſſer dans une chambre pour attendre qu'il fût préparé. Mais on la mena dans un lieu tenebreux & puant, où elle ne voyoit goute.

Elle fut atteinte de quelque terreur : Ah ! dit-elle : aimable amant de Plusbelle que Fée, hâtez-vous de me ſecourir, ou je ſuis perduë.

Il fut ſourd à ſa voix ou dans l'impoſſibilité d'agir en ce lieu là, comme il avoit fait dans les autres. Deſirs ſe tourmenta une partie de la nuit, elle dormit l'autre, & ſe ſentit reveillée par une agréable fille qui lui vint dire en lui portant un peu de nourriture, que c'étoit de la part du favori de la Fée ſa maîtreſſe, qui s'étoit reſolu de

la ſecourir ; qu'elle ſeroit heureuſe ſi cela étoit, parce que la Fée avoit envoyé chercher un méchant eſprit, afin qu'il vinſt lui ſouffler au nez de la laideur, & qu'en cet état difforme & plein d'ignominie, elle la renvoiroit à la Reine des Fées, afin qu'elle ſervît au triomphe de leurs reſſentimens. La Princeſſe Deſirs penſa mourir de frayeur à cette menace de perdre tout d'un coup tous ſes charmes, & elle ſouhaita de mourir.

Son tourment étoit hor-

rible ; elle ſe promenoit à tâtons dans ſa noire demeure, quand on la prit par le bras, elle ſentit en ſon cœur une émotion fort douce. On la mena vers un peu de lumiere, & quand ſa vûë fut raſſurée, elle l'eut frappée de l'objet de tous le plus charmant ; elle reconnut ce cher Prince qui l'aimoit tant, & de qui on l'avoit ſeparée la veille de ſes nôces. Ses tranſports & ſa joye furent extrêmes ; eſt-ce vous, lui dit-elle cent fois ? Enfin quand elle en fut bien perſuadée, ou-

bliant tous ſes malheurs preſens : Mais eſt-ce vous qui êtes le favori de cette malheureuſe Fée, continua-t-elle ? eſt-ce avec ce beau titre que je vous vois ? N'en doutez point, lui répondit-il, & nous lui devrons la fin de nos peines & notre bonne fortune.

Alors il lui conta qu'au deſeſpoir de ſon enlevement, il étoit allé trouver un Sage, qui lui avoit appris où elle étoit, & qu'il ne la recouvreroit jamais qu'au Royaume des Fées, qu'il lui avoit donné le

moyen de le trouver, mais qu'il avoit été arrêté d'abord par cette cruelle Fée, qui étoit devenuë amoureuſe de lui; que ſuivant le conſeil de ſon Sage il l'avoit amuſée, & que par ſa douceur il s'étoit ſi-bien rendu le maître de ſon eſprit, qu'il gardoit tous ſes treſors, & qu'il étoit miniſtre de toutes ſes volontez, qu'elle venoit de partir pour un voyage de ſix mille lieuës, qu'elle ne reviendroit de douze jours, qu'ainſi il ſe falloit ſauver, qu'il alloit dans ſon cabinet

prendre une partie de la pierre de l'Anneau de Gigés, qu'elle le mettroit sur elle, qu'ainsi étant invisible elle passeroit par tout, que pour lui il pouvoit se montrer librement ; n'oubliez pas, lui dit-elle, le fard de jeunesse. J'en veux mettre & en donner à une compagne que j'ai.

Le Prince rit. Où irons-nous, continua-t-elle? chez la Reine des Fées, reprit-il. Non pas cela, s'écria-t-elle, nous y periions. Le Sage qui me conseille, ajouta-t-il, m'a dit de vous remener

au dernier lieu, d'où vous seriez partie, si je voulois être assuré de mon bonheur. Il ne m'a jamais menti en quoy que ce soit; à la bonne heure, dit Desirs, allons donc.

Le Prince lui donna une précieuse boëte, dans laquelle étoit le fard de jeunesse, & dans l'envie de paroître plus belle aux yeux de son Amant, elle s'en frotta précipitament tout le visage, oubliant qu'elle étoit invisible par la pierre qu'il lui avoit donnée. Elle le prit sous le bras. Ils tra-

verſerent de la ſorte toute la Foire, & furent ainſi juſques auprés du Palais de la Reine.

Là, le Prince reprit la pierre de Gigés. L'aimable Deſirs ſe montra, & il ſe rendit inviſible au grand regret de la Princeſſe qu'il prit ſous le bras à ſon tour, & ſe rendirent devant Nabote & ſa Cour.

Toutes les Fées ſe regarderent avec un merveilleux étonnement en voyant Deſirs de retour avec le fard de jeuneſſe ; & la Reine fronçant le ſourcil, qu'on

la garde ſeurement, dit-elle, nos adreſſes ſont vaines, il faut la faire mourir ſans y plus chercher tant de façons.

Voila l'arrêt prononcé. Deſirs en trembla de crainte, ſon amant la raſſura autant qu'il le pût.

Mais revenons à Plus belle que Fée. On l'avoit conduite juſques dans la Forêt des Merveilles, & voici le ſujet pourquoi on l'expoſoit à courre la Biche aux pieds d'argent.

Il y avoit eu autrefois une Reine des Fées qui a-

voit ſuccedé naturellement à ce grand titre, elle étoit belle, bonne, & ſage, elle avoit eu pluſieurs amans dont l'amour & les ſoins ſe perdoient auprés d'elle; uniquement occupée à proteger la vertu, elle ne s'amuſoit point à conter les ſoupirs de ſes amans. Elle en avoit un que ſes rigueurs rendirent le plus malheureux, parce qu'il l'aimoit mieux qu'aucun autre.

Un jour voyant qu'il ne la pouvoit flechir, il lui proteſta dans ſon deſeſpoir qu'il ſe tueroit; elle ne fut

point émuë de cette menace, & la considera comme une de ces folies, dont l'esprit de l'homme est souvent atteint, mais qui ne passeroit pas plus avant. Cependant elle sçut quelque temps aprés qu'il s'étoit precipité dans la mer.

Un Sage qui avoit élevé ce jeune homme, se plaignit aux Intelligences suprêmes, & la chaste Fée fut condamnée à être Biche cent ans durant, pour faire penitence de sa rigueur, avec tel si, qu'une beauté accomplie qui voudroit

droit s'expoſer à la courre durant dix jours dans la Forêt des Merveilles, pourroit la prendre & lui redonner ſa premiere forme. Il y avoit déja prés de quarante ans qu'elle paiſſoit ainſi transformée.

Au commencement pluſieurs beautez s'étoient riſquées pour tenter une ſi belle avanture, & qui promettoit tant de gloire, chacune croyoit être la plus heureuſe; mais comme elles ſe perdoient, & qu'au bout des dix jours on n'en entendoit plus parler, cette

ardeur s'étoit refroidie, & l'on ne voyoit plus depuis tres long-temps aucune Belle qui s'offrît, de maniere que celles qu'on y conduisoit depuis, n'y alloient que par l'ordre des Fées pour les abandonner à une perte assurée.

C'étoit aussi pour se défaire de Plus belle que Fée, qu'on la mena dans la Forêt des Merveilles. On lui donna une legere provision de vivres, pour la forme seulement, un cordon de soye à la main avec un nœud coulant pour arrêter

la Biche. Voila tout ſon équipage de chaſſe.

Elle mit ce qu'on lui donna au pied d'un arbre, & quand elle ſe vit ſeule, elle porta ſa vûë dans cette vaſte forêt, où elle n'aperçut dans ce profond ſilence & dans cette ſolitude qu'un objet de deſeſpoir.

Elle voulut demeurer au bord de la forêt, & ne s'engager pas plus avant, & pour ſe reconnoître, elle marqua l'endroit d'où elle partoit. Mais qu'elle étoit abuſée ! On étoit toujours égaré dans cette forêt ſans

en pouvoir sortir ; elle apperçut dans une route la Biche aux pieds d'argent qui marchoit gravement. Elle alla après elle avec son cordon à la main, croyant la prendre : mais la Biche se sentant poursuivie couroit, & de temps en temps s'arrêtant, elle tournoit la tête vers Plus belle que Fée. Elles furent ensemble tout le jour sans s'approcher, & la nuit les separa.

La pauvre chasseuse se trouva très-lasse & avec beaucoup de faim ; mais

elle ne ſçavoit plus où étoit la petite proviſion qu'on lui avoit donnée, & de repos elle n'en pouvoit prendre que ſur la terre dure. Elle ſe coucha donc ſous un arbre bien triſtement, elle ne put de long temps dormir ; elle avoit peur, la moindre choſe l'épouvantoit, une feuille qui s'agitoit la faiſoit fremir ; elle tourna, dans cet état miſerable, ſa penſée vers ſon amant, elle l'appella pluſieurs fois, & voyant qu'il lui manquoit dans un ſi grand beſoin, ah ! dit-

elle, en répandant quelques larmes, Phraates, Phraates, vous m'abandonnez.

Elle commençoit à s'endormir, quand elle sentit quelque agitation sous elle, & il lui sembla qu'elle étoit dans le meilleur lit du monde. Son sommeil fut long sans être interrompu; elle fut reveillée le matin par le chant de mille Rossignols, & tournant ses beaux yeux, elle se vit à deux pieds de terre, l'herbe avoit poussé sous son beau corps, & avoit pris

la vertu de faire une couche delicieuſe. Un grand Oranger jettoit ſes branches ſur elle, pour lui ſervir de pavillon; elle étoit couverte de ſes fleurs. A côté d'elle deux Tourterelles lui annonçoient par leur amour, ce qu'elle devoit eſperer de celui de Phraates.

La terre étoit tout autour couverte de fraiſes, & de toute ſorte des plus excellens fruits; elle en mangea, & ſe trouva auſſi raſſaſiée & auſſi forte, que ſi c'eût été des meilleures

viandes. Un ruiſſeau qui couloit tout auprés ſervit à la déſalterer. O ſoins de mon amant, s'écria-t-elle, quand elle ſe trouva ſatisfaite, que vous m'étiez neceſſaires ! je ne murmure plus, mais ne me donnez pas tant, & montrez-vous.

Elle eût pourſuivi, ſi elle n'eût apperçû la Biche aux pieds d'argent qui étoit ſur ſon cul, & qui la regardoit tranquillement. Elle crut à cette fois la tenir, elle lui preſenta d'une main une poignée d'herbe, & de l'autre

tre elle tenoit ſon cordon ; mais la Biche s'éloigna à petits bonds, & quand elle avoit un peu couru, elle s'arrêtoit & la regardoit. Elles firent cet exercice toute la journée. La nuit vint & elle ſe paſſa comme l'autre.

Le réveil fut pareil au premier, & quatre jours & quatre nuits ſe paſſerent de même façon. Enfin la cinquiéme matinée, Plus belle que Fée en ouvrant les yeux crut voir une clarté plus brillante que celle du jour, quand elle apperçut dans

les yeux de ſon amant tout l'amour qu'elle lui avoit donné. Il étoit aſſis un pas d'elle, & baiſoit le bout de ſon pied. Sa preſence & ſon action reſpectueuſe lui plurent fort.

C'eſt donc vous, lui dit-elle ; ſi je ne vous ay point vû tous ces jours-cy, j'ay au moins reçu des marques de votre bonté. Dites de mon amour, Plus belle que Fée, reprit-il ; ma mere ſe doute que c'eſt moi qui vous aſſiſte, elle m'a gardé, je m'échappe un moment par le moyen d'une

Fée de mes amies : adieu, je viens ſeulement vous raſſurer, vous me verrez ce ſoir, & ſi fortune le veut, demain nous ſerons heureux.

Il s'en alla & elle courut encore toute la journée. Quand la nuit fut venuë, elle apperçut près d'elle une petite lumiere qui ſuffiſoit pour lui faire reconnoître ſon amant.

Voila ma baguette allumée, lui dit-il, mettez-la devant vous, & allez ſans vous effrayer par tout où elle vous conduira. Lors

qu'elle s'arrêtera, vous rencontrerez un grand amas de feüilles seches, mettez-y le feu, entrez dans le lieu que vous verrez, & si vous y trouvez la dépoüille de quelque beste, brûlez-la; les Astres nos amis feront le reste. Adieu.

Plus belle que Fée auroit bien voulu recevoir une plus ample instruction: mais voyant qu'il n'y avoit plus de remede, elle posa devant elle la baguette qui lui montra le chemin. Elle marcha près de deux heures assez ennuyée de ne faire

que cela. Elle s'arrêta enfin, & effectivement elle apperçut un grand amas de feüilles seches, auquel elle ne manqua pas de mettre le feu. La clarté fut bientot si grande, qu'elle put remarquer une assez haute Montagne, où elle apperçut une ouverture à demy cachée par des broussailles; elle les écarta avec sa baguette, & entra dans un lieu obscur, mais un peu après elle se trouva dans un grand Salon, orné d'une admirable Architecture, éclairé de plusieurs lumie-

res ; mais ce qui la frappa de quelque étonnement, ce fut de voir les peaux de plusieurs bestes sauvages & terribles, penduës à des crochets d'or, qu'elle prit d'abord pour les bêtes mêmes. Elle détourna ses yeux avec quelque horreur, & les arrêta sur le milieu du Salon, où il y avoit un beau palmier, & sur une de ses branches la peau de la Biche aux pieds d'argent.

Plus belle que Fée fut ravie de la voir, & la prenant avec sa baguette elle la por-

ta promptement dans le feu qu'elle avoit allumé à l'entrée de l'antre. Elle fut consumée au même instant, & rentrant toute joyeuse dans le Salon, elle pénétra dans plusieurs magnifiques chambres. Elle s'arrêta dans une, où elle vit sur des tapis de Perse plusieurs petits lits dressez, & un plus beau que tous les autres sous un pavillon de drap d'or. Mais elle n'eut pas le loisir de considerer long-temps une chose qui lui paroissoit si singuliere, elle entendit de grands é-

clats de rire, & parler fort haut diverſes perſonnes.

Plus belle que Fée tourna ſes pas de ce côté-là. Elle entra dans un lieu merveilleux, où il y avoit quinze jeunes perſonnes d'une beauté divine.

Elle ne les ſurprit pas moins qu'elle fut ſurpriſe, l'excellence de ſa perſonne les charma toutes, & il ſe fit en elles une ſuſpenſion de tous leurs ſens. Un ſilence attentif avoit ſuccedé à des cris d'admiration. Mais une de ces belles per-

ſonnes & plus belle que toutes les autres, s'avança d'un air riant & gay vers notre charmante Princeſſe. Vous êtes ma liberatrice, lui dit-elle, je n'en ſçaurois douter : nulle perſonne n'entre ici qui ne ſoit revêtuë de la peau d'un de ces animaux que vous avez vûë à l'entrée de cette caverne ; C'a été le ſort de toutes ces belles perſonnes que vous voyez auprès de moy. Après dix jours de courſe inutile pour me prendre, elles étoient changées en autant d'animaux

durant le jour, & la nuit nous reprenons nos figures humaines ; & vous, charmante Princeſſe, ſi vous ne m'euſſiez pas delivrée, vous auriez été changée en lapin blanc. En lapin blanc, s'écria Plus belle que Fée, ah Madame ! il vaut mieux que j'aye conſervé ma forme ordinaire, & qu'une ſi merveilleuſe perſonne que vous ne ſoit plus Biche. Vous nous rendez à toutes notre liberté, reprit la Fée, paſſons joyeuſement le reſte de la nuit, & demain nous irons au Palais rem-

plir toute la Cour d'étonnement.

On ne ſçauroit exprimer l'allegreſſe dont retentiſſoit cette charmante demeure, & le raviſſement où toutes ces belles perſonnes étoient d'aller joüir de la douceur de revivre, pour ainſi dire; elles étoient toutes dans le même âge auquel elles avoient commencé leur courſe dans la Foreſt des Merveilles, & la plus âgée n'avoit pas vingt ans.

La Fée voulut ſe mettre au lit pour trois ou quatre heures, elle fit coucher

Plus belle que Fée avec elle, & desira sçavoir son avanture. Elle la lui conta d'un ton de voix si touchant, son discours étoit si simple & si plein de verité, qu'elle l'engagea sans reserve à servir ses amours, & à la rendre heureuse. Elle n'oublia pas de lui parler de Desirs, & d'abord la Fée lui fut favorable.

Elles s'endormirent après un entretien assez long, & qu'elles interrompoient agréablement par les charmantes caresses

qu'elles ſe faiſoient.

Le lendemain elles prirent toutes le chemin du Palais, voulant ſurprendre agréablement les Fées. Elles quitterent ſans regret la Foreſt des Merveilles, & arriverent ſans bruit au Palais. Quand elles furent près de la derniere Cour, elles oüirent mille ſons harmonieux qui compoſoient une excellente Muſique. Voici quelque Fête, dit la Fée, nous arrivons à propos, & avançant elles trouverent cette Cour toute remplie d'u-

craignant qu'on ne la fiſt mourir, venoit de lui donner la Pierre de Gigés pour la ſouſtraire à la cruauté de la Reine Nabote, il s'étoit ainſi par ce moyen découvert.

Le frere & la ſœur ſe donnoient cent témoignages de tendreſſe; l'inviſible Deſirs y mêloit les ſiens, & ſa voix ſe faiſoit entendre quand ſon corps ne paroiſſoit pas, tandis que toutes les Fées dans un étonnement ſans pareil, donnoient en mille manieres differentes d'éclatantes

tes marques de leur joye, de revoir leur vertueuſe Reine. Les bonnes Fées venoient ſe jetter à ſes pieds, lui baiſer la main & ſes habits. Elles pleuroient, elles perdoient la parole, chacune s'exprimoit ſelon ſon caractere. Les mauvaiſes Fées ou les partiſanes de Nabote faiſoient auſſi les empreſſées, & la politique donnoit un air de ſincerité à leur fauſſe démonſtration.

Nabote elle-même au deſeſpoir de ce retour, ſe contraignoit avec un air

dont elle ſeule étoit capable. Elle voulut d'abord ceder ſon pouvoir à la veritable Reine, qui d'un air grave & majeſtueux demanda pourquoi la jeune fille qu'elle avoit vûë meritoit un pareil ſupplice, & depuis quel temps on ſolemniſoit une mort cruelle par des fêtes & des jeux. Nabote s'excuſoit fort mal, & la Reine l'écoutoit impatiemment, quand l'amant de Deſirs prenant la parole : On punit cette Princeſſe, dit-il, parce qu'elle eſt trop aimable.

On tourmente de même la Princeſſe ma ſœur. Elles ſont nées toutes deux telles que vous les voyez. Il pria lors ſa maîtreſſe d'envelopper la pierre de Gigés, & elle parut. Deſirs reparoiſſant charma tout ce qui la vit. Elles ſont belles, pourſuivit-il, elles ont mille vertus qu'elles ne tiennent point des Fées, voila ce qui les ſouleve & les oblige à les perſecuter. Quelle injuſtice de vouloir étendre un pouvoir tyrannique ſur tout ce qui ne dépend point de vous?

Le Prince se tût. La Reine se tourna vers l'assemblée d'un air agreable. Je demande, leur dit-elle, qu'on me donne ces trois personnes. Elles auront le sort le plus heureux que des mortels puissent avoir. Je dois assez à Plus belle que Fée, & je récompenserai ce qu'elle a fait pour moi par les bonheurs les plus constans.

Vous regnerez, Madame, poursuivit-elle, en se tournant vers Nabote, cet Empire est assez grand pour vous & pour moi. Allez dans les belles Isles qui

vous appartiennent. Laiſſez-moy votre fils, je l'aſſocie à mon pouvoir, & je veux qu'il épouſe Plus belle que Fée. Cette union nous réconciliera tous.

Nabote enrageoit de tout ce qu'ordonnoit la Reine. Mais quoy, elle n'étoit pas la plus forte; elle n'avoit qu'à obéïr. Elle l'alloit faire de mauvaiſe grace, quand on vit arriver le beau Phraates, ſuivi d'une galante jeuneſſe qui compoſoit ſa Cour; il venoit rendre ſes hommages à la Reine, & ſe réjoüir de ſon retour. Mais en paſ-

ſant il attacha la vûë ſur Plus belle que Fée, & luy fit voir par des regards paſſionnez que c'étoit ſon premier devoir.

La Reine l'embraſſa & luy preſenta Plus belle que Fée, le priant de la recevoir de ſa main. Il ne faut pas demander s'il obéït avec joye, s'écriant avec tranſport:

Dieu des amans, vous payez la conſtance
De mille travaux amoureux,
Vous allez devenir pour combler tous mes vœux,
Mon plaiſir & ma recompenſe.

Les deux Mariages ſe ce-

lebrerent dès le même jour: ils furent ſi heureux qu'on dit que ce ſont les ſeuls époux qui ont gagné la vigne d'or, & que ceux dont on a parlé depuis n'ont été que des idées.

Ainſi la vertu triomphe des malheurs qu'on lui ſuſcite. L'envie & la jalouſie ne ſervent qu'à la faire briller, & ſouvent la juſtice du Ciel permet qu'elle ſoit heureuſe.

Il eſt une deſtinée qui veille à la conduite des hommes, & qui leur fait ſurmonter tout ce que l'on veut oppoſer à leur bonheur.

Naissez sous un astre prospere,
Sans être façonné par l'art.
Tout vous réüssira, la plus cruelle affaire
Se rendra bonne un jour par un coup de hazard.
La fortune un temps nous accable,
Mais c'est après pour nous mieux assister;
Le bonheur se fait bien goûter
A qui se ressouvient d'un état miserable.
Mauvaise Fée étale son pouvoir,
A la vertu toûjours elle fait des obstacles,
Fée en ce temps se fait encore voir,
Mais on ne voit plus de miracles.

PERS.

PERSINETTE.

CONTE.

DEUX jeunes Amans s'étoient mariez ensemble après une longue poursuite de leurs amours : rien n'étoit égal à leur ardeur, ils vivoient contens & heureux, quand pour combler leur felicité la jeune épouse se trouva

groſſe ; & ce fut une grande joye dans ce petit ménage, ils ſouhaitoient fort un enfant, leur deſir ſe trouvoit accompli.

Il y avoit dans leur voiſinage une Fée, qui ſur tout étoit curieuſe d'avoir un beau jardin ; on y voyoit avec abondance de toutes ſortes de fruits, de plantes & de fleurs.

En ce tems-là le perſil étoit fort rare dans ces contrées ; la Fée en avoit fait apporter des Indes, & on n'en eût ſçû trouver dans tout le païs

que dans ſon jardin.

La nouvelle épouſe eut une grande envie d'en manger; & comme elle ſçavoit bien qu'il étoit malaiſé de la ſatisfaire, parce que perſonne n'entroit dans ce jardin, elle tomba dans un chagrin qui la rendit même méconnoiſſable aux yeux de ſon époux. Il la tourmenta pour ſçavoir la cauſe de ce changement prodigieux qui paroiſſoit dans ſon eſprit auſſi bien que ſur ſon corps: & après lui avoir trop reſiſté, ſa femme lui avoüa enfin

qu'elle voudroit bien manger du perſil. Le mari ſoûpira, & ſe troubla pour une envie ſi mal-aiſée à ſatisfaire: neanmoins comme rien ne paroît difficile en amour, il alloit jour & nuit autour des murs de ce jardin pour tâcher d'y monter; mais ils étoient d'une hauteur qui rendoit la choſe impoſſible.

Enfin un ſoir il apperçût une des portes du jardin ouverte. Il s'y gliſſa doucement, & il fut ſi heureux, qu'il prit à la hâte une poignée de perſil: il

reſortit comme il étoit entré, & porta ſon vol à ſa femme, qui le mangea avec avidité, & qui deux jours après ſe trouva plus preſſée que jamais de l'envie d'en remanger encore.

Il faloit que dans ce temps-là le perſil fut d'un goût excellent.

Le pauvre mari retourna enſuite pluſieurs fois inutilement : mais enfin ſa perſeverance fut recompenſée ; il trouva encore la porte du jardin ouverte, il y entra, & fut bien ſurpris d'appercevoir la Fée elle-même,

qui le gronda fort de la hardieſſe qu'il avoit de venir ainſi dans un lieu, dont l'entrée n'étoit permiſe à qui que ce fût. Le bon homme confus ſe mit à genoux, lui demanda pardon, & lui dit que ſa femme ſe mouroit ſi elle ne mangeoit un peu de perſil; qu'elle étoit groſſe, & que cette envie étoit bien pardonnable. Eh bien, lui dit la Fée, je vous donnerai du perſil tout autant que vous en voudrez, ſi vous me voulez donner l'enfant dont votre femme accouchera.

Le mari après une courte déliberation le promit, il prit du perſil autant qu'il en voulut.

Quand le temps de l'accouchement fut arrivé, la Fée ſe rendit près de la mere, qui mit au monde une fille, à qui la Fée donna le nom de Perſinette : elle la reçut dans des langes de toile d'or, & lui arroſa le viſage d'une eau précieuſe qu'elle avoit dans un vaſe de criſtal, qui la rendit au moment même la plus belle creature du monde.

Après ces ceremonies de

beauté, la Fée prit la petite Perſinette, l'emporta chez elle, & la fit élever avec tous les ſoins imaginables. Ce fut une merveille, avant qu'elle eût atteint ſa douziéme année: & comme la Fée connoiſſoit ſa fatalité, elle reſolut de la dérober à ſes deſtinées.

Pour cet effet elle éleva par le moyen de ſes charmes une Tour d'argent au milieu d'une foreſt: cette miſtérieuſe Tour n'avoit point de porte pour y entrer; il y avoit de grands & beaux appartemens auſſi

éclairez que ſi la lumiere du ſoleil y fût entrée & qui recevoient le jour par le feu des eſcarboucles, dont toutes ces chambres brilloient. Tout ce qui étoit neceſſaire à la vie s'y trouvoit ſplendidement ; toutes les raretez étoient ramaſſées dans ce lieu. Perſinette n'avoit qu'à ouvrir les tiroirs de ſes cabinets, elle les trouvoit pleins des plus beaux bijoux, ſes garderobes étoient magnifiques autant que celles des Reines d'Aſie, & il n'y avoit pas une mode qu'el-

le ne fût la premiere à avoir. Elle étoit ſeule dans ce beau ſéjour, où elle n'avoit rien à deſirer que de la compagnie ; à cela près tous ſes deſirs étoient prévenus & ſatisfaits.

Il eſt inutile de dire qu'à tous ſes repas les mets les plus délicats faiſoient ſa nourriture : mais j'aſſureray que comme elle ne connoiſſoit que la Fée, elle ne s'ennuyoit point dans ſa ſolitude ; elle liſoit, elle peignoit, elle joüoit des inſtrumens, & s'amuſoit à toutes ces choſes qu'une

fille qui a été parfaitement élevée n'ignore point.

La Fée lui ordonna de coucher au haut de la Tour, où il y avoit une ſeule fenêtre ; & après l'avoir établie dans cette charmante ſolitude, elle deſcendit par cette fenêtre, & s'en retourna chez elle.

Perſinette ſe divertit à cent choſes differentes dès qu'elle fut ſeule. Quand elle n'auroit fait que foüiller dans ſes caſſettes, c'étoit une aſſez grande occupation ; combien de gens en voudroient avoir

une ſemblable !

La vûë de la fenêtre de la Tour étoit la plus belle vûë du monde, car on voyoit la mer d'un coté, & de l'autre une vaſte foreſt ; ces deux objets étoient ſinguliers & charmans. Perſinette avoit la voix divine, elle ſe plaiſoit fort à chanter & c'étoit ſouvent ſon divertiſſement, ſur tout aux heures qu'elle attendoit la Fée. Elle la venoit voir fort ſouvent; & quand elle étoit au bas de la Tour, elle avoit accoûtumé de dire : Perſinette, deſcen-

dez vos cheveux, que je monte.

C'étoit une des grandes beautez de Perſinette que ſes cheveux, qui avoient trente aunes de longueur ſans l'incommoder : ils étoient blonds comme fin or, cordonnez avec des rubans de toutes couleurs ; & quand elle entendoit la voix de la Fée, elle les détachoit, les mettoit en bas, & la Fée montoit.

Un jour que Perſinette étoit ſeule à ſa fenêtre, elle ſe mit à chanter le plus joliment du monde.

Un jeune Prince chaſſoit dans ce temps-là, il s'étoit écarté à la ſuite d'un Cerf; en entendant ce chant ſi agréable, il s'en approcha & vit la jeune Perſinette; ſa beauté le toucha, ſa voix le charma. Il fit vingt fois le tour de cette fatale Tour, & n'y voyant point d'entrée, il penſa mourir de douleur; il avoit de l'amour, il avoit de l'audace, il eût voulu pouvoir eſcalader la Tour.

Perſinette de ſon coté perdit la parole quand elle vit un homme ſi charmant;

elle le conſidera longtemps toute étonnée ; mais tout à coup elle ſe retira de ſa fenêtre, croyant que ce fût quelque monſtre, ſe ſouvenant d'avoir oüy dire qu'il y en avoit qui tuoient par les yeux, & elle avoit trouvé les regards de celui-ci tres-dangereux.

Le Prince fut au deſeſpoir de la voir ainſi diſparoître ; il s'informa aux habitations les plus voiſines de ce que c'étoit, on lui apprit qu'une Fée avoit fait bâtir cette Tour, & y avoit enfermé une jeune fille. Il

y rodoit tous les jours ; enfin il y fut tant, qu'il vit arriver la Fée, & entendit qu'elle diſoit : Perſinette, deſcendez vos cheveux, que je monte. Au même inſtant il remarqua que cette belle perſonne défaiſoit les longues treſſes de ſes cheveux, & que la Fée montoit par eux ; il fut tres-ſurpris d'une maniere de rendre viſite ſi peu ordinaire.

Le lendemain quand il crut que l'heure étoit paſſée que la Fée avoit accoutûmé d'entrer dans la Tour, il

il attendit la nuit avec beaucoup d'impatience; & s'approchant ſous la fenêtre il contrefit admirablement la voix de la Fée, & dit: Perſinette, deſcendez vos cheveux, que je monte.

La pauvre Perſinette abuſée par le ſon de cette voix, accourut & détacha ſes beaux cheveux; le Prince y monta & quand il fut au haut & qu'il ſe vit ſur la fenêtre il penſa tomber en bas, quand il remarqua de ſi près cette prodigieuſe beauté: neanmoins rappellant toute ſon audace natu-

relle, il ſauta dans la chambre & ſe mettant aux pieds de Perſinette, il lui embraſſa les genoux avec une ardeur qui pouvoit la perſuader : elle s'effraya d'abord, elle cria, un moment après elle trembla, & rien ne fut capable de la raſſurer, que quand elle ſentit dans ſon cœur autant d'amour qu'elle en avoit mis dans celui du Prince. Il lui diſoit les plus belles choſes du monde, à quoi elle ne répondit que par un trouble qui donna de l'eſperance au Prince :

enfin devenu plus hardi, il lui propoſa de l'épouſer ſur l'heure; elle y conſentit ſans ſçavoir preſque ce qu'elle faiſoit, elle acheva de même toute la ceremonie.

Voila le Prince heureux, Perſinette s'accoûtume auſſi à l'aimer; ils ſe voyoient tous les jours, & peu de temps aprés, elle ſe trouva groſſe. Cet état inconnu l'inquieta fort, le Prince s'en douta, & ne le lui voulut pas expliquer de peur de l'affliger. Mais la Fée l'étant allé voir, ne l'eut pas

ſitôt conſideréequ'elle connut ſa maladie. Ah malheureuſe ! lui dit-elle, vous êtes tombée dans une grande faute, vous en ſerez punie ; les deſtinées ne ſe peuvent éviter, & ma prévoyance a été bien vaine. En diſant cela elle lui commanda d'un ton imperieux de lui avoüer toute ſon avanture ; ce que la pauvre Perſinette fit les yeux tout trempez de larmes.

Après ce recit la Fée ne parut point touchée de tout l'amour dont Perſinette lui racontoit des traits ſi

touchans, & la prenant par ſes cheveux elle en coupa les precieux cordons ; aprés quoi elle la fit deſcendre, & deſcendit auſſi par la fenêtre. Quand elles furent au bas elle s'envelopa avec elle d'un nuage, qui les porta toutes deux au bord de la mer dans un endroit tres-ſolitaire, mais aſſez agréable : il y avoit des prez, des bois, un ruiſſeau d'eau douce, une petite hutte faite de feüillages toûjours verds ; & il y avoit dedans un lit de jonc marin, & à coté une cor-

beille, dans laquelle il y avoit de certains biſcuits qui étoient aſſez bons, & qui ne finiſſoient point. Ce fut en cet endroit que la Fée conduiſit Perſinette, & la laiſſa, aprés lui avoir fait des reproches qui lui parurent cent fois plus cruels que ſes propres malheurs.

Ce fut en cet endroit qu'elle donna naiſſance à un petit Prince & à une petite Princeſſe, & ce fut en cet endroit qu'elle les nourrit, & qu'elle eut tout le temps de pleurer ſon infortune.

Mais la Fée ne ſe trouva pas une vengeance aſſez pleine, il faloit qu'elle eût en ſon pouvoir le Prince, & qu'elle le punît auſſi. Dés qu'elle eut quitté la malheureuſe Perſinette, elle remonta à la Tour, & ſe mettant à chanter du ton dont chantoit Perſinette, le Prince trompé par cette voix & qui revenoit pour la voir, lui redemanda ſes cheveux pour monter comme il avoit accoûtumé; la perfide Fée les avoit exprés coupez à la belle Perſinette, & les lui

tendant, le pauvre Prince parut à la fenêtre, où il eut bien moins d'étonnement que de douleur de ne pas trouver ſa maîtreſſe. Il la chercha des yeux; mais la Fée le regardant avec colere: Temeraire, lui dit-elle, votre crime eſt infini, la punition en ſera terrible. Mais lui ſans écouter des menaces qui ne regardoient que lui ſeul: Où eſt Perſinette, lui répondit-il? Elle n'eſt plus pour vous, repliqua-t-elle. Lors le Prince plus agité des fureurs de ſa douleur que contraint par

la puiſſance de l'art de la Fée, ſe precipita du haut de la Tour en bas. Il devoit mille fois ſe briſer tout le corps; il tomba ſans ſe faire autre mal que celui de perdre la vûë.

Il fut tres-étonné de ſentir qu'il ne voyoit plus, il demeura quelque temps au pied de la Tour à gémir & à prononcer cent fois le nom de Perſinette.

Il marcha comme il put en tâtonnant d'abord, enſuite les pas furent plus aſſûrez; il fut ainſi je ne ſçai combien de temps ſans ren-

contrer quelque fût qui
pût l'assister & le conduire:
il se nourrissoit des herbes
& des racines qu'il reconnoissoit quand la faim le pressoit.

Au bout de quelques années il se trouva un jour plus pressé du souvenir de ses amours & de ses malheurs qu'à l'ordinaire, il se coucha sous un arbre & donna toutes ses pensées aux tristes reflexions qu'il faisoit. Cette occupation est cruelle à ceux qui pensent meriter un meilleur sort: mais toutefois il sortit

de ſa réverie par le ſon d'une voix charmante qu'il entendit. Ces premiers ſons allérent juſqu'à ſon cœur, ils le penetrerent, & y porterent de doux mouvemens avec leſquels il y avoit long-temps qu'il n'avoit plus d'habitude. O Dieux ! s'écria-t-il, voila la voix de Perſinette.

Il ne ſe trompoit pas; il étoit inſenſiblement arrivé dans ſon deſert. Elle étoit aſſiſe ſur la porte de ſa cabane, & chantoit l'hiſtoire malheureuſe de ſes amours: deux enfans qu'elle avoit

plus beaux que le jour ſe jouoient à quelques pas d'elle ; & s'éloignant un peu ils arriverent juſques auprés de l'arbre ſous lequel le Prince étoit couché. Ils ne l'eurent pas plûtot vû, que l'un & l'autre ſe jettant à ſon col l'embraſſerent mille fois, en diſant à tout moment, c'eſt mon pere. Ils appellerent leur mere, & firent de tels cris, qu'elle accourut ne ſçachant ce que ce pouvoit être ; jamais juſqu'à ce moment-là ſa ſolitude n'avoit été trou-

blée par aucun accident.

Quelle fut ſa ſurpriſe & ſa joye quand elle reconnut ſon cher époux ? C'eſt ce qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer. Elle fit un cri perçant, & s'élançant auprés de lui, ſon ſaiſiſſement fut ſi ſenſible, que par un effet bien naturel elle verſa un torrent de larmes. Mais ô merveille ! à peine ſes larmes précieuſes furent-elles tombées ſur les yeux du Prince, qu'ils reprirent incontinent toute leur lumiere ; il vit clair comme il faiſoit autrefois, & il reçut

cette faveur par la tendreſſe de la paſſionnée Perſinette, qu'il prit entre ſes bras, & à qui il fit mille fois plus de careſſes qu'il ne lui en avoit jamais fait.

C'étoit un ſpectacle bien touchant de voir ce beau Prince, cette charmante Princeſſe, & ces aimables enfans dans une joye & une tendreſſe qui les tranſportoit hors d'eux-mêmes.

Le reſte du jour s'écoula ainſi dans ce plaiſir: mais le ſoir étant venu, cette petite famille eut beſoin d'un peu de nourriture. Le Prin-

ce croyant prendre du biſcuit, il le trouva en pierre. Il fut épouvanté de ce prodige, & ſoûpira de douleur. Les pauvres enfans pleurerent, la deſolée mere voulut au moins leur donner un peu d'eau, mais elle ſe changea en criſtal.

Quelle nuit ils la paſſerent aſſez mal, ils crurent cent fois qu'elle ſeroit éternelle pour eux.

Dés que le jour parut ils ſe leverent & reſolurent de cüeillir quelques herbes: mais quoi! elles ſe transformoient en crapaux, en bê-

tes venimeuſes, les oiſeaux les plus innocens devinrent des dragons, des harpies qui voloient autour d'eux, & dont la vûë cauſoit de la terreur. Ce fut donc fait, s'écria le Prince, ma chere Perſinette, je ne vous ai retrouvée que pour vous perdre d'une maniere plus terrible. Mourons, mon cher Prince, répondit-elle, en l'embraſſant tendrement, & faiſons envier à nos ennemis même la douceur de notre mort.

Leurs pauvres petits enfans étoient entre leurs

bras dans une défaillance qui les mettoit à deux doigts de la mort. Qui n'auroit pas été touché de voir ainſi mourante cette déplorable famille ; auſſi ſe fit-il pour eux un miracle favorable : la Fée fut attendrie, & rappellant dans cet inſtant toute la tendreſſe qu'elle avoit ſentie autrefois pour l'aimable Perſinette, elle ſe tranſporta dans le lieu où ils étoient, elle parut dans un Char brillant d'or & de pierreries ; elles les y fit monter, ſe plaçant au mi-

lieu de ces amans fommines, & mettant à leurs pieds leurs agreables enfans sur des Carreaux magnifiques, elle les conduisit de la sorte jusqu'au Palais du Roi pere du Prince. Ce fut là que l'allegresse fut excessive, on reçut comme un Dieu ce beau Prince, que l'on croyoit perdu depuis si long-temps; & il se trouva si satisfait de se voir dans le repos aprés avoir été si agité de l'orage, que rien au monde ne fut comparable à la felicité dans laquelle il vé-

cut ~~avec ſa parfaite épouſe.~~

Tendres amans apprenez par ceux-cy,
Qu'il eſt avantageux d'être toûjours fidéles,
Les peines, les travaux, le plus cuiſſant ſoucy,
Tout enfin ſe trouve adouci,
Quand les ardeurs ſont mutuelles:
On brave la fortune, on ſurmonte le ſort,
Tant que deux Amans ſont d'accord.

AVIS

Pour le Conte ſuivant.

L'Enchanteur eſt pris d'un ancien Livre Gothique nommé Perſeval. On y a retranché beaucoup de choſes qui n'étoient pas ſuivant nos mœurs. On y en a ajoûté bien d'autres auſſi. Quelques noms ſont changez. C'eſt le ſeul Conte qui ne ſoit pas tout entier de l'Auteur ; tous les autres ſont purement de ſon invention.

L'ENCHANTEUR.

CONTE.

IL y eut autrefois un Roi, que l'on appelloit le bon Roi, parce qu'il étoit vertueux & juste, aimé de ses sujets, cheri de ses voisins.

Comme sa renommée étoit répanduë par toute la terre, un autre Roi vint

dans ses Etats pour lui demander une femme. Le bon Roi honoré d'une telle confiance, choisit la plus charmante de toutes ses nieces, & la lui promit : on l'appelloit Iſene la belle.

On fit ſçavoir par toute la terre un ſi illuſtre mariage, afin que chacun le vît celebrer par des fêtes & des jeux : il y vint tant de monde que c'étoit merveille.

Entre tant de Princes le Seigneur des Iſles lointaines ſe fit extrémement re-

marquer. Il étoit bien fait & grand Enchanteur.

Dés qu'il vit Isene la belle, il en devint amoureux, & fut tres-fâché de voir qu'elle alloit être à un autre : il se flatoit que s'il fût arrivé plûtot, & qu'il l'eût demandée au bon Roi, il l'auroit obtenuë.

Dans cette pensée il s'affligeoit, & tourmentoit son esprit sur les expediens dont il pourroit se servir pour avoir la possession d'une beauté si accomplie.

Le mariage se fit enfin

à son grand regret ; mais il disposa si bien de ses arts, que la nuit des noces quand on eut couché la mariée : on la laissa seule selon la coûtume de ce temps là, & elle par une puissance secrete ne put demeurer dans son lit ; elle en sortit, & entra dans un cabinet qui étoit à côté de la chambre. Elle s'assit sur un petit lit de repos, s'amusant à regarder les raretez de ce beau lieu, ce cabinet étant tout éclairé : mais elle eut bientot une autre occupation quand elle vit entrer le

le Seigneur des Isles lointaines.

Il se mit à genoux devant elle, lui dit qu'il l'aimoit; & elle sentit une si grande inclination pour lui, que toute la magie ne peut former rien de semblable, s'il n'est pris dans un sentiment naturel.

Il dit à la Reine les plus belles choses du monde; elle y répondit si bien qu'il se crut heureux, & il lui avoüa qu'il avoit mis dans le lit du Roi une esclave, qu'il prendroit pour elle. Il en rit, & passa la

nuit à se mocquer de son mari ; & le jour étant venu, elle parut comme si de rien n'étoit.

Le Roi fort charmé de la bonne fortune qu'il avoit euë, se trouvoit le plus content de tous les hommes : mais l'Enchanteur étoit le plus amoureux & le plus satisfait. Il remporta tous les prix des tournois, il donna cent marques d'amour à Isene la belle, où personne ne prit garde : ils se regardoient à la dérobée ; s'ils dansoient ensemble ils se serroient la main, ils

beuvoient à table dans le même verre ; rien n'eſt comparable à la felicité des commencemens d'amour.

La ſeconde nuit l'Enchanteur fut encore avec la Reine, & il mit ſon eſclave dans le lit du Roi. La journée ſe paſſa en ces témoignages d'amour, qui bien que donnez miſterieuſement, ont un charme infini pour les ames delicates.

La troiſiéme nuit fut ſemblable aux deux autres: ſi l'Enchanteur eut les mêmes douceurs, le Roi en

crut trouver auſſi auprés de celle qu'il avoit miſe au côté de ce Prince.

Les fêtes finies chacun ſe retira, & ce Roi prit congé du bon Roi, & mena ſa nouvelle épouſe dans ſes Etats.

Peu de temps aprés elle s'apperçut qu'elle étoit groſſe; & le terme étant venu, elle accoucha du plus beau Prince qu'on eût jamais vû: il ſe nommoit Carados.

Le Roi l'aimoit paſſionnément, parce qu'il en croyoit être le pere & la

Reine le cheriſſoit avec une grande tendreſſe.

Il grandiſſoit à vûë d'œil & devenoit plus beau de jour en jour : on eût dit à douze ans qu'il en avoit dix-huit. Dés qu'on lui montroit quelque choſe ; il la ſçavoit le moment d'aprés mieux que ſes maîtres : il danſoit bien ; il chantoit de même, montoit bien à cheval, faiſoit dans la perfection tous ſes exercices, ſçavoit l'Hiſtoire, & n'ignoroit rien de ce qu'un grand Prince doit ſçavoir.

Il entendoit ſi ſouvent

parler de la Cour du bon Roi, qu'il lui prit une forte envie d'y aller : il la témoigna au Roi & à la Reine, qui la blâmerent, ne pouvant consentir à voir éloigner un enfant si aimable.

Mais le jeune Carados ne put souffrir la resistance qu'on lui faisoit, il en tomba malade de chagrin ; & son pere & sa mere voyant qu'il empiroit de jour à autre, se resolurent à le contenter. Ils lui firent un bel équipage, & aprés l'avoir embrassé mille

fois ils le laiſſerent partir.

Je ne dirai point comme il fut reçû à la Cour du bon Roi, cela ſe doit entendre ; on lui fit cent careſſes, & tout le monde étoit étonné de le voir ſi bien fait, ſi beau & ſi charmant.

Il acheva de ſe perfectionner dans cette Cour, il fut à la guerre, & fit des actions ſi belles qu'on ne parloit que de ſa valeur.

Il avoit dix-huit ans quand la fête du Roi arriva ; c'étoit le jour de ſa naiſſance, qu'il avoit accoûtumé de celebrer avec

beaucoup de ſplendeur.

Il tenoit une Cour pleniere, & accordoit ordinairement tout ce qu'on lui demandoit. Son trône étoit élevé dans une ſalle prodigieuſement grande, dont le devant qui donnoit dans la campagne étoit fait en grandes arcades qui prenoient depuis le haut juſques au bas, ainſi l'on pouvoit aiſément voir ceux qui venoient; & c'étoit là qu'une belle & innombrable aſſemblée entouroit le trône du Roi.

Il avoit une fort belle femme

femme qui étoit auprés de lui, avec un tres-grand nombre de Princeſſes & de Dames.

On ne ſongeoit qu'à ſe réjoüir, & tous les eſprits étoient diſpoſez à la joye. Carados brilloit dans cette aſſemblée comme la roſe au deſſus des autres fleurs, quand on apperçut dans la plaine un Cavalier ſur un beau cheval blanc à crin iſabelle, qui s'avançoit de la meilleure grace du monde.

Etant aſſez prés pour être diſcerné, on remarqua

qu'il étoit vêtu de verd, ceint d'une magnifique écharpe, à laquelle pendoit une épée ſi brillante de pierreries, qu'on n'en pouvoit ſupporter l'éclat. Ce jeune homme étoit divinement beau ; cent boucles de cheveux blonds lui couvroient toutes les épaules ; il avoit une couronne de fleurs ſur ſa tête, un air vif & gay animoit ſon viſage, & il alloit en chantant tres-agreablement.

Quand il fut prés de la Salle il deſcendit legere-

ment à terre, & les gens du bon Roi bien appris emmenerent ſon cheval & en eurent ſoin.

Il entra dans le lieu où étoit le bon Roi d'une façon ſi agreable, qu'il attira les regards de toute l'aſſemblée; les Dames ſur tout le trouverent charmant. Il s'avança vers le trône du bon Roi avec une noble hardieſſe, aprés avoir ſalué une ſi illuſtre compagnie.

Il ſe mit à genoux devant le Roi, détacha ſon épée, & la mit à ſes pieds. Sire, lui dit-il, je viens

demander un don à vôtre Majeſté, j'eſpere de ſabonté qu'elle ne me le refuſera pas en un jour ſi ſolemnel.

Parlez, agreable Etranger, lui répondit le bon Roi ; je ne refuſe rien en un jour comme celui-ci, & ce ne ſeroit pas par vous que je commencerois un refus qui ne m'eſt pas ordinaire : je vous donne ma parole que quoi que vous demandiez vous l'obtiendrez.

Cela étant, repliqua le jeune homme, je vous de-

mande, Sire, l'acolée pour l'acolée.

Que veut dire cela, s'écria le Roi tout ſurpris ? Vous propoſez une énigme au lieu de demander une grace, je ne vous entens point. Et lors le bon Roi ſe tournant vers toute l'aſſemblée, il leur demanda s'ils ſçavoient ce que ces paroles vouloient dire ; & luiayant été répondu qu'on ne ſçavoit ce qu'elles ſignifioient, il dit encore au jeune homme de s'expliquer mieux.

L'acolée pour l'acolée,

répondit le jeune homme, ne veut dire autre choſe, Sire, ſi ce n'eſt qu'il faut que quelqu'un de cette noble aſſemblée me coupe la tête avec mon épée que voilà.

A cette demande l'aſſemblée fit une longue exclamation d'étonnement; le Roi en penſa tomber de ſon trône de ſurpriſe, la Reine en fronça le ſourcil d'horreur, & toutes les belles Dames qui étoient avec elle en témoignerent du chagrin.

Le bon Roi voulut s'ex-

cuſer de tenir une ſi barbare promeſſe, & dit qu'on l'avoit ſurpris ; mais le jeune homme obſtiné tint ferme, & dit au Roi que ſon honneur y étoit engagé. Le Roi étoit dolent au poſſible ; il eut beau demander ſi quelqu'un vouloit faire cette horrible execution, perſonne ne diſoit mot, dont le Roi étoit encore plus fâché. En vain il témoignoit à ce jeune homme qu'il venoit troubler cruellement la joye de ce jour ; il demeura inflexible à vouloir qu'on lui coupât la tête.

Enfin Carados s'avança, & dit au Roi qu'il lui étoit trop dévoüé pour souffrir l'affront que ce jeune homme lui vouloit faire, par l'impossibilité qu'il croyoit avoir mise au don qu'il avoit accordé, & qu'il étoit prêt de dégager sa parole.

Le jeune homme fit un soûrire agreable en regardant Carados, & lui dit qu'il étoit prêt à recevoir la mort. On apporta un billot, Carados tira la fatale épée, le jeune homme se mit à genoux, & tous

les yeux étoient attentifs à un ſpectacle ſi étonnant, quand Carados ſepara d'un coup la tête du corps, qui fit trois tours, & bondiſſant ttois fois, elle alla ſe replanter ſur ſon tronc, & le jeune homme ſe releva avec une diſpoſition toute gaillarde.

Si on avoit été ſurpris de la demande qu'il avoit faite, on le fut bien plus de ſa reſurrection. Aprés de grands cris, un ſilence d'admiration tint long-temps tous les eſprits comme enchantez.

Le bon Roi fut fort aiſe,

de cette avanture, & le jeune Carados encore plus que lui, de n'avoir commis qu'un meurtre ſi innocent : mais ce jeune homme ſe rapprochant gayement du Roi ſe remit à genoux.

Sire, lui dit-il, je vous ſomme de me tenir le don que vous m'avez accordé ; & quoi, repliqua le Roi, ne l'ai-je pas fait ? Non, Sire, pourſuivit-il, il n'y en a que la moitié. Je vous ay demandé l'acolée pour l'acolée, Carados me l'a donnée, il faut à preſent que je la lui rende & que

je lui coupe la tête auſſi.

A cette propoſition tout le monde éleva la voix, ſur tout on entendit mille cris feminins qui ſembloient s'oppoſer à une demande ſi barbare; le Roi fut conſterné, la Reine & toutes les Dames éperduës, l'aſſemblée troublée, tant on aimoit Carados; lui ſeul parut tranquille, & dit au Roi qu'il étoit trop heureux de répandre ſon ſang pour degager ſon honneur.

Le jeune homme le regarda encore en ſoûriant,

& ſe tournant vers le bon Roi : Sire, lui dit-il, j'ay aſſez troublé le plaiſir de cette fête, ce ſeroit trop d'agitation pour un jour, je remets l'execution de cette affaire d'aujourd'huy à un an, où je ſupplie tous ces Princes & ces Seigneurs de s'y trouver, je reviendray à pareil jour, pour l'execution de votre parole, & nous verrons ſi Carados aura autant de courage pour ſouffrir la mort, qu'il a eu de fermeté à me la vouloir donner.

Aprés cela on ſe mit à

table, le banquet fut fort mélancolique, & tous les conviez étoient triſtes pour le deſtin de Carados.

L'année ſe paſſa en des occaſions de gloire pour ce Prince; il fit cent belles actions, & il fut le premier qui au bout de l'an ſe rendit dans la ſalle de l'aſſemblée: tout le monde étoit conſterné, & on avoit la vûë inceſſamment attachée du coté de la campagne, eſperant toûjours que peut-être on ne verroit pas celui dont on craignoit tant l'arrivée.

Il parut enfin monté ſur le même cheval, avec ſon habillement verd, ſon écharpe, ſa belle épée & ſa couronne de roſes, il chantoit comme l'autre fois, & il fut du même air aux pieds du Roi, lui demander l'accompliſſement de ſa parole. Le bon Roi le pria vainement de s'en déporter ; & la Reine voyant que le Roi ne gagnoit rien ſur ſon eſprit, vint avec toutes les Dames le conjurer de laiſſer la vie à Carados, lui offrant la plus belle des Niéces du

Roi avec la moitié de ſon Roiaume : mais les prieres & les larmes de la Reine n'obtinrent rien.

Le ſeul Carados ne paroiſſoit point émeu du peril qui le menaçoit ; il s'avança d'une contenance aſſurée vers le bon Roi, & le pria de faire finir promptement une choſe, qui auſſi-bien étoit inévitable.

Le billot fut porté & le Prince tendit la gorge ; le jeune homme leva ſon épée, & la tint ſi longtemps en l'air, que Carados jettant ſur lui des re-

gards qui euſſent attendri la cruauté même : Achevez, lui dit-il, vous me donnez mille morts pour une.

A ces paroles le jeune homme hauſſa davantage le bras, & aprés cela il remit tranquillement ſon épée au foureau, & tendit la main à Carados pour le relever : Levez-vous, jeune Prince, lui dit-il, vous aviez donné en cent occaſions des marques de votre courage, je ſuis bien aiſe qu'on en ait vû une de votre fermeté.

Mille cris de joye furent

rent pouſſez juſques au Ciel pour un ſuccés ſi peu attendu. Le bon Roi deſcendit du trône, & vint embraſſer le jeune homme: la Reine, les Dames, toute l'aſſemblée paroiſſoient plûtot des perſonnes troublées que des perſonnes raiſonnables.

Le Feſtin fut rempli d'allegreſſe, & le jeune homme demanda à parler en particulier à Carados; ils paſſerent tous deux dans une galerie, où le jeune homme aprés bien des careſſes qu'il fit à Carados,

lui apprit qu'il étoit le Seigneur des Isles lointaines, & qu'il étoit son pere. A cette nouvelle le Prince rougit, & son visage s'alluma de colere ; il dit à l'Enchanteur que cela n'étoit point vray, qu'il vouloit noircir la reputation d'Isene la belle, & que le Roi son mari étoit son pere. L'Enchanteur fut surpris de trouver un si mauvais naturel. Vous êtes un ingrat, lui répondit-il : mais vous n'en êtes pas moins mon fils, c'est moi qui vous ay doüé de tant

de belles qualitez qui vous font aimer de tout le monde. Ah ! Carados, j'ay peur que vous ne vous repentiez de la dureté que vous me témoignez.

Ils se séparerent, & quelques jours aprés Carados qui n'avoit pas crû être le fils de l'Enchanteur, eut envie d'aller voir celui qu'il vouloit qui fût son pere ; il prit donc congé du bon Roi & de la Reine, & fut trouver le mari d'Isene la belle.

Il fut reçû avec de grandes démonstrations d'ami-

trié par le Roi & la Reine ; & quand il fut seul avec le Roi, qui lui parloit de la crainte qu'il avoit euë pour sa mort qu'un inconnu poursuivoit, Carados fut assez imprudent pour lui conter tout ce que l'Enchanteur lui avoit dit.

Le Roi qui aimoit Carados avec une tendresse infinie fut frapé à son récit, & l'assura que quoi qu'il en fût il ne l'aimeroit pas moins, qu'il le regardoit toûjours comme son fils & son successeur, & qu'il n'en auroit point d'autre : mais

qu'il falloit éclaircir le fait de la Reine, qui pouvoit bien avoir quelques galanteries avec le Seigneur des Isles lointaines.

On envoya chercher Isene la belle, qui se pâma entendant dire la verité, & qui n'en parut que trop convaincuë; elle ne s'amusa pas à la nier, mais sa plus grande douleur étoit de se voir accusée, & convaincuë par son propre fils.

Le Roi consulta Carados pour le remede qu'il y avoit à chercher à un si grand

mal : Carados dit que bien que la honte du Roi eût été ſecrette, il falloit une vengeance d'éclat ; qu'il falloit donc que le Roi envoyât chercher des ouvriers de toutes parts, & qu'il employât tous ſes treſors à faire conſtruire une Tour d'une force imprenable, & que l'on y enfermât la Reine dedans, avec une bonne & ſûre garde.

Ce conſeil plut au Roi, & il fut executé ; en peu de jours la Tour fut bâtie, & la Reine fut enfermée dedans.

Aprés cela Carados, qui ne ſentoit nul remords du traittement qu'il faiſoit à ſa mere, partit pour s'en retourner à la Cour du bon Roi.

Il n'étoit plus qu'à deux journées de la Ville Capitale de ſon Royaume, quand il apperçut de loin dans un Pré quelque choſe de fort brillant; & enétant plus prés, il connut que c'étoit des tentes, dont ſur la plus élevée il y avoit ſur une boule d'or, un grand Aigle de même matiere, qui ſembloit s'élever vers le Ciel.

Carados s'avança vers ces tentes, il ne vit perſonne tout autour, il deſcendit de cheval, & entra dans celle qui lui parut la plus belle : il y avoit dedans un fort beau lit, dont les rideaux étoient relevez, & ſur ce lit une jeune perſonne nompareille en beauté, qui dormoit.

Le Prince fut d'abord charmé de la vûë d'un ſi aimable objet. Le premier moment fut donné à l'admiration & le ſecond à l'amour. Il aima ſans pouvoir s'en deffendre, & contre

tre la coûtume du temps des grandes paſſions, il fut hardi comme on l'eſt à preſent, il fut hardi auſſitôt qu'amoureux.

Il mit au commencement un genou à terre, & prit une des mains de cette jeune fille, qu'il baiſa : mais ſon audace augmentant elle s'éveilla, & fut effrayée de ſe trouver entre les bras d'un homme qu'elle ne conſidera pas d'abord : elle cria donc, & vouloit ſe jetter au bas de ſon lit, lors qu'une eſclave Grecque ſortit d'un cabi-

net & accourut ; elle tendit d'abord les mains à ſa maîtreſſe pour l'aider, mais jettant les yeux ſur Carados, elle s'abandonna à une grande ſurpriſe.

Regardez celui que vous fuyez, dit-elle à ſa jeune maîtreſſe, qui tourna la tête du côté du Prince avec des yeux farouches, mais ils s'adoucirent tout à coup ; & ſoûriant enſuite d'une maniere agreable : C'eſt Carados, dit-elle avec beaucoup de joye, c'eſt Carados.

Je ſuis ſans doute Cara-

dos, lui répondit le Prince, charmé de ſa douceur. Mais comment me connoiſſez-vous ! Attendez un moment, reprit-elle, & courant dans un Pavillon prochain avec ſon eſclave, elle en revint incontinent, tenant un grand rouleau qu'elle déploya, & elle fit voir à Carados ſon Portrait.

Voila votre Portrait, lui dit-elle ; dés que je le vis je vous aimai, & auſſitôt que je vous aimai je me deſtinay à vous, & j'obtins de mon frere que je

n'aurois jamais d'autre mary. Nous allons à la Cour du bon Roi, où il va lui demander une épouſe, & vous demander pour mon époux. Mon frere eſt le Roi Candor, & je m'appelle Adelis.

Comme elle achevoit ces mots, le Roi Candor, preſque auſſi beau que ſa ſœur, entra dans la tente. Adelis lui preſenta Carados; ils s'aimerent dés lors comme freres, & s'en allerent enſemble à la Cour du bon Roi.

On y fut charmé de la

bonne mine & de la beauté du frere & de la ſœur ; le bon Roi preſenta toutes ſes Niéces au Roi Candor, il choiſit la plus aimable, qu'il épouſa.

L'on alloit celebrer le mariage de Carados & d'Adelis, quand il arriva un Meſſager de la part du Roi, qu'il croyoit ſon pere, qui le mandoit en toute diligence. Il partit, laiſſa la belle Adelis, & promit un prompt retour : mais ne ſçait-on pas que les choſes qui dépendent du deſtin ne ſont pas en notre puiſſance.

Quand Carados fut arrivé, le Roi lui dit qu'il étoit dans une peine étrange; qu'on entendoit toutes les nuits dans la Tour d'Iſene la belle des melodies charmantes; & qu'apparemment l'Enchanteur prenoit le ſoin de la divertir dans ſa captivité.

Il ne ſe trompoit pas; le Seigneur des Iſles lointaines avoit été au deſeſpoir de ce qu'on faiſoit ſouffrir à la Reine pour l'amour de lui, & voulut lui en adoucir la rigueur par de continuels témoignages d'a-

mour. Il avoit pris douze belles filles qu'il mit auprés d'elle ; il eut des hommes bien faits, & composa une Cour agreable ; il eut les meilleurs Musiciens qu'il y eût alors, de bons Danseurs, d'excellens Comediens ; elle avoit la Comedie trois fois la semaine, l'Opera les autres nuits, ou des fêtes tres-agreables avec des festins splendides.

Il trompoit ainsi le temps qu'on vouloit faire passer à la Reine avec tant d'ennuy, & il accompagnoit

tous ces plaiſirs par celui de ſa preſence.

Carados ſe douta bien que ſon amour le faiſoit agir. Il dit au Roi qu'il le falloit ſurprendre, & que la choſe ſeroit aiſée, puiſqu'il ne s'en défioit pas.

Il alla la nuit même à la Tour quand il crut que tout y étoit occupé par le plaiſir de quelque fête, il entra ſans bruit, & ſe coula ſecrettement avec des Gardes, il ſe rendit maître de la perſonne de l'Enchanteur, & quand il fut pris, ſes charmes

n'eurent plus de vertu.

Iſene la belle fut ſi effrayée d'abord, qu'elle n'eut pas la prudence de cacher ſa paſſion, & un long évanoüiſſement acheva de la trahir.

L'Enchanteur fut mené devant le Roi qui voulut le faire mourir: mais Carados lui repreſenta qu'il ne ſeroit pas aſſez puni, & qu'il falloit le tourmenter d'une peine ignominieuſe. Aprés qu'il eut bien penſé il s'aviſa qu'il le falloit faire ſouffrir en ſon amour, & que rien ne ſeroit plus cruel

pour lui, que de le condamner à la même deſtinée qu'avoit eu le Roi. On lui donna donc durant trois nuits differentes une eſclave, en qui une ſçavante Fée avoit mis la reſſemblance d'Iſene la belle. Il ne pouvoit ſe garantir de ce piége; ſon ſçavoir & ſon art lui devenoient inutiles étant ſous le pouvoir d'autrui.

Il ſe conſoloit dans ſes cachots, croyant avoir la Reine auprès de lui. Il ſouffroit ſeulement des rigueurs qu'elle reſſentoit, & dont

il ſe croyoit la cauſe. Dans le temps qu'il lui diſoit les choſes les plus ſenſibles, les plus delicates & les plus paſſionnées, la Fée démaſqua l'eſclave. Elle parut avec ſes traits naturels, il connut ſa faute, & la tromperie qu'on lui avoit faite.

Rien ne peut être comparable à la douleur du Seigneur des Iſles lointaines; on le laiſſa enſuite aller ſans lui faire prometre de ne voir plus Iſene la belle, & par malheur on oublia ce point qui étoit le plus important.

On le laiſſa vivre afin de lui laiſſer une honte éternelle de ſon infidelité ; il la ſentit bien & ſe tranſporta dans la Tour auprés d'Iſene la belle, à qui on avoit ôté toute ſon aimable compagnie.

Il l'aborda, le tein pâle, les cheveux negligez, les yeux baiſſez ſans avoir pour toute parole que des ſoûpirs preſſez, qui ſortoient avec une expreſſion de douleur qui eût attendri une ame moins intereſſée en ſa peine, que celle d'Iſene la belle.

Elle le regardoit triſte-

ment ; & quand il fut revenu de ſa confuſion, il lui conta avec mille ſanglots le ſupplice où l'on avoit ſoûmis ſon amour. Iſene en pâlit à ſon tour, & trop vivement offenſée contre le cruel Carados : eſt-il poſſible, s'écria-t-elle, que ce ſoit nôtre fils ! qu'il meure, je ne le connois plus. Mais non, reprit-elle, qu'il ſouffre comme vous avez ſouffert.

Après cela ils ſe concerterent, & le lendemain la Reine envoya chercher Carados, lui mandant qu'elle

lui vouloit parler. Il ſe rendit auprès d'elle, il la trouva ſes cheveux épars ; elle lui dit qu'elle ne croyoit pas qu'il vinſt ſitôt, qu'elle s'alloit dépêcher de ſe coëffer, mais qu'il ouvrît ſon armoire, & qu'il lui donnât un beau peigne d'yvoire qu'on lui avoit envoyé de Rome.

Carados voulut obeïr, il ouvrit l'armoire : mais à peine avançoit-il la main qu'une ſerpente le picqua au bras, & y fit trois tours avec ſon corps. La piqueure fut ſi douloureuſe, que

Carados pouſſant un furieux cri ; ſe laiſſa tomber à terre.

Les gardes accoururent, & l'emporterent au Palais. On fit venir tous les gens experts en Chirurgie, on ne put le guerir, ni lui arracher du bras cette cruelle ſerpente.

Les nouvelles de cet accident parvinrent bien-tôt aux oreilles de tout le monde, & ſur tout à la Cour du bon Roi, où tout le monde en eut de la douleur : mais rien ne fut comparable à celle de la belle Ade-

lis, qui partit auſſi-tôt avec le Roi Candor ſon frere pour aller voir ſon malheureux amant.

Elle ſe mit en ſon chemin tandis que Carados ſouffroit des peines vehementes. Il étoit dans ſon lit, où rien ne le ſoulageoit; il languiſſoit & déperiſſoit ſous la rigueur de ſon mal.

Un ſoir qu'il étoit plus abbatu que de coûtume, voici qu'on lui vint dire qu'il venoit d'arriver un Meſſager de la part d'Adelis. Il ſe troubla à ces paroles

les, il commanda qu'on le fiſt entrer, & quand il fut auprès de lui il eut toûjours la tête tournée du côté du mur, afin qu'il ne le vît pas ſi défait & ſi changé.

Le meſſager lui dit qu'Adelis & le Roi Candor arriveroient le lendemain; il en parut ſatisfait, & le congedia. Quand il ſe vit tout ſeul, il ſe tourna vers ſon Page, & le pria d'aller bien fermer la porte par derriere; après quoi il lui demanda s'il avoit bien de l'amitié pour lui: le pauvre Page en pleurant lui pro-

teſta qu'il l'aimoit tant, qu'il lui donneroit ſa vie s'il en avoit beſoin.

Carados parut un peu réjoüi à cette aſſurance ; il ſe fit habiller comme il put, lui commanda de prendre ſes pierreries & les outils dont ils auroient beſoin : cela fait ils deſcendirent tous deux dans le jardin, & firent un trou à la muraille qui donnoit dans une forêt. Carados lui-même travailla de ſon bon bras.

Quand ils furent dans la forêt, ils marcherent plus de trois jours ſans ſe recon-

noître, ſe nourriſſant pauvrement de ce qu'ils trouvoient. Enfin ils apperçurent un hermitage qui étoit agreablement ſitué au bord d'un petit ruiſſeau, avec un joli jardin plein de fruits & de legumes..

Un Hermite blanc ſortoit de la Chapelle ; Carados l'aborda, & lui conta ſon infortune, dont le Pere avoit déja entendu parler, & le pria de le cacher, & de trouver bon qu'il paſsât avec lui les reſtes de ſa douloureuſe vie.

Le bon Hermite lui pro-

mit le ſecret, & fut acheter deux habits blancs pour Carados & pour ſon Page; & il fut ſi bien caché ſous cet affublement, que jamais perſonne ne le connut, non pas même les gens que le Roi avoit envoyez après lui pour le chercher, & qui le virent & le prirent pour un Hermite.

Cependant le Roi Candor & ſa ſœur arrivent où ils croyoient trouver Carados, & dés auſſi-tôt Adelis ſe fit mener à la chambre où il demeuroit; on

trouva la porte fermée, on heurta, & l'on dit qui c'étoit qui vouloit entrer : mais mot.

La belle Adelis ſurpriſe, parla elle-même : Ouvrez, ouvrez ami, diſoit-elle, c'eſt votre Adelis qui eſt ici ; mot encore. Enfin Candor impatient fit enfoncer la porte, & on ne trouva rien ni dans la chambre ni dans le lit. Qui fut bien ſurpriſe, ce fut la pauvre Adelis. Elle pleura, elle s'arracha les cheveux ; & le Roi Candor voyant une douleur ſi vive, jura

Sa joye étoit ſi grande, qu'il doutoit encore s'il ne ſe trompoit pas : mais s'avançant doucement, il vit un homme vêtu de blanc couché ſur le bord de l'eau ; & il auroit crû à la figure de ſon habit que c'étoit un Hermite, s'il n'eût pas remarqué le bras à la ſerpente hors de la grande manche.

A cette vûë le Roi Candor fit un grand cri, & ſe jetta tout éperdu au col de ſon ami.

Jamais confuſion ne fut égale à celle de Carados de

ſe

ſe voir ainſi découvert ; il pleura de honte & de tendreſſe. Candor l'embraſſa mille fois ſans pouvoir parler. Les grandes joyes ſont muettes. Enfin la parole leur vint à tous deux, & ils s'expliquerent comme font deux amis qui s'aiment ſincerement.

Après bien des reproches legitimes du côté de Candor, & de mauvaiſes excuſes de la part de Carados, Candor obtint de lui qu'il l'attendroit là ſans s'enfuir comme il avoit déja fait, & il lui promit qu'il ſeroit

de retour avant ſix jours.

Aprés avoir pris ces aſſurances le bon Roi Candor quitta ſon ami, & fut à toute hâte chez le Roi, à qui, ſans rien dire autre choſe, il demanda la permiſſion d'aller voir Iſene la belle.

Quand il l'eut, il monta à la Tour, & fit à Iſene une peinture touchante de l'état malheureux où il avoit trouvé Carados, & la conjura par les tendreſſes du ſang d'oublier les offenſes qu'il lui avoit faites, & de le vouloir guerir: & com-

me il vouloit réüſſir à toucher & à perſuader la Reine, il la conjura même par le Seigneur des Iſles lointaines de lui accorder ce qu'il lui demandoit.

Iſene la belle avoit eu le temps d'adoucir ſa colere. Elle répondit au Roi Candor qu'elle voudroit guerir ſon fils : mais que le ſeul remede qu'on y avoit mis lui paroiſſoit impoſſible, puis qu'il faloit trouver une pucelle qui fût auſſi conſtante que belle, qui voulût ſouffrir pour Carados. Aprés cela Iſene lui

dit la ceremonie du reſte du remede.

Candor rêva un peu; & ayant remercié la Reine, il la quitta, & fut trouver la belle & triſte Adelis. Elle fut tranſportée de joye de revoir ſon frere; elle lui demanda s'il n'avoit point eu de nouvelles de Carados? Il lui répondit qu'il l'avoit trouvée, mais dans le plus pitoyable état du monde; & enfin qu'il y avoit auſſi un remede, mais difficile pour le guerir. Elle voulut ſçavoir avec empreſſement de

quoy il étoit queſtion.

Ma ſœur, lui dit-il, il faut trouver une pucelle qui ait autant de fidelité que de beauté, qui veüille ſouffrir pour lui. Ha! dit-elle, pucelle ſuis, je ſuis fidelle; mais de beauté je ne ſçai s'il y en aura à ſuffiſance: n'importe, continua-t-elle, éprouvons ce qui eſt en moi.

Alors ils donnerent tous les ordres neceſſaires pour faire porter ce qu'il faloit à l'Hermitage, & le frere & la ſœur s'y acheminerent.

Quand la belle Adelis

fut devant ſon Amant, il baiſſa la tête, & ſe couvrit le viſage pour cacher ſon horrible changement ; il étoit tel que l'œil d'une Amante le pouvoit méconnoître, ſi ce cas pouvoit arriver. D'auſſi loin qu'elle le vit, elle courut l'embraſſer, & elle fut ſi ſaiſie, qu'on crut qu'elle en mourroit.

Enfin on dit à Carados en partie de quoi il s'agiſſoit ; car s'il eût ſçû le peril où Adelis s'expoſoit, il l'aimoit trop pour y avoir jamais conſenti.

On fit porter deux grandes cuves, l'une pleine de vinaigre, & l'autre pleine de lait, qu'on mit à trois pieds l'une de l'autre. Carados ſe devoit mettre dans celle de vinaigre, & Adelis dans celle de lait. La Princeſſe ſe hâta elle-même de deshabiller Carados; (cet emploi lui étoit bien doux) & quand il fut dans la cuve, elle ſe mit promptement dans l'autre. La ſerpente qui étoit au bras de Carados, & qui haïſſoit le vinaigre, devoit ſe détacher de ſon bras, &

ſauter dans la cuve de lait qu'elle aimoit fort, & devoit s'attacher au ſein d'Adelis.

Le Roi Candor étoit au milieu des deux cuves, ſon épée en l'air pour frapper la ſerpente dans le temps qu'elle s'élanceroit.

La fidelle Adelis avoit le bout du ſein hors de la cuve, & appelloit tendrement la ſerpente; & voyant qu'elle ne venoit pas aſſez tôt ſelon ſes deſirs, elle ſe mit à chanter ces paroles d'une voix charmante.

Serpente aviſe mes mammelles,

Qui ſont tant tendrettes
& belles ;
Serpente aviſe ma poi-
trine,
Qui plus blanche eſt que
fleur d'épine.

A cet aimable chant la ſerpente ne fit qu'un bond pour s'élancer dans la cuve de la Princeſſe, & ſe prit au bout de ſon ſein. Le Roi Candor ne fut ni aſſez prompt ni aſſez adroit, & croyant couper en deux la ſerpente, il emporta avec ſa tête le bout du ſein de ſa ſœur ; la ſerpente mourut :

mais Adelis fut en grand danger, ſon ſang eut bien-tôt changé le lait en une pourpre vermeille; elle s'évanoüit, & le bon Hermite qui connoiſſoit la vertu des ſimples, en eut bien-tôt mis ſur ſa bleſſure qui étancherent ſon ſang, & peu après elle fut guerie.

Carados étoit ſi touché à ce ſpectacle, qu'il ne ſentoit pas la joye de ſon ſoulagement; (tout veritable Amant doit être de même) il faiſoit des cris horribles dans ſa cuve, mais on ne l'écoutoit pas; & par

l'ordre du Roi Candor on le mit dans un bain, comme l'avoit ordonné Iſene la belle. Il en ſortit plus beau qu'il n'avoit jamais été, en un mot le plus charmant de tous les hommes, & le plus deſirable pour Amant.

En cet état il s'alla preſenter à Adelis, qui ne pouvoit aſſez remercier la bonne fortune qui avoit délivré Carados d'un mal ſi terrible. Il y avoit même dans cette gueriſon des circonſtances qui étoient d'un prix & d'un goût infini pour Carados (peu de Da-

Par differens chemins on
arrive au bonheur,
Le vice nous y mene auſſi-
bien que l'honneur.
Témoin ce que l'on voit en
Iſene la belle,
Après des tourmens me-
ritez,
Elle eut mille proſperi-
tez.
Et la ſage Adelis ſi tendre
& ſi fidelle,
Long-temps perſecutée
à tort,
Jouit enfin d'un pareil
ſort.
Aveugle Deité, fortune
trop cruelle,

qui

Accordez mieux tout ce
qui vient de vous,
Accablez les méchans
d'une peine éternelle,
Donnez aux vertueux le
bonheur le plus doux.

TOURBILLON.

CONTE.

AU temps jadis il y eut un Roi dans le païs d'Armenie, qui se trouvant veuf, & ayant perdu une belle Princesse qu'il aimoit tendrement, prit une espece d'aversion pour toutes les autres femmes, & refusa tous

les partis qu'on lui preſenta.

Uliciane Reine du Promontoire merveilleux, celebre par ſa beauté, & plus encore par ſa ſcience, tenta pluſieurs efforts inutiles pour obliger ce Roi à l'épouſer. Elle deſcendoit en droite ligne d'Ulyſſe & de Circé, & le ſçavoir de cette fameuſe Fée étoit venu juſqu'à elle de mere en mere.

Elle avoit ſes raiſons pour ſouhaiter d'épouſer le Roi d'Armenie : elle avoit connu par ſes livres qu'une petite fille qu'il

avoit, feroit tout le malheur de ſa vie, & l'empêcheroit d'être aimée de l'homme du monde qu'elle aimoit le plus. Cette connoiſſance l'obligea à mettre tout en œuvre pour venir à ſes fins; elle ne vouloit être Reine d'Armenie que pour avoir entre ſes mains Pretintin, c'eſt ainſi que s'appelloit la petite Princeſſe : & Uliciane ſçavoit, que ſi elle la faiſoit mourir avant que cet enfant eût atteint ſa quatriéme année, rien ne troubleroit la felicité de ſa paſſion amoureuſe,

Eſt-il rien d'impoſſible à une Fée, ou plûtot à une femme qui aime ?

Uliciane ſe trouva un jour dans une foreſt où le Roi chaſſoit : elle avoit un train magnifique, ſes pavillons étoient dreſſez, ils brilloient d'un éclat extraordinaire. Le Roi fut fort ſurpris d'une telle rencontre ; il ſçavoit trop l'uſage de la civilité pour ne pas aborder cette Princeſſe. Il la trouva belle : mais il fut inſenſible juſqu'au premier morceau qu'il mangea. Elle le pria de s'arrêter quelques

momens dans ſes tentes ; elle lui fit un repas delicieux, & ce pauvre Prince ſe trouva pris & ſi charmé d'Uliciane, qu'il lui propoſa de l'épouſer ſans attendre plus long-temps. Elle ne ſe fit point prier, comme l'on peut croire, & jamais nôces de cette importance ne ſe firent avec moins de ceremonie.

Il ne fut pas difficile à Uliciane de conſerver l'empire qu'elle avoit ſur l'eſprit du Roy. Elle carèſſa fort la petite Pretintin, qui étoit paſſionnément

aimée de ſon pere ; auſſi étoit-elle la plus aimable creature qu'on pouvoit voir.

Tous les dons de beauté étoient répandus ſur ſa perſonne.

Elle approchoit de ſes quatre ans, c'étoit le terme preſcrit par les Deſtinées, & ſi elle le paſſoit, il devoit être fatal à l'amour d'Uliciane ; quand cette Fée ſe confia à ſon favory, qui étoit le miniſtre de toutes ſes volontez : il ſe nommoit Arrogant. Elle lui donna la petite Prin-

ceſſe d'Armenie, & luy commanda de luy attacher une pierre au col, & de la noyer, apprehendant que s'il la faiſoit mourir d'une autre maniere, on n'eût quelque marque de ſon trépas.

Arrogant ſe chargea volontiers d'une ſi cruelle commiſſion. Il prit Pretintin, & la mena près d'un fleuve, il la poſa à terre pour chercher un caillou; & les careſſes charmantes qu'elle luy faiſoit, n'adoucirent point un naturel ſi ſanguinaire.

A peine

A peine fut-elle ſur le bord de l'eau qu'il s'éleva une eſpece d'orage avec un grand Tourbillon ; & quand Arrogant voulut prendre Pretintin pour la noyer, il ne la trouva plus, & la chercha inutilement.

Il ſe flata que le vent l'auroit jettée dans le fleuve, & que le courant de l'eau l'auroit emportée.

Il retourna vers Uliciane, & lui dit qu'il avoit executé ſes ordres.

Cependant la petite Pretintin ſe trouva dans un Palais ſuperbe, où elle fut

élevée jusqu'à l'âge de huit ans : mais Uliciane voyant qu'elle n'avançoit gueres dans le bonheur de ses amours, son Amant ne l'ayant aimée que peu de temps, fut épouvantée de voir que la certitude de son art lui manquoit pour la premiere fois de sa vie, son bonheur devant être fondé sur la mort de Pretintin.

Elle fut tres-agitée d'un mécompte si étonnant, elle consulta de nouveau ses livres, & sentant son malheur sans le comprendre, elle étudia tant & si bien,

qu'elle vit clairement qu'il faloit que Pretintin ne fût pas morte. Elle fit revenir Arrogant, & sans l'intimider elle voulut en tirer la verité par douceur.

Il lui avoüa tout, & lui conta comme la chose s'étoit passée, ne sçachant ce qu'étoit devenuë Pretintin. Cet aveu lui suffit; & étant allée trouver le docte Prothée, elle sçut que la Princesse d'Armenie étoit au pouvoir de son Amant: mais qu'elle ne la pourroit ôter de son Palais que par le moyen du plus beau gar-

çon du monde ; où le trouver ? voilà ce qui l'inquietoit. Elle se mit en campagne, & pria quelqu'une de ses amies qui possedoit les dons de Féerie d'en faire de même.

Tant fut couru, qu'elle sçut qu'il y avoit en France le plus beau Prince qui eût jamais été. C'étoit peu que la beauté, quoi qu'elle fût charmante ; il devoit encore par mille & mille perfections se rendre un jour la merveille du monde.

Uliciane se transporte à Paris, va jusqu'au lit

Royal ravir ce beau Prince endormi, il avoit dix ans; elle le porte près du Palais qui renfermoit l'aimable Pretintin. La Fée répandit dans toute ſon enceinte du jus de pavot, hors dans la chambre de la Princeſſe. Elle avoit accoûtumé de ne faire qu'un ſomme, & pour la premiere fois de ſa vie elle s'éveilla auſſitôt que le jour parut.

Inquiete elle ſaute en bas de ſon lit, elle va dans tout le Palais où tout étoit paiſible, elle en ſort; les portes en étoient ouvertes, &

il n'y avoit point de gardes. Elle court comme une petite insensée, & ne s'arrêta que par la rencontre qu'elle fit d'un jeune Prince aussi beau qu'elle. Ils se regarderent avec une joye brillante dans les yeux; & se tendant les bras comme s'ils se fussent connus, ils s'embrasserent, & semblolent déja avec leurs petits bras former une chaîne qui devoit les attacher ensemble pour toute leur vie.

Après de longues caresses ces aimables enfans se promenerent au bord de la

mer ; & appercevant une petite barque peinte de toutes couleurs, il la trouverent ſi jolie, que ſe tenant tous deux par la main ils ſauterent dedans.

A peine ce leger fardeau fut-il dans la petite barque, qu'elle partit avec grande vîteſſe, & eut bientôt gagné les côtes d'Armenie. Le Roi & la Reine étoient ſur le Port, & reçurent ces aimables Princes. La Reine s'étoit fait un merite auprés de ſon mari de la délivrance de la petite Princeſſe ; & comme il avoit

été au desespoir de sa perte, il étoit ravi de la retrouver: il croyoit ne la devoir qu'à l'affection d'Uliciane qui l'avoit recouvrée par son grand sçavoir; aussi la lui confia-t-il. Elle lui fit accroire qu'un nouveau malheur menaçoit Pretintin, s'il ne lui en laissoit pas la garde.

La Reine avoit fait faire un Palais, qui n'étoit separé du sien que par un jardin; ce fut là qu'elle renferma Pretintin, qu'elle haïssoit à mort, par l'indifference que son Amant

avoit pris pour elle. Elle reſolut de l'en punir par tous les ſupplices imaginables ; & pour les mieux faire ſentir, elle fut bien-aiſe de voir allumer une vive flamme dans les cœurs innocens de Pretintin & du beau Nirée : le petit Prince s'appelloit ainſi.

Il y avoit dans ces jeunes cœurs une preparation fatale pour ce que deſiroit la Fée. Un fond de tendreſſe infinie en faiſoit les caracteres. Elle voulut affliger Pretintin en la perſonne de ſon petit Amant, &

fut ravie qu'ils s'aimaſſent éperduëment pour les faire enſuite ſouffrir davantage.

Elle mit le beau Nirée ſous la charge d'Arrogant ſon favori, & une fois tous les jours il voyoit la Princeſſe d'Armenie, parce qu'elle ſçavoit bien que ſe voir & s'aimer étoit pour eux la même choſe, & qu'elle vouloit qu'ils ſe viſſent, afin qu'ils s'aimaſſent mieux.

Cette maniere de faire dura juſqu'à ce que Pretintin eût quinze ans & le Prince dix-ſept, & ils s'ai-

merent tant, qu'on ne pouvoit pas aimer plus.

Le Roi s'ennuyoit fort de voir auſſi peu ſouvent ſa fille; elle ne paroiſſoit que les jours de fêtes, & aux plaiſirs d'éclat. Bien des Rois la demanderent pour femme: mais on les refuſa toûjours. La Reine amuſoit le Roi, elle lui diſoit que le deſtin de ſa Couronne étoit attaché à celui de ſa fille, elle lui faiſoit ainſi cent contes à dormir debout.

Une fois que le beau Nirée vint chez la jeune Pre-

tintin, elle le vit triſte, & connut qu'il avoit pleuré : les traces de ſes larmes étoient encore ſur ſes belles jouës, ſemblables à la roſée qu'on voit le matin ſur les fleurs.

Qu'avez-vous, lui dit-elle avec un empreſſement naturel ? que vous eſt-il arrivé ? ne ſeriez-vous pas heureux chez mon pere ? & vous manque-t-il quelque choſe ? Je vous vois, lui répondit-il, & je ſuis heureux tant que je vous vois. Et comment êtes-vous quand vous ne me voyez

pas ? Juſqu'icy, lui dit-il, je penſois à vous quand je ne vous voyois pas, & j'étois toûjours content en y penſant : mais depuis quelques jours Arrogant me fait tous les ſoirs aller dans un lieu qu'on appelle l'Iſle funeſte ; j'y trouve un monſtre à combatre, je le vainc. On ne m'étonne point par ces travaux, j'occupe ma valeur après cela. On rend ma vie miſerable par mille indignitez que j'aurois honte de vous dire : mais le plus grand de tous mes maux, c'eſt qu'on me

menace que je ne vous verrai plus. Ce dernier mot fut coupé par des sanglots; Nirée se mit à pleurer, & Pretintin ne put s'empêcher de répandre des larmes.

Elle l'assura fort qu'elle parleroit au Roi & à la Reine, & qu'elle les prieroit de ne les point separer. Mais le lendemain son desespoir fut extréme, quand elle ne vit point de tout le jour le beau Nirée: Ah! dit-elle, c'en est fait, je ne le verrai plus.

Elle ne voulut point sou-

per ; & congediant toutes ſes filles, elle commanda qu'on la laiſsât ſeule, ne faiſant que s'affliger, & penſant comme elle pourroit faire pour avoir des nouvelles de Nirée. Elle n'avoit pû voir le Roi, & la Reine l'avoit grondée du ſoin qu'elle avoit marqué.

Que faire donc ? Elle penſoit & repenſoit, lors qu'elle entendit un vent impetueux ; les fenêtres de ſon appartement en tremblerent, & celles de ſa chambre s'ouvrirent. Elle

fut effrayée, & pensa crier, quand elle vit entrer un fort beau jeune homme. Il étoit grand, d'une taille surprenante; il avoit dans les yeux une activité éblouissante, l'action vive. Je viens vous offrir mes services, belle Princesse, lui dit-il; Ils ne sont pas les premiers que je vous ay rendus, me reconnoissez-vous? Non, lui dit-elle, je ne sçai qui vous êtes; & quand je le sçaurois, je ne me souviens que de Nireu. Il est vrai, dit-elle, je vous ai me

me auſſi bien que Nirée. A quoi cela vous peut-il ſervir, reprit-elle ? A vous aimer, repliqua-t-il, ſans ſe chagriner autrement. Ne ſçavez-vous pas, pourſuivit-il, qu'aimer eſt le premier plaiſir ? Je vous vis l'autre jour dans une place publique, je vous vis belle ; & vous me plûtes ſi fort, que bien que je ſois naturellement volage, je crus que je vous aimerois long-temps. Vous me paroiſſez ſingulier dans vos expreſſions, dit-elle en l'interrompant ; ne puis-je

ſçavoir qui vous êtes ? Je vais vous ſatisfaire, reprit-il.

Je ſuis Tourbillon, d'une nature preſque toute divine. Mon pere eſt Zephir; je ne ſuis pas né de Flore, je ſors d'un mariage clandeſtin que mon pere fit avec une des filles d'honneur de la Princeſſe Felicité : ne prenez pas garde à ce défaut de ma naiſſance, je n'en ſuis pas moins fils d'un Dieu.

Mon pere me donna l'empire des airs comme il l'a ; & me voyant leger &

impetueux dans mes mouvemens, il accommoda ma fortune à mon humeur. Ma domination me ſuit en tous lieux, mon Palais eſt fort beau, je l'emporte toûjours avec moi; & mes ſujets, que le vulgaire nomme des Atomes & des petits Corps, gouvernent les cœurs des hommes, & lient leurs inclinations. Ne vous étonnez donc pas, ſi ayant un peuple ſi galant, je ſuis d'un naturel ſi amoureux.

Vous ne ſçauriez croire quelle commodité c'eſt

que de porter ainſi ſa maiſon & tout ſon équipage avec ſoi. Je change de climats ſuivant les ſaiſons, & je ſuis dans un printemps continuel, tantôt au ſommet des montagnes, tantôt dans les plaines. Je poſe mon Palais dans les forêts, au bord de la mer, quand la fantaiſie m'en prend; je cours d'un bout du pole à l'autre, j'habite une fois les Indes, je vais en Aſie, je revole en Europe: & toûjours faiſant de nouvelles amours, je ne m'arrête qu'autant de temps

qu'elles durent, & c'eſt bien peu.

Mon Etat, mon Palais, & mes Sujets ſont inviſibles aux mortels autant qu'il me plaît. Ce qu'on appelle un épais Tourbillon enveloppe tout mon empire; c'eſt de là que j'ay pris mon nom, & quand on en voit, c'eſt que je les tranſporte d'un lieu à un autre.

Je ne parois qu'avec éclat; mon abord eſt peu ſecret, j'aime le bruit, & qui m'ôteroit le tintamare qui m'accompagne, m'oteroit auſſi la vie. Je vais & je

viens inceſſamment. La beauté m'attire, les belles aiment les gens de mon caractere. J'ay auſſi pluſieurs enfans qui ont toutes mes mauvaiſes qualitez, & qui n'ont point les bonnes; car ſi je ſuis volage pour mes maîtreſſes, je ne ſuis pas de même pour mes amis, je les aime avec attache, & n'ay rien qui ne ſoit en leur pouvoir, je les ſers avec une vivacité extréme : ces ſortes de cœurs ſont rares. J'ay déja pris ſoin de vous, & c'eſt moi qui vous ai dé-

robée à la fureur d'Uliciane.

Alors Tourbillon lui fit le recit que j'ay déja fait ; & la Princesse Pretintin épouvantée de la fureur de sa belle-mere, parut reconnoissante des obligations qu'elle avoit au fils de Zephir.

La Reine vous aime donc, continua-t-elle, & vous ne l'aimez plus ? Non, reprit le Prince de l'Air, aprés des faveurs peu desirées & trop tôt obtenuës je l'abandonnai : mais si vous le voulez, je pense que je vous aimeray constamment.

Ah! je vous prie ne parlons point d'amour, repliqua Pretintin, je ne veux point du vôtre, celui de Nirée fait tout le charme de ma vie; soyez mon ami solide, vous pouvez me servir encore contre les mauvais desseins d'Uliciane. Mais comment pourray-je vous appeller à mon secours, puis qu'on ne sçait jamais où vous êtes? Voilà, lui dit-il, une trompette parlante; quand je serois au bout du monde, appellez-moi, je viendrai: Mais ne vous en servez qu'au

qu'au beſoin ; continua-t-il ; car quoique cette trompette n'ait qu'un demi pied de long, le ſon qui en ſort eſt ſi terrible ; que les peuples effrayez tomberoient d'épouvante à l'entendre ; le cor d'Aſtolphe n'étoit qu'un faucet au prix. Mais ſi vous le voulez, belle Pretintin, je demeureray auprés de vous, je vous garderay le jour & la nuit ; j'ay un ſecret de me rendre inviſible. Inviſible, s'écria-t-elle, eh comment ? En mettant mon petit doigt dans ma bouche, reprit-il,

& vous l'allez connoître. Il disparut en disant cela; & Pretintin s'effrayoit, quand il eut l'audace de prendre un baiser, dont elle fut extrémement irritée : elle fuyoit sans sçavoir où. Vous êtes bien hardi, lui dit-elle, laissez-moi ; & tendant les mains, elle sentit qu'elle le touchoit. Reprenez votre figure, continua-t-elle, allez-vous-en, que je ne vous voye jamais, je ne veux plus de vos services, Nirée & moi serons malheureux, je le vois bien. Non, ma

belle Princeſſe, reprit-il en ſe montrant, je viens de faire ma derniere fonction d'Amant auprés de vous, & puiſque vous ne le voulez pas, je ne ſerai que votre ami & celui de Nirée : vous verrez que je puis vous faire de ſenſibles plaiſirs. Je vous quitte, & je vais trouver une des femmes du Mogol, avec qui j'ay un rendez-vous à minuit ſonnant.

Je compte donc ſur votre amitié, lui dit Pretintin, & je ne ſuis plus fâchée. Maisneſçauriez-vous

me dire où eſt Nirée, & ce qu'il fait ? Je l'ignore, reprit Tourbillon ; demain en ouvrant votre fenêtre vous en ſçaurez des nouvelles. Adieu, je vous donne le bon ſoir.

Pretintin le vit partir, avec quelque eſperance qu'il oppoſeroit ſon pouvoir à celui d'Uliciane, & qu'il pourroit la ſecourir. Elle ſe coucha un peu plus tranquille, elle dormit mieux qu'elle ne le devoit faire ; & le matin quand elle fut éveillée, elle courut à ſa fenêtre, & l'ouvrit. Elle

fut fort étonnée de n'y voir que trois boules de neige avec une goutte de ſang ſur chacune : elle fremit ; & les conſiderant de plus prés, elle vit dans la goutte de ſang qui étoit ſur la premiere, l'Iſle funeſte telle que Nirée la lui avoit dépeinte ; elle le vit combattre contre un dragon aîlé, qu'il tua. Dans la ſeconde elle vit le cruel Arrogant qui le livroit entre les mains d'Uliciane, & qui le jettoit dans de profondes tenebres. Et dans la troiſiéme le ſang s'épanchant forma

distinctement ces lettres: Vous l'avez perdu pour un an, aucun ſecours ne peut vous le rendre, patientez.

La pauvre Princeſſe s'évanoüit à cette lecture; & aprés être revenuë à elle, elle pleura long-temps, & puis elle ne pleura plus, & ſe reſolut tout doucement à ſuivre le conſeil qu'on lui donnoit: ce qui fit enrager la Fée quand elle la vit ſi tranquille.

Il étoit vrai qu'Uliciane avoit tiré le beau Nirée de l'Iſle funeſte, non pas pour un an, mais croyant le per-

dre pour toujours, & c'étoit ſon deſſein. Elle le mena fort loin ; s'arrêtant entre des grandes montagnes, elle lui montra deux chemins : C'eſt ici, lui dit-elle, où nous devons nous ſeparer, choiſiſſez de ces deux chemins ; l'un mène dans le chemin de la nuit, & ſi vous le prenez, il faut remettre entre mes mains l'oreiller de Morphée : l'autre route eſt la carriere du jour ; ſi vous la ſuivez, vous m'apporterez un poil de la paupiere de l'œil du Monde.

Le jeune Nirée soûrit amerement au commandement de la Fée. Demandez plûtot ma mort, Madame, lui dit-il, & donnez-la moi sans tant de façons, & sans vous amuser à me commander des choses impossibles. Quel chemin voulez-vous que je prenne? Celui que vous voudrez, reprit-elle; & tirant une piéce d'or: Voyons à croix pille. Tout étoit indifferent à Nirée, le chemin de la nuit lui échut.

Uliciane lui posa la main sur la tête, & incontinent

il se trouva dans l'obscurité. Il marcha toûjours, & la nuit étoit perpetuelle; il avoit beau se repoſer & dormir, à son réveil il ne voyoit pas la lumiere. Il eut faim, & crut bien qu'il étoit perdu: il se resolut en Amant fidele à donner toutes ses pensées à Pretintin, en attendant son dernier moment.

Il n'étoit pas pourtant si occupé de sa passion, qu'il ne s'apperçût d'une petite clarté; & quand elle fut prés de lui, il vit qu'elle provenoit d'une bougie que

tenoit à la main un petit garçon plus agreable que Ganimede : c'étoit un marmiton pourtant ; on voit quelquefois des Princes plus vilains qu'un marmiton. Celui-ci étoit plus joli qu'un Prince ; il avoit une longue ſouquenille d'un tiſſu or & bleu, une ſerviette bien propre de petite Veniſe, qui étoit devant lui, & qui faiſoit deux nœuds par derriere : il avoit un bonnet rouge ſur ſa tête, & au deſſus de l'oreille des plumes de faiſan ; une cuillier d'or étoit pendue à ſa

ceinture, & à ſa main il tenoit une marmite de même métail. Il s'arrêta auprés de Nirée, & lui fit prendre un peu de boüillon, qui le reſtaura merveilleuſement, & l'aſſura qu'il le verroit toutes les vingt-quatre heures.

Nirée le voulut queſtionner : mais ſoit que le petit garçon n'aimât pas la converſation, ou qu'il s'ennuyât dans ce chemin horrible, il le quitta, & le Prince recommença ſa courſe.

Il comptoit les jours par

les visites du petit marmiton, & ce fut avec une grande joye qu'il se vit au bout de l'an.

Il arriva enfin dans une grande maison obscure encore, mais éclairée par quelques lampes. Rien ne lui parut plus vaste que cette demeure. Dans les premiers appartemens il lui apparut des choses si bizarres, & qui changeoient & rechangeoient si promptement, qu'il reconnut que c'étoit les Songes: il en vit de toutes les façons; & allant toûjours, il se

trouva dans la chambre des amoureux, il y reconnut ſa figure, & il eut le plaiſir d'entendre des diſcours fort paſſionnez qu'il tenoit à Pretintin ; il en loüa la deſtinée, & ce fut une grande conſolation pour lui de penſer que ſa maîtreſſe faiſoit des ſonges qui lui étoient ſi favorables.

Il s'arrêtoit agreablement dans ce lieu-là ; mais quelle ſurpriſe pour lui quand il vit Pretintin ſi belle qu'il ne l'avoit jamais vûë plus charmante ; elle lui tendoit la main, & il

courut à elle tout transporté, & comme il croyoit lui embraſſer les genoux, il ne trouva que l'air, elle diſparut.

Il la chercha long-temps, & fut dans pluſieurs appartemens, où il vit des choſes plus extravagantes les unes que les autres ; enfin il entra dans une chambre très-agreable, & il apperçut ſur un lit un homme profondement endormy, dont la phiſionomie étoit douce & paiſible.

Il connut que c'étoit Morphée; que les plus mal-

heureux invoquent & appellent à leur secours, & qui suspend la rigueur des plus grands maux : sa couverture étoit faite de peaux de Marmottes, il avoit un oreiller de duvet de Colombes.

Le jeune Nirée prit cet oreiller, comme la Fée Uliciane lui avoit ordonné, & passa outre. Enfin il se trouva hors de cette grande Maison ; & voulant poursuivre son chemin dans les tenebres, il fut arrêté par quelque legere résistance ; il l'affranchit, & apperce-

vant les premieres clartez du jour, il remarqua un grand voile imperceptible, qui séparoit la nuit d'avec le jour, & qu'il avoit heureusement passé ce leger intervalle.

Il fut tout réjoüi de revoir la lumiere, & elle grandissoit à mesure qu'il alloit; il salüa l'Aurore, il en eut les premiers regards, elle le considera avec plaisir, & le crut aussi beau que Cephale.

Un peu aprés Nirée se trouva au lever du Soleil, il le vit sortir du sein de Thetis

Thetis, & il ne comprenoit pas qu'il pût ſe reſoudre à quitter une ſi belle femme : mais enfin aprés s'être magnifiquement habillé, & avoir chargé ſa tête de ſes brillans rayons, il monta ſur ſon Char pour faire ſa longue promenade.

Nirée ſuivit quelque temps le bord de la mer, & ne ſçavoit que devenir, ſe voyant au bout de l'Orient, quand tout à coup il crut que le vent s'élevoit, & qu'un furieux Tourbillon paſſoit ſur ſa tête : mais l'air s'étant rendu calme

dans un moment, il vit devant lui un fort beau jeune homme; c'étoit Tourbillon, qui l'abordant avec un air ſoûriant, lui demanda des nouvelles de ſon pelerinage. Il lui apprit que c'étoit lui qui lui avoit envoyé ce joli Marmiton, qui l'avoit empêché de mourir de faim, & qu'Ulicianeétant perſuadée qu'il étoit mort, ne penſoit plus du tout à lui.

Nirée, dont le naturel étoit fort beau, le remercia, & s'informa de ſon origine.

Tourbillon ſatisfit ſa cu-

rioſité, & le faiſant entrer dans ſon Palais, ils eurent le temps de s'entretenir & de devenir amis.

Tourbillon le divertit fort par le recit de ſes avantures galantes, & de la varieté qu'il y avoit dans ſes amours, que ſa grande legereté rendoit paſſageres, & peu durables. Nirée lui plut fort, & ils ſe lierent d'une bonne amitié enſemble; il lui apprit tout ce qui s'étoit paſſé autrefois entre la Reine d'Armenie & lui, & que le malheureux attachement, dont il

étoit l'objet, l'obligeoit à tourmenter Pretintin, parce qu'il l'avoit un peu aimée; qu'elle avoit juré de ne lui pardonner jamais; qu'Uliciane sçavoit bien qu'il en pouvoit fouſtraire un des deux à ſa fureur; mais qu'elle avoit ſi bien diſpoſé la puiſſance de ſon art, qu'il ne ſçauroit les ſauver tous deux, ſi on ne lui ôtoit ſa ceinture qui étoit de metaux conſtellez, & qu'elle avoit entre ſa peau & ſa chemiſe; que tous ſes charmes y étoient attachez, & qu'à moins qu'on la lui

prît, l'un des deux seroit toûjours misérable.

Le beau Nirée soûpira, & craignit que dans ce moment la cruelle Fée ne fist quelque mal à Pretintin; il conjura son cher Tourbillon de voler à son secours. Elle ne doit pas souffrir, lui répondit-il, je lui ay donné une petite trompette, avec laquelle elle m'appelleroit, si elle avoit besoin de moi: mais je vous entends, vous la voulez voir, vous avez raison, & on la punit assez par votre absence.

Tourbillon s'éleva en l'air avec impetuosité, & partit rapidement ; il posa son Palais au bout du jardin du Roi, & tout prés de celui où l'on retenoit la Princesse.

Il abbatit d'abord un pan de muraille, & fit faire promptement une porte qui donnoit de l'appartement de Nirée dans celui de Pretintin. La jeune Princesse dormoit quand ses deux amis entrerent dans sa chambre. C'étoit l'Esté, il faisoit chaud, les rideaux de son lit étoient relevez ;

elle avoit un bras passé sur sa tête, & son autre main sembloit retenir par modestie le linge qui la couvroit.

Une bougie prés de son lit faisoit voir son charmant visage. Nirée se jetta à genoux d'un côté du lit, & Tourbillon passa de l'autre ; Nirée respectueux & tendre la consideroit paisiblement sans en oser presque approcher : Tourbillon emporté & peu circonspect prit sa main avec sa liberté ordinaire, la baisa, & l'éveilla en sursaut.

Sa ſurpriſe la fit treſſaillir, elle ne vit en ouvrant les yeux que Nirée, plus beau que le fils de Venus ; elle lui tendit la main en rougiſſant ; & tournant la tête elle apperçut Tourbillon, qui prompt en toutes choſes, lui conta dans un moment tout ce qui étoit arrivé à Nirée.

Elle remercia le Prince de l'air de tant d'obligations ; elle entendit avec plaiſir tout ce que ſon Amant lui voulut dire, & y répondit comme il le ſouhaitoit.

Tourbillon, qui ne demeuroit

meuroit gueres long-temps en même endroit, lui dit qu'il ſe diſpoſoit à partir bien-tôt, qu'il lui laiſſeroit Nirée, & qu'elle le cachât parmi ſes filles.

Pretintin ne pouvoit y conſentir par bienſeance. Eh bien! lui dit bruſquement Tourbillon, qui vouloit favoriſer ſon ami, il faut donc que je le remette dans l'Iſle funeſte, ou que je le remene dans le chemin de la nuit.

Eh quoy! lui répondit tendrement Pretintin, n'y a-t-il pour moi que ces

deux extremitez ? Tourbillon foûrioit déja, & alloit propoſer un plus doux expedient, quand il remarqua que Pretintin étoit toute épouvantée de voir arriver Uliciane dans ſa Chambre.

Je ne vous trouve pas mal accompagnée, lui dit-elle, & vous paſſez vos nuits bien agreablement : ſa fureur étoit extréme. Tourbillon lui jetta un coup d'œil impetueux, & la railla ſur ſes nuits qu'elle voudroit avoir ſemblables. Ce n'eſt pas le temps de

rire, lui disoit tout bas, Pretintin plus morte que vive, nous sommes perdus.

Mais Tourbillon continuant dans une vivacité excessive ne fit qu'irriter davantage l'amoureuse Fée. Le beau Nirée le conjuroit vainement de l'adoucir par quelque legere satisfaction. Tourbillon se mocquoit, & par des traits piquans il la desesperoit, & ne pouvoit se contraindre. Il sortit enfin en emmenant Nirée, & disant à Pretintin qu'elle sçavoit bien le

moyen de le rappeller quand il en ſeroit temps.

Uliciane à ce départ inopiné perdit toute patience; elle alla trouver le Roi, lui fit un monſtre de la conduite de ſa fille, lui faiſant craindre qu'on ne l'enlevât encore, & qu'ainſi il ne perdît ſa couronne comme elle lui avoit prédit.

Le Roi épouvanté lui dit de faire de Pretintin ce qu'elle voudroit. Se voyant abſoluë elle la conduiſit dans l'iſle funeſte, & la mit ſous le gouvernement d'Arogant.

Quel ſéjour pour une ſi

belle Princeſſe, ſi delicate & ſi propre, de ſe voir dans un lieu horrible ? On la mit dans le creux d'un arbre qui étoit au milieu de l'Iſle, on lui donna quelques racines & quelques dattes pour ſon ſouper. Tous les oiſeaux de mauvais augure étoient perchez ſur les branches de cet arbre ; les corbeaux, les chahuans y jettoient des cris funeſtes, & dés le matin une méchante choüette fit ſon ordure ſur la tête de Pretintin.

Elle ſouffroit d'un état

TAYLOR INST. OXFORD

ſi triſte, conſolée toutefois de ſouffrir ſeule, & que le beau Nirée fût en ſeureté par le moyen de Tourbillon. Oubliant la vûë de ſa miſere preſente, elle penſoit auſſi tranquillement à ſon Amant que ſi elle eût encore été dans le Palais de ſon pere, quand portant la vûë de tous côtez, elle apperçut la Fée avec Arrogant, qui tenoit dans ſes mains un fatal cordon, & deux nains contrefaits qui le ſuivoient.

Elle ſe douta que c'étoit ſa derniere heure, & qu'on

l'alloit faire mourir. Quelque fermeté d'ame dont elle se piquât, elle eut grande peur, & un sentiment naturel lui fit porter à sa bouche sa petite trompette parlante qu'elle avoit dans sa poche; elle appella de toute sa force Tourbillon.

Ce son fut si prodigieux qu'il causa un tremblement de terre universel. Quelques villes en abîmerent, des montagnes tomberent, les tigres & les lions doux en ce temps-là comme des chiens & des agneaux sont devenus depuis terribles.

Bien des gens moururent de frayeur, le Roi d'Armenie paſſa le pas, & la Fée qui n'étoit pas préparée à cet évenement, tomba évanoüie, Arrogant & les Nains creverent; & l'arbre dans lequel étoit Pretintin ſe ſecoüant horriblement, elle apperçut avec admiration qu'il étoit devenu tout d'or, que ſes branches étoient toutes brillantes de divers émaux de couleurs, tout chargé de pierreries lumineuſes; le creux dans lequel elle habitoit étoit une belle chambre que tous

les ornemens imaginables embelliſſoient.

Mais rien ne la ſatisfit tant que la vûë du beau Nirée, & celle de Tourbillon : elle fit un cri de joye ; Tourbillon s'amuſoit à badiner ſur la frayeur où tout l'univers étoit plongé : mais Nirée que ſon amour éclairoit ne perdit pas de temps, & voyant l'évanoüiſſement ſi profond de la Fée, il porta une main hardie ſous ſes jupes, & lui défit la fatale ceinture. Joyeux d'un tel butin, il le montra à la Princeſſe ; Tourbil-

lon, qui loüa ſa preſence d'eſprit, rentra dans ſon Palais, il fut prendre l'oreiller de Morphée, & le mettant doucement ſous la tête d'Uliciane :

Elle dormira, dit-il à Nirée, *juſqu'à ce qu'une fille qui naitra de vous & de Pretintin, & qui ſera auſſi belle que ſa mere, l'éveille & la tire de là, ayant autant de bonté qu'elle a été juſqu'icy cruelle.*

En diſant cela Tourbillon & Nirée la porterent dans l'arbre d'or, & la mi-

rent dans la magnifique chambre, l'oreiller ſous ſa tête; ſa ceinture fut penduë à une branche de l'arbre, & les deux Nains furent mis avec Arrogant à l'entrée de l'Iſle.

Uliciane repoſa ainſi long-temps; & le Roi d'Armenie étant mort, la belle Pretintin fut couronnée Reine, & ſe maria avec le beau Nirée, ne devant leur bonne fortune qu'aux obligations qu'ils avoient à leur bon ami Tourbillon.

Quelques défauts qui

ſoient en vous,
Volontiers on les ſouffre tous,
Si la bonté de cœur ſe montre toute pleine :
Si vous ſçavez à point ſervir un malheureux,
Et ſi vous êtes genereux,
Sans reflexion & ſans peine,
Un ami d'un tel prix eſt bien-tôt éprouvé ;
Heureux celui qui l'a trouvé.

VERD ET BLEU.

CONTE.

IL y avoit une fois une Reine, qui se trouvant grosse appella une de ses sœurs, qui se nommoit Sublime : c'étoit une Fée d'un sçavoir profond & certain. Elle la pria de se trouver à ses couches, & de lui dire la destinée de son enfant.

Elle donna naissance à

une petite fille que la Fée prit dans ſes bras, & l'ayant attentivement conſiderée, elle vit dans ſa phiſionomie une élevation extraordinaire, une nobleſſe & une fierté digne du ſang dont elle ſortoit : mais auſſi elle remarqua une fatalité infaillible, ſi elle aimoit un homme ordinaire ; en un mot elle connut qu'elle ne ſeroit parfaitement heureuſe, que lors qu'elle s'uniroit à quelqu'un d'aimable, mais qui lui ſeroit entierement oppoſé, & que ce ne pourroit être qu'aprés

pluſieurs travaux.

Ces prédictions & ces contrarietez embarraſſoient la Fée. Elle ne croyoit pas qu'il fût aiſé de les accomplir. Cette oppoſition lui paroiſſoit un obſtacle ; elle en voyoit encore un plus grand à trouver un homme parfait : la nature défaillante dés ce temps-là, ne produiſoit plus que difficilement, & les perſonnes extraordinaires étoient pour lors auſſi rares qu'elles le ſont à preſent.

La Fée ſe conſulta quelques momens pour ſçavoir

ce qu'elle feroit de la petite Princeſſe ; & voulant l'ôter abſolument hors de la portée des hommes, elle la mit avec ſa Nourrice & quatre Princeſſes de ſon Sang, de même âge qu'elle, dans une nuée ; ce fut là qu'elle établit ſa demeure, ſi éloignée de la Terre & de ſes corruptions, qu'elle eſpera avec ſes ſoins la rendre un jour une fille achevée.

Cette Princeſſe avoit les plus beaux yeux du monde ; ils étoient bleus, ſi animez & ſi vifs, que la pénétration

tration de leurs regards rendit ce nuage de la même couleur. De là vint que la Fée, en peine du nom qu'elle lui donneroit, la nomma la Princeſſe Bleu.

Sublime donna tous ſes ſoins à faire que l'ame de la Princeſſe fût auſſi belle que ſon corps étoit parfait; elle eut la ſatisfaction de la voir dignement répondre à ſes eſperances. Bleu avoit le plus grand eſprit de la Terre; il fut embelli de toutes les belles connoiſſances, & à la noire ſcience prés, elle n'ignoroit rien. Elle

avoit autant de raiſon que d'eſprit. La Fée lui confia le ſort qu'il lui falloit éviter. L'orgüeil de la Princeſſe la pouſſoit naturellement à ſon heureux deſtin, trouvant dans ſes ſentimens qu'il ne lui ſeroit pas aiſé de s'accommoder d'un Prince, comme étoit la plûpart de ceux qu'on voyoit ſur la Terre.

Ce goût difficile plaiſoit à Sublime. Elle n'avoit pas travaillé ſeule à donner ce logement ſi ſingulier à la Princeſſe Bleu. Il y avoit un fameux Magicien qui

étoit ſon intime ami ; la médiſance aſſuroit même qu'il y avoit quelque choſe de plus, & que Thiphis (c'étoit ainſi qu'on l'appelloit) avoit depuis long-temps une galanterie avec elle ; ce qu'il y avoit de certain, c'eſt qu'ils ne faiſoient pas une grande choſe l'un ſans l'autre, qu'ils ſe communiquoient tous leurs deſſeins, & vivoient tres-privément enſemble.

Thiphis avoit un fils nommé Zelindor, qu'il avoit eu d'une Reine qu'il avoit tendrement aimée.

Ce Prince étoit ſi bien fait, il avoit tant de belles qualitez, & il ſentoit déja tant d'amour pour la Princeſſe qu'il voyoit ſouvent, que Sublime croyoit quelquefois que Zelindor étoit l'illuſtre Amant qui lui étoit deſtiné : mais elle perdoit bien-tôt cette penſée, ne voyant rien d'oppoſé entre l'un & l'autre, & ne prévoyant pas qu'ils euſſent des traverſes à eſſuyer, quand Thiphis & elle auroient envie de les marier enſemble.

Mais laiſſons pour quel-

que temps ces paiſibles habitans de l'air, il faut revenir à la Terre. Deux ans auparavant la naiſſance de la Princeſſe Bleu, il y avoit un jeune Monarque qui gouvernoit tout l'Univers, autant par ſon pouvoir, que par ſa douceur & ſes agrémens; ſa beauté même ſervoit à lui donner des ſujets; ſon nom étoit Printems. Toute la Terre étoit égayée ſous ſon Regne, tout fleuriſſoit ſous ſon aimable Empire, & on l'aimoit juſqu'à l'adoration.

Mais les deſtinées ravi-

pénible, & il venoit de vaincre un vieux Prince, celebre par ſes rigueurs; c'étoit un Tiran qui deſoloit toute la nature : après quoi il ne chercha qu'à ſe délaſſer par des Fêtes galantes & des divertiſſemens continuels.

Le bruit de ſa renommée voloit par tout, il ne fut pas ignoré de Thiphis & de Sublime, qui l'admiroient comme les autres. Zelindor étoit émû d'une ſecrette jalouſie pour tant de loüanges qu'on lui donnoit, & la Princeſſe Bleu encore

encore plus émuë, ne pouvoit s'empêcher en ſecret de ſe deſtiner à un Prince ſi charmant, & de ſouhaiter, au péril de mille travaux, qu'il fût celui qui lui étoit promis par les deſtinées.

Elle s'abandonnoit à ſes penſées, voyant bien qu'elle n'aimeroit jamais un homme ordinaire ; & tout aimable & amoureux que lui paroiſſoit Zelindor, quand elle le comparoit à ce qu'elle entendoit dire du Prince Verd, elle ne le trouvoit plus qu'un homme ordinaire.

La Fée Sublime liſoit dans le ſecret des penſées, & elle les approuvoit ; & comme elle ſe fioit entierement à ſon courage & aux grands ſentimens dont elle étoit capable, elle lui permettoit quelquefois de deſcendre ſur les montagnes, & de là dans les plaines, & de chaſſer avec ſes quatre Princeſſes. Elle avoit même conſtruit dans un valon une fontaine admirable afin qu'elle pût ſe baigner quand elle ſeroit laſſe, & qu'elle voudroit ſe rafraîchir.

La Princeſſe Bleu pouſ-

ſoit même quelquefois ſes promenades plus loin ; elle alloit dans les Citez voir les ſpectacles, & les autres choſes curieuſes ou divertiſſantes. Mais comme Sublime ne vouloit pas que l'on vît cette prodigieuſe beauté, elle la rendoit inviſible par le moyen d'un voile qui avoit le don de la ſouſtraire aux yeux humains. C'étoit le voile d'illuſion, qui cache les choſes veritables, & qui fait paroître ſouvent celles qui ne le ſont pas. En effet, quand Bleu ſe vouloit divertir,

elle le mettoit ſur ſa tête, & en faiſoit tenir les bouts par ſes quatre Princeſſes, elle ſembloit prendre incontinent la figure qu'elle vouloit : tantôt c'étoit un ſuperbe édifice, une autre fois une cabane, une touffe d'arbres ou un obeliſque, ſelon ce qu'elle imaginoit, & de cette ſorte elle marchoit en ſûreté.

Un jour qu'elle viſitoit un Parc d'une beauté merveilleuſe, elle entendit un bruit de chaſſe : ſoudain faiſant déplier ſon voile miſterieux, elle voulut pa-

roître une ſtatuë de Giraſol, couchée ſur quatre piliers de ſaphir; ſous cette forme elle vit paſſer & repaſſer pluſieurs fois toute la chaſſe, & chacun s'étonna de la merveille qu'ils voyoient: enfin elle apperçut un jeune homme à cheval, en qui la nature avoit déployé toutes ſes perfections. Dés qu'il porta ſes regards ſur ce bel ouvrage, il ſe jetta legerement à terre, & ayant conſideré quelque temps la ſtatuë qui avoit tous les traits & tous les agrémens de la Princeſſe,

& qui lui reſſembloit ſi bien, qu'on eût dit qu'elle étoit animée, il ſe mit à genoux tout éperdu : O Dieu, s'écria-t-il, pourquoi faut-il que ce chef-d'œuvre parte de la main d'un homme ?

La Princeſſe conſideroit ce jeune homme inconnu avec d'étranges mouvemens, jamais rien de ſi charmant n'avoit paru à ſes yeux ; il étoit d'une grandeur extraordinaire, mais ſa taille avoit une beauté & un agrément inexprimable. Son viſage étoit gay

& riant, les Graces y avoient répandu tous leurs charmes.

Bleu ſe perdoit dans l'examen d'un homme ſi parfait, elle y trouva un poiſon mortel pour ſon cœur: Helas! dit-elle en ſoi-même, ſeroit-ce celui dont les qualitez communes me doivent rendre ſi malheureuſe? car les beautez de la perſonne ne ſont rien ſans les ornemens de l'eſprit & les qualitez de l'ame.

Cette imagination lui duroit peu, & elle ſe fla-

toit que le dedans répondroit au dehors.

Le Prince pendant ces reflexions, étoit dans une consideration si attentive, qu'il en avoit oublié toute autre chose, quand une des jeunes Princesses proposa tout bas à Bleu, de leur permettre de faire un concert pour achever de le confondre.

L'aimable Bleu sourit, & lui dit qu'elle le trouvoit bon; & lors les quatre Princesses chanterent distinctement ces paroles:

Tu vois devant tes yeux

ce qui ſeul peut charmer,
L'Objet ſeul que l'on
peut aimer.
Il preſente à ton cœur de
glorieuſes chaînes ;
L'amour a fait pour toi ces
liens précieux ,
Eſpere , & ſouviens-toi
qu'après de longues
peines
On peut trouver un ſort
delicieux.

Le Prince fut d'abord ſi épouvanté d'entendre des voix ſi belles ſortir de ces colonnes de ſaphirs, & s'accorder avec une juſteſſe qui

alloit chercher dans ſon ame toute la diſpoſition qu'il avoit lors pour la tendreſſe, qu'il ne ſçavoit dans un ſi grand prodige ſi ſon état étoit bien naturel, & s'il ne demeuroit pas toûjours enchanté. Ces paroles ſe repeterent ſi ſouvent qu'il n'en perdit aucune, & ſe laiſſant emporter à une flateuſe eſperance: Que faut-il faire, s'écria-t-il, pour meriter de brûler de ces feux, & pour en eſperer la récompenſe? Quels travaux peuvent m'étonner? Je ferois plus qu'Hercule.

Une ſeule voix lui répondit:

Cherche, & trouve l'Objet qui t'a ſçû plaire.

La ſeconde pourſuivit:

Perſuade & plais à ton tour.

La troiſiéme continua:

Qu'aimer ſoit pour ton cœur la principale affaire.

La quatriéme finit en chantant:

L'amour eſt le prix de l'amour.

A la fin de ces paroles, Bleu de concert avec ſes Princeſſes diſparut, & ſon voile la déroba aux yeux de l'Inconnu, qui demeura dans une ſorte d'étonnement qui approchoit de la ſtupidité. Où allez-vous, s'écria-t-il encore, & s'arrêtant tout interdit? Qu'êtes-vous devenuë, reprenoit-il, divine Figure, dont l'image eſt reſtée ſi vivement empreinte dans mon cœur? Mais quoi!

pourſuivoit-il, c'eſt un preſtige, quelques charmes ont formé ce que j'ay vû. Suis-je amoureux d'une ſtatuë, & pourrois-je eſperer d'être le Pygmalion de mon ſiecle?

Après maintes reflexions, ce pauvre Prince eut beau appeller ſa raiſon, elle ne le vint point ſecourir; & quoi qu'il ſe pût dire ſur la chimere qu'il aimoit, il l'aima, & cette fatale idée le ſuivoit & le perſecutoit par tout.

Cependant l'aimable Bleu n'étoit pas dans un meilleur

état que lui. Elle n'avoit pris la resolution de le quitter si brusquement, & de disparoître à sa vûë, que parce qu'elle vit bien que si elle demeuroit plus longtemps, elle ne pourroit peut-être s'empêcher de se montrer tout à fait à lui dans sa forme naturelle. La fuite lui parut un moyen sûr de sauver sa gloire, & de cacher une foiblesse à laquelle elle auroit cedé malgré tout son courage.

Elle se rendit dans sa haute demeure avec un battement de cœur dont elle

connut bien l'origine. Je cede donc à mon deſtin, diſoit-elle, eſt-il bon, eſt-il mauvais ? J'aime un Inconnu qui peut-être n'a point de naiſſance, & dont le caractere me feroit rougir ſi je le connoiſſois. Mais non, reprit-elle, ſi j'en crois mon cœur, tout répond en lui à une ſi belle repreſentation ; je ne puis rien aimer qui ne ſoit digne que je l'aime.

Le Prince Zelindor ſe preſentoit à elle le plus ſouvent qu'il pouvoit ; ſa vûë lui devenoit inſupportable,

elle l'accabloit d'une froideur qui le deſeſperoit, elle étoit naturellement douce; il ne pouvoit comprendre d'où venoit un ſi grand changement, elle devint réveuſe, & par conſequent ſolitaire: il craignit que quelqu'un ne l'occupât, il reſolut de l'obſerver, & ſuivoit ſouvent de loin les pas de la Princeſſe.

Elle avoit chaſſé tout un jour, & ſur le ſoir elle ſe rendit à cette admirable Fontaine que la Fée Sublime avoit faite exprés pour elle.

C'étoit des eaux claires qui

qui couloient dans une Opalle brillante ; les derniers rayons du Soleil ſembloient les percer pour y chercher leur demeure. Les feux qui partoient des yeux de Bleu faiſoient encore un effet plus prodigieux ; on eût dit qu'ils alloient allumer ces eaux, & embraſer toute la contrée. Elle ſe baignoit, & ſon beau corps n'étoit couvert que d'un linge tranſparent. Ses Princeſſes étoient auſſi avec elle, & quoi qu'ils fiſſent pour la réjoüir, ſon eſprit occupé ne penſoit

qu'à l'aimable Inconnu.

Mais quelle joye & quelle ſurpriſe ! lorſque ſe joüant avec ſes compagnes, elle l'apperçut tout d'un coup appuyé contre un arbre, qui la conſideroit avec des yeux tout remplis d'amour.

C'étoit le Prince Verd ; quel autre au monde pouvoit être fait comme lui ? Le hazard l'avoit conduit là, & ſon raviſſement étoit extréme de trouver le merveilleux original de la belle Statuë qu'il avoit vûë, & qu'il avoit toûjours de-

puis dans l'imagination. Il étoit charmé de voir qu'il y eût une fille au monde faite comme celle qu'il voyoit. Il ſe flatoit qu'elle ne ſeroit pas inſenſible à tout l'amour qu'il reſſentoit, & que l'ayant par tout cherchée & trouvée enfin, les derniers Vers qu'on lui avoit chantez pourroient avoir leur accompliſſement.

Dans cette penſée il conſideroit avidement tant de merveilles qu'il avoit devant les yeux, quand la Princeſſe l'apperçut : elle

étoit plongée dans l'eau. Elle ſe leva inconſidérément ſans ſçavoir ce qu'elle faiſoit, & par là elle offrit de nouvelles beautez aux regards du Prince amoureux. La proportion & les graces de cette divine Figure lui cauſerent un ſi tendre tranſport, qu'il ne put s'empêcher de lui dire avec impetuoſité tout ce qu'il reſſentoit. Bleu ne pouvoit ſe cacher, elle n'avoit plus le voile d'illuſion, il étoit à terre avec ſes habits; & à dire le vrai elle n'en fut pas fâchée, &

trouva quelque plaiſir à l'effet que produiſoit ſa beauté. Il y avoit même tant d'eſprit à ce que le Prince lui diſoit, & ſes ſentimens paroiſſoient ſi nobles & ſi naturels, que la Princeſſe par un inſtinct qui eſt preſque toûjours ſûr, ne douta pas qu'il ne fût celui que le Ciel avoit fait naître pour ſon bonheur. Elle voulut lui répondre avec fierté, mais elle n'eut que de la modeſtie. En le priant de la laiſſer, elle le retenoit par une action paſſionnée; elle

vouloit qu'il ne lui parlât plus d'amour, & ſes regards lui faiſoient voir que ſon cœur en étoit tout rempli. Enfin il lui obéït: mais il obtint pour prix de ſa ſoûmiſſion, qu'elle lui permit de ſe trouver le lendemain au même endroit.

Quand il fut parti, l'aimable Bleu prenant ſes habits à la hâte, ſe coucha au bord de cette fontaine, en attendant que ſes Princeſſes fuſſent habillées: mais elle n'eut pas le temps de réver; Zelindor l'aborda, & lui fit connoître qu'il

avoit été témoin de ce qui venoit de ſe paſſer. Elle trouva ſon indiſcretion grande, & elle la blâma. Ha, lui dit-il, je vous perds! Et comme la penetration d'un Amant eſt extréme, il devina qui étoit ſon Rival: C'eſt le Prince Verd, lui dit-il, & je n'en doute point. Je m'en étois preſque bien douté, dit la Princeſſe en elle-même. Vous l'aimez, reprit-il, je l'ay vû: mais tout le pouvoir de mon pere me manquera, ou je ſçauray bien empêcher qu'un autre ne

joüiſſe d'un bien que les ſoins de Thiphis ne m'ont que trop acquis.

Il la laiſſa avec ces paroles menaçantes. La Princeſſe ſe retira, bien reſoluë de ſe confier à la Fée Sublime quand elle auroit vû ſon Amant, & qu'elle ſçauroit s'il étoit le Prince Verd.

Elle prévit que Zelindor ſe trouveroit le lendemain à ſon rendez-vous; & s'adreſſant à un Pelican qu'elle aimoit fort, & qui avoit un eſprit raiſonnable, il mit le voile d'illuſion

ſion dans ſon ſein, à cette ouverture par laquelle il donne la nourriture à ſes petits, & le porta au Prince, afin qu'il pût ſe cacher aux yeux de ſon Rival.

Il y avoit long-temps qu'il s'étoit rendu à la fontaine, & qu'il attendoit; effet ordinaire de l'impatience des Amans. Le Pelican lui donna le voile, & lui apprit de la maniere qu'il devoit s'en ſervir: aprés cela Bleu partit, & ſe rendit à la fontaine. Le Prince Verd courut au devant d'elle d'auſſi loin qu'il

la vit, & lui parla dans les termes les plus forts, les plus tendres & les plus paſſionnez. La Princeſſe s'aſſit à terre; il prit la forme d'un petit buiſſon d'épine fleurie, il étoit à genoux auprés de Bleu. Il lui avoüa qu'il étoit le Prince Verd; elle lui conta auſſi qu'elle étoit fille de la Reine des Indes, & lui dit tout ce qui lui étoit arrivé depuis ſa naiſſance; & l'étrange habitation qu'on lui avoit donnée pour la garantir d'une inclination qui lui ſeroit funeſte, ſi elle n'é-

toit pas pour un Prince plein de merite : mais que neanmoins il faloit qu'il y eût entr'eux quelque opposition.

Tout étoit égal dans ces deux personnes ; & n'y voyant rien d'opposé, ils ne comprenoient pas qu'ils ne fussent point destinez l'un pour l'autre, puis qu'ils s'aimoient déja avec tant de passion. Bleu lui dit qu'elle parleroit à Sublime, ne doutant pas qu'elle ne la mît absolument dans leurs interêts. Ils se jurerent une fidelité éter-

nelle, & ſe ſéparerent.

Zelindor s'étoit rendu prés de la fontaine, & n'ayant point vû ſon Rival avec la Princeſſe, il ſe douta de quelque miſtere; & ne voulant pas l'aborder, il porta ſes pas d'un autre côté, & juſtement ſur ceux du Prince Verd, qui ne ſe doutant pas de ſon malheur, avoit ôté le voile d'illuſion, & parut à découvert aux yeux de Zelindor. On ne peut exprimer ſa fureur; il connut par là l'intelligence qui étoit entre ſon Rival

& ſa Maîtreſſe : & tout plein des impetueux mouvemens de ſa jalouſie, il fut trouver Thiphis, à qui il fit part de toutes ſes douleurs. Thiphis les écouta en pere tendre, & les partagea en homme qui peut tout : c'étoit un grand point.

Il alla ſans tarder faire ſes plaintes à la Fée Sublime, qui venoit d'être inſtruite par la Princeſſe Bleu de tout ce qui la regardoit ; il ne la trouva pas diſpoſée à entrer dans ſes ſentimens. Ils ſe parlerent l'un & l'au-

tre avec tant de chaleur, qu'enfin ils se quitterent, se broüillerent & se separerent. Quand Thiphis avoit proposé à la Fée de donner Bleu à Zelindor, elle s'étoit mocquée de lui, & lui avoit répondu que son fils n'étoit pas digne de pretendre à une personne de la perfection qu'étoit Bleu.

La broüillerie étant donc bien établie entr'eux, chacun retourna chez soi, & la Princesse Bleu renvoya son fidele Pelican au Prince Verd pour l'avertir de tout

ce qui étoit arrivé, & lui marquer le lieu où il pourroit la voir.

Ils ſe rendirent l'un & l'autre dansun bois de roſes muſcades, dont chaque arbre étoit environné de petits jaſſemins : un lieu ſi aimable ſembloit être fait pour ſervir à la felicité de ces Amans parfaits. Ils s'apperçurent chacun au bout d'une allée prodigieuſement longue ; & s'élançant ils commençoient à courre legerement, quand ils ſe ſentirent arrêtez par les pieds : c'étoit des filets qui

ſortirent de la terre, & qui les fixerent ſans pouvoir avancer. Ils étoient encore à une diſtance ſi éloignée l'un de l'autre qu'ils ne faiſoient que ſe voir, & ne pouvoient pas ſe parler. (C'eſt tout en amour de ſe voir quand on ne peut pas faire plus.) Ces malheureux Amans firent cent efforts inutiles pour ſe débaraſſer, & par leurs geſtes, ils ſe témoignoient aſſez leur douleur.

Les quatre Princeſſes ſe ſentirent auſſi priſes de la même maniere, & tout ce

qu'elles purent faire, ce fut de déplorer avec Bleu une avanture ſi fâcheuſe.

La nuit vint enfin : il étoit inoüi qu'une perſonne de l'importance de Bleu la paſsât de cette ſorte ; il falut s'y reſoudre, ce ne fut pas ſans verſer des pleurs.

Le jour revint ; & dés qu'il parut on apperçut en l'air une Eſcarpolette galante, dont le ſiege étoit magnifique & commode, & les cordages de ſoye or & bleu étoient ſoûtenus par quatre enfans aîlez qui

arrêterent l'Eſcarpolette. Le Prince Zelindor deſcendit à terre, coupa les liens de l'aimable Bleu, & la pria de ſe mettre ſur le ſiege : elle voulut faire de la reſiſtance, il l'y mit de force, & ſe plaça à ſon côté.

Quelle douleur pour elle de quitter ce qu'elle aimoit, & de ſuivre l'objet de ſon averſion ! & quel ſpectacle pour le Prince Verd qui voyoit ſon Rival enlever ſa Maîtreſſe !

Elle ſe ſeparoit pour la premiere fois de ſa vie de

ſes quatre Princeſſes : elle leur fit un adieu bien tendre & ces miſerables percerent l'air de leurs cris douloureux.

L'Eſcarpolette s'éleva, & s'arrêta tout auprés du deſolé Prince Verd ; & Zelindor pour inſulter à ſa peine, lui chanta ces paroles :

Rien n'eſt égal à mon amour extréme,
Rien n'eſt égal à mon bonheur :
Eclatez, tranſports de mon cœur,

Je vais posseder ce que j'aime.

La Princesse sentit vivement le coup que Zelindor portoit au Prince Verd ; s'aidant de tout le feu de son amour, elle lui dit toute en larmes :

Je te serai toûjours fidelle,
Ton Rival ni la mort n'éteindront pas mes feux.
Aimons-nous tendrement tous deux,
Bravons la Fortune cruelle :
Quand deux cœurs sont

unis d'une amour mutuelle,
Il vient un temps qu'ils ſont heureux.

Elle pleuroit en chantant. C'eſt depuis ce temps-là que l'on a fait des Operas où l'on ſuit encore cette methode.

Zelindor ſurpris d'une marque d'amour ſi emportée, fit partir ſon Eſcarpolette, qui ne s'arrêta que dans le ſuperbe Palais de Thiphis. Les jardins ſur tout en étoient merveilleux ; c'eſt ſur leur mo-

dele qu'on a fait ceux de Verſailles.

On donnoit tous les jours des plaiſirs à la Princeſſe, & ces jours ſi agreablement diverſifiez auroient été des jours filez d'or & de ſoye pour une coquette : mais la conſtante Princeſſe n'y trouvoit que de l'amertume, & chaque journée lui duroit un ſiecle en la preſence de Zelindor & abſente du Prince Verd.

Thiphis lui-même employoit ſes ſoins pour la fléchir en faveur de ſon

fils, & pour la convaincre qu'il étoit l'heureux amant promis par les destinées. Il lui disoit qu'il ne faloit pas chercher une plus grande opposition que celle de leurs cœurs, puisque celui de Zelindor brûloit pour elle, & que le sien étoit tout de glace pour lui. Ah! laissez-moi, répondit la Princesse, quel raisonnement pitoyable! Le Ciel me promet du bonheur par quelque opposition; mais ce n'est pas dans les cœurs qu'il la veut. Je ne sçaurois être heureuse qu'en aimant

autant que je ſeray aimée.

Elle vivoit triſtement dans ce beau lieu, tandis que la Fée Sublime, ſurpriſe de ne la point voir revenir chez elle, envoya ſon Pelican la chercher. Il fit tant de tours, qu'il arriva le lendemain du départ de Bleu dans cet aimable bois où le Prince & les quatre Princeſſes étoient arrêtez : il rompit les filets qui les retenoient avec ſon bec & ſes ſerres. Le Prince Verd l'embraſſa mille fois pour le remercier de ſa délivrance ; après quoi l'oiſeau

ſeau le quitta, & ramena les Princeſſes auprès de la Fée Sublime.

Le Prince leur dit bien de belles choſes, & elles à lui : mais il falut le quitter. Il ſortit de ce petit bois, & ne vit devant lui qu'une plaine prodigieuſe, ſterile, & ſans aucun arbre. A peine eut-il marché quelque temps, que le Soleil qui étoit dans ſa force l'incommodoit extrémement par ſa chaleur ; & n'ayant mangé depuis trois jours il étoit preſque à l'agonie. Il voulut donc rentrer dans

le petit bois pour y trouver quelque ſoulagement: mais il ne put en aborder, & ſes pas malgré lui le conduiſoient dans cette affreuſe étenduë de païs ſi ſec & ſi incommode.

Il ſouffroit, & ſon tourment étoit horrible : il avoit beſoin de ſes penſées tendres, pour arrêter ſes deſſeins furieux, ayant ſouvent envie de ſe paſſer l'épée à travers le corps. Dans cet état affreux levant la tête vers le Soleil brûlant, il apperçut tout l'air obſcurci ſans en

ſentir de fraîcheur, & il ne ſçavoit ce que c'étoit ; quand enfin démêlant les objets, il vit une multitude innombrable d'oiſeaux de toute eſpece & de toutes couleurs ; on en voyoit depuis le Phenix juſqu'au Roitelet. Son Meſſager de bonne nouvelle étoit à la tête de cette legion, ſon cher Pelican, qui s'arrêtant auprès du Prince, au même inſtant la plûpart de ces oiſeaux ſe poſerent à terre, les autres demeurerent en l'air ; & tous ſe joignant & ſe preſſant formerent un

Palais d'une ſtructure nouvelle.

Le Prince fut tres-ſurpris, il entra par un portique merveilleux. Les appartemens étoient bigarrez de mille couleurs differentes, les parquets étoient des coques des œufs de ces oiſeaux, & les plafonds de cette matiere dont ils font leurs admirables nids.

Ce fut dans cette prodigieuſe demeure que la Fée Sublime lui fit ſentir qu'elle avoit quelque pouvoir ſur ces mêmes airs qui avoient été juſqu'alors

l'habitation de ſa chere Princeſſe ; il fut toûjours ſervi par ſon Pelican, & nourri des mets les plus délicieux.

Il penſoit inceſſamment à la Princeſſe Bleu, & il avoit réſolu de prier le Pelican de chercher où elle pourroit être, quand il vit arriver un jour une femme de bonne mine, ſuivie des quatre Princeſſes. Il ſe douta que c'étoit la Fée Sublime : il ſe jetta à ſes pieds, elle lui fit mille careſſes, & l'aborda d'un viſage riant.

Je deſeſperois, lui dit-

elle, de finir vos malheurs & ceux de la Princeſſe Bleu, Thiphis étant d'un ſçavoir auſſi grand que le mien: mais j'ay tant étudié vôtre deſtin, que j'ay enfin appris qu'auſſitôt que je ſçaurois ce qu'il y a d'oppoſition entre vous deux, les charmes de Thiphis ſe romproient, & que je n'aurois qu'à ſuivre mon Pelican; que je retrouverois la Princeſſe, & que je n'aurois qu'à la reprendre.

Je me ſuis creuſé la tête inutilement à chercher cette oppoſition; j'avouë ma

ſtupidité, je ne l'ay point trouvée : il y a ſix mois que je vis inquiette, ſeparée d'une fille que j'aime tant, & qui merite toute la vivacité de ma tendreſſe.

Je me promenois un jour pleine de triſteſſe, & je m'arrêtay inſenſiblement à conſiderer l'œconomie excellente des fourmis. Il y avoit une de ces petites Republiques qui étoit occupée à ſon travail ordinaire ; je les obſervois avec plaiſir, quand je m'apperçus qu'elles fai-

ſoient de differentes figures, & que tant de petits corps joints enſemble formoient ces paroles diſtinctement :

C'eſt dans le nom de ces Amans
Qu'on trouvera la fin de leurs tourmens.

Je frapai les mains l'une contre l'autre d'étonnement à cette vûë, & faiſant enſuite un grand éclat de rire : Que je ſuis ſtupide, m'écriay-je ! ô prudence humaine, que vous êtes

êtes aveugle ! les plus ſimples en ſçavent quelquefois plus que les ſçavans.

J'admiray cent fois que ce fût ſi peu de choſe qui m'avoit ſi long-temps embaraſſée, en avoüant que le Verd & le Bleu avoient toûjours paru au vulgaire des couleurs incompatibles : mais j'eſperai bientôt de les aſſembler par l'union des deux perſonnes qui en portoient les noms.

Auſſi-tôt je ſuis venuë vous trouver, continua la Fée, & je vous prie, ne tardons pas d'aller chez

Thiphis où nous trouverons la Princeſſe. Sera-t-elle encore fidelle, reprit le Prince ? Je vous en aſſure, continua Sublime. Allons donc, pourſuivit-il. Et lors le judicieux Pelican prenant un vol rapide, il fut incontinent ſuivi de toute la maiſon volante, & l'on fit promptement un voyage qui ne promettoit que du plaiſir.

Ce Palais s'arrêta près de celui de Thiphis, dont les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes. La Fée Sublime y entra ſans obſtacle,

tenant par la main le Prince Verd, & ſuivie des quatre Princeſſes.

Thiphis étonné de les voir, ne ſçut que faire ni que dire. La Princeſſe Bleu, qui rêvoit au bord d'une fontaine, qui s'appelloit Lancelade, entendant du bruit tourna lentement la tête & appercevant ce qu'elle aimoit le mieux au monde, elle ſe leva bruſquement, & courut vers eux, toute tranſportée de joye. Je vous revois donc, s'écria le Prince, en ſe jettant à ſes pieds, & vous

me revoyez fidele comme je vous l'avois promis.

La Fée qui ne vouloit pas perdre le temps en des discours frivoles, ni s'amuser au desespoir de Zelindor, leur fit reprendre le chemin de leur Palais volant, qui les porta chez la Reine des Indes, mere de la Princesse Bleu.

Quelle joye pour elle, quelle allegresse pour ces fideles Amans ! Tout fut galant & superbe dans des fêtes qui durerent longtemps.

Le jour de leurs Nôces,

la Fée Sublime leur donna des vêtemens, dont la singularité n'a jamais eu de pareille; leurs habits enchantez étoient d'un tissu d'herbes menuës, semées d'hyacintes bleuës, leurs mantes étoient de même, doublées de mousse veloutée d'un verd naissant.

Ils parurent si beaux avec une parure si simple & si belle, & qui avoit tant de raport à leurs noms, qu'on ne se lassoit point de les admirer. On fit mille vœux au Ciel pour leur prosperité; elle fut longue

& durable, parce qu'ils s'aimerent toûjours. L'union des cœurs peut seule faire le bonheur de la vie.

Un rien separe les Amans,
On se perd faute de s'entendre.
En cet état-là qu'un Cœur tendre
Se dérobe d'heureux momens!

Ce Conte ayant été sçû par un des plus grands Princes de l'Europe, il le trouva si agreable, & le Prince Verd lui plut tellement, qu'il fit gloire de porter son nom.

LE PAYS DES DELICES.

CONTE.

UN Roi eut une fille belle en toute perfection; elle devint amoureuse d'un brave Cavalier, fils d'un Roi, ennemi de son pere: & comme elle jugea bien qu'une telle inclination ne seroit

pas approuvée, elle la cacha ſoigneuſement, & réſolut d'épouſer ſon Amant en ſecret.

Bien-tôt après elle ſe trouva groſſe; elle craignit la fureur du Roy & pour elle & pour ſon enfant. Elle feignit d'être indiſpoſée, & veritablement elle l'étoit : mais elle ſuppoſa un autre mal. Elle ſe tenoit enfermée dans ſon appartement, ſe laiſſant peu voir, & allant avec une ſeule confidente ſe promener dans ſon jardin, au pied duquel étoit une belle riviere.

La Princeſſe étoit fort en peine du ſoin de l'enfant qui naîtroit ; elle n'en voulut confier la deſtinée à perſonne, & elle réſolut de l'abandonner aux Dieux.

Elle donna la naiſſance à un Prince plus beau que l'Amour ; & aprés avoir arroſé ſon viſage de ſes larmes, la neceſſité la forçant, elle le fit mettre bien proprement dans un Berceau de bois de la Chine du plus beau lacq du monde : elle orna ce cher Enfant de joyaux & de lan-

ges précieux, & commanda à ſa Confidente de l'expoſer ſur la riviere.

Cette riviere ſe jettoit dans la mer. Le Berceau y fut porté avec rapidité, & il s'arrêta heureuſement dans les filets d'un Pêcheur, qui ſurpris & ravi d'une rencontre ſi miraculeuſe, accueillit ce bel Enfant, le fit nourrir par ſa femme & s'enrichit de ſes dépoüilles.

Il nomma ce Prince *Miracle*, & l'éleva avec beaucoup de ſoin, mais ſelon la groſſiereté de ſa profeſſion.

Il devint grand, ſi bien formé & ſi beau, qu'il meritoit d'avoir un autre theâtre que les bords de la mer, & un autre exercice que celuy de Pêcheur.

Il étoit inceſſamment avec ſes filets ou avec ſa ligne & ſes hameçons : mais il portoit des yeux bien plus capables de prendre des cœurs, que tout ce qu'il employoit pour prendre des poiſſons.

Il approchoit de ſa vingtiéme année, & ne connoiſſant que ſon métier, un inſtinct naturel luy fai-

ſoit imaginer qu'il y avoit quelque choſe de meilleur à faire pour luy ; quand un matin qu'il avoit toute ſa pêche étalée au bord de la mer, il eut aſſez d'appetit pour vouloir déjeûner de quelques huîtres qu'il avoit priſes.

Elles étoient excellentes en ces quartiers-là, & il s'en faut bien que celles d'Angleterre ayent un goût ſi exquis. Le Prince en mangea raiſonnablement ; & en prenant une plus grande que les autres, comme il l'eut dans ſa

main, & qu'il portoit le couteau, elle s'entr'ouvrit d'elle-même, & il en sortit une voix qui le fit trembler. Eh, mon pauvre Miracle, luy disoit cette voix, ne m'ouvres pas, ne me détruits point, respectes mon écaille qui est si belle & si polie !

Le Prince s'effraya, & il pensa laisser tomber l'huître. Ne vous étonnez pas, luy dit-elle, conservez-moy la vie, & donnez-moy la liberté ; rentrez dans votre barque, & voguez auprés de ce grand rocher

qui eſt à deux cent pas d'icy, j'y fais ma demeure, je veux que vous m'y remettiez, je vous promets une belle récompenſe.

Miracle étoit humain, il ſauta legerement dans ſon petit vaiſſeau, tenant toûjours l'huître merveilleuſe. Mais qui vous a donné la faculté de la parole, luy dit-il? Enfin mon fils, reprit-elle, ce ſont de grandes merveilles, il ne vous importe de les ſçavoir; qu'il vous ſuffiſe que je vous rendray dans peu un homme incomparable:

je ne vous demande que quinze jours, pendant lesquels vous me viendrez voir. Vous êtes beau à charmer, vous avez la taille d'un Heros. Je vous apprendray toutes les sciences qu'un grand Prince doit sçavoir. Vous êtes Prince aussi, ne croyez pas être le fils d'un miserable Pêcheur; aussi vous veux-je rendre digne de regner, & vous regnerez si vous vous abandonnez à ma conduite : posez-moy là, voilà mon Palais. Adieu, jeune Miracle, jusqu'à demain.

On peut croire que Miracle fut bien surpris de tant de choses étonnantes; il ne dormit gueres de toute la nuit, & au point du jour sans considerer si l'huître joüissoit encore des douceurs du sommeil, il s'embarqua & va à son rocher, il l'appella avec toute l'inconsideration d'un jeune homme impatient. Il sortit quelque éclat brillant d'une concavité du rocher, l'huître parut.

Pour abreger mon Conte je dirai qu'il la fut voir quinze jours de suite, & au

au bout de ce temps-là il fut le plus ſçavant, le plus poli & le plus galant Prince du monde. Il avoit honte de ſe reſſouvenir de ſon premier état, & il pria l'huître de le conduire aux grandes avantures.

Mon fils, lui dit-elle, je veux par mes conſeils vous faire acquerir un Royaume, & vous rendre poſſeſſeur de la plus charmante Princeſſe qui fut jamais: mais la conquête de l'un & de l'autre ſe doit faire d'une maniere toute ſinguliere. Ecoutez-moy; il y a

dans l'Univers un pays qu'on appelle *le Pays des Delices*, vous ne l'avez pas vû quand je vous ay montré la Geographie, il n'eſt point ſur la Carte, c'eſt un myſtere que cela.

Vous comprenez bien par le nom de ce pays, qu'il a toutes les beautez enſemble; laiſſez aller vôtre imagination, elle demeurera encore bien au deſſous, & ne ſçauroit paſſer à tous les charmes qui compoſent cet agreable Empire.

La Souveraine de ces lieux charmans ſe nomme

Faveur ; elle nâquit des deux plus parfaits Amans qui euſſent jamais été. Cet Empire n'eſt gueres peuplé, ſes habitans ſont ſemblables aux Dieux, la Princeſſe eſt divine. Ce pays eſt une preſqu'Iſle ; il n'eſt ſeparé de celui des Avances que par une muraille de lait qui atteint juſqu'aux cieux. Il ſemble que ce n'eſt rien : mais c'eſt tout pourtant, & le bronze & le fer ne ſont pas plus forts ; les oiſeaux même n'ont point de communication d'un Royaume à l'autre.

Il y a une Princeſſe auſſi dans les Avances, & qui les fait toutes, pour decevoir ceux qui aſpirent à aborder dans le Pays des Delices. On n'y va que par mer. Cette Princeſſe à un faux air de Faveur, & bien des gens ſe contentent d'elle, croyant que c'eſt Faveur.

La mer qui entoure preſque tout le Pays des Delices, eſt toute pleine d'Avanturiers qui cherchent ſes heureux bords : mais il eſt tres-difficile d'y avoir entrée, & peu de ceux qui

ont le bonheur d'y arriver y font un long ſéjour.

Prenez, continua l'huître, cet habit qui eſt moins ſuperbe que galant, il eſt attaché à cette branche de coral, Voilà des lignes & des hameçons, & dans ce vaſe d'ambre gris vous trouverez vôtre nourriture. Mettez tout cela dans votre petite barque, & la laiſſez aller, elle s'arrêtera quand il en ſera temps; & lorſque je vous croiray heureux je vous iray voir. Adieu, mon fils.

L'huître rentra dans le

rocher, & le beau Miracle s'ajusta de son habit, prit son vase & ses lignes, & laissa aller sa barque au gré des vents & de la fortune.

Aprés quelques jours de trajet, un matin à son réveil il luy sembla que l'air qu'il respiroit étoit plus pur que de coûtume. Il apperçut la terre, une terre qui causa quelque émotion à son cœur; les arbres en étoient hauts & verds; mille oiseaux d'un plumage rare, & dont le chant étoit harmonieux, fai-

ſoient retentir tout le rivage. Mais quel aſpect Miracle n'apperçut-il pas ſur la mer ! Il vit de loin une ſuperbe Flote, où il ſçut depuis qu'étoit un puiſſant Empereur, qui fit d'inutiles efforts pour aborder dans le Pays des Delices. Il vit des Navires magnifiques qui firent auſſi peu de progrés. Il remarqua dans quelques Vaiſſeaux beaucoup de Dames voilées qui ne purent aborder, & qui étoient incognito. Il remarqua une quantité innombrable d'hommes bien

faits qui tentoient vainement la deſcente dans ce charmant pays.

Eh ! que feray-je moy, s'écria le Prince Miracle ! Comment, ſeul ? Et de quelle maniere entreroisje dans un pays où je deſire déja ſi paſſionnément d'eſtre.

Sa barque tourna d'elle-même ; & prenant un chemin particulier, il fut encore un jour à voguer : & laiſſant enfin tous ces vaiſſeaux, il s'en offroit peu à ſa vûë, quand ſa barque s'arrêta dans un endroit ſolitaire

litaire & tres-agreable. Miracle ne ſçavoit s'il mettroit pied à terre, & s'il oſeroit deſcendre dans ce pays charmant. Il ajuſta ſes hameçons, & s'amuſa à pêcher, en attendant qu'il eût pris ſa réſolution: & comme il étoit de la ſorte, un petit bruit lui fit tourner la tête; il apperçut entre quelques arbres une perſonne ſi charmante, que par un preſſentiment trop vrai, il ne manqua pas à la prendre pour Faveur. C'étoit elle auſſi qui ſe promenoit ainſi ſolitaire.

Si vous n'êtes pas une Déeſſe, lui dit le Prince, vous devez être Faveur. Je ſuis celle que vous dites, reprit-elle, avec un ſoûris charmant : Mais, agreable Pêcheur, continua-t-elle, avez-vous fait quelque belle priſe ? Jettez un peu votre ligne. Le Prince lui obéït, tout interdit ; & quand il la retira, ſes hameçons étoient tous chargez de pierreries les plus rares, & les mieux miſes en œuvre. Faveur en fut ébloüie, le Prince en fut étonné ; il les jetta aux

pieds de la Princeſſe, & s'y élançant en même temps : J'aſpire à d'autres tréſors, lui dit-il, & depuis que je ſuis frapé de l'éclat de vos charmes, je ne puis aimer que vous.

Bien d'autres m'aiment, lui répondit la Princeſſe ; je ne puis me donner qu'au plus fidele, on l'eſt un temps, mais on ne l'eſt pas toûjours : voilà pourquoi perſonne ne me poſſede qu'imparfaitement. C'eſt toûjours beaucoup que d'entrer dans le Pays des Delices ; vous y êtes,

craignez de n'y pas demeurer long-temps.

Disant ces paroles elle s'avança pour s'en aller. Le Prince la voulut suivre: Je ne sçaurois demeurer avec vous, lui dit-elle. Elle partit; & le Prince la voulant retenir, un de ses rubans lui resta dans la main, & sa course fut si prompte & si precipitée, que demeurant tout épouvanté, sans qu'il lui fût possible de faire un pas: Legere Faveur, s'écria-t-il, vous vous envolez bien vîte, je vous perds au mo-

ment que je vous ay.

A ces paroles il se trouva dans une barque, & quoi qu'il pût faire, il lui fut impossible de regagner aucun Port.

Ce n'étoit pas la même barque qui l'avoit conduit dans ce climat, elle étoit plus propre & plus commode; il y avoit une petite chambre avec un lit, afin qu'il pût se reposer quand la fantaisie lui en prendroit. Deux jeunes garçons la conduisoient, & avoient le soin de donner à Miracle ce qui lui

étoit neceſſaire ; il avoit tous les jours un habit neuf, choſe eſſentielle pour plaire à la plûpart des Dames.

Le Prince le ſçavoit bien, auſſi prenoit-il un grand ſoin de ſe parer.

Il fut long-temps à ne faire que voir le Royaume des Delices, & à deſirer la charmante Faveur : mais c'étoit tout. Il ne pouvoit prendre terre ; il crut y aborder, & c'étoit le Royaume des Avances. La Reine étoit ſur le Port ; de loin il la prit pour Faveur, il vola à elle, & il n'y trou-

va aucun empêchement. Elle le reçut de la maniere la plus obligeante, & à laquelle il s'attendoit le moins.

Il fut tres-étonné quand il connut ſa mépriſe. Ah ! ce n'eſt pas la divine Faveur, dit-il, tout hors de lui. Avance fut piquée, mais ce n'étoit pas ſon caractere de rebuter les gens ; elle alla pour Miracle juſques à la baſſeſſe, elle ne le toucha point. Elle avoit un certain air qui paroiſſoit quelquefois tres-charmant ; à la voir de certain

côté elle étoit tres-agreable, mais par d'autres elle étoit rebutante : elle ne plaiſoit gueres aux perſonnes d'un goût ſenſible & délicat.

Le Prince Miracle quitta bientôt le pays & la Reine ; il regagna ſa petite barque, & dés le lendemain il reçut un nœud d'épée de la part de la Reine des Avances : elle continua les jours ſuivans à l'accabler, & non pas à le ſatisfaire.

Il cherchoit toûjours quelque entrée favorable

au Pays des Delices ; & comme cela arrive ſouvent, il s'y trouva lors qu'il s'y attendoit le moins. Il ne vit qu'un peuple charmant, jeune & beau : les uns étoient gais, les autres ſous des airs froids renfermoient les plus délicieux contentemens. Il n'y avoit pas beaucoup d'habitans naturels, & il étoit rare que les étrangers y fiſſent un long ſéjour. La terre produiſoit d'elle-même ſans le ſecours de l'art ; il n'y avoit aucune ſorte d'ouvriers : de grands ma-

gasins de tout ce qu'on pouvoit desirer se trouvoient dans ce beau Pays. On n'y voyoit point de Villes, mais de magnifiques Palais, avec des Jardins d'une beauté extraordinaire. Miracle ne put aborder celuy de Faveur, il y avoit bien des gardes à passer; celles des Caresses étoient à la porte de son appartement.

Il fut bien logé, comme on le peut croire: mais il ne voyoit Faveur que de loin. Il s'étonnoit de sentir un Printemps éternel dans

ce charmant Pays : mais on luy dit, que comme la plus aimable choſe du monde qui ſeroit toujours, ennuïeroit horriblement l'eſprit & l'humeur de l'homme, aimant la diverſité, il y avoit dans pluſieurs endroits du Pays un chaud exceſſif, & dans d'autres un grand froid, & cela pour contenter les voluptueux. Le jeune Miracle voulut y aller. Quand il commença à ſentir le chaud, il vit au bord des forêts ou dans des prairies des tentes ſuperbes où l'on pouvoit goûter la

fraîcheur: des rivieres d'eau de ſenteur offroient un bain agreable, & tout ce que l'imagination humaine a inventé de vif & de delicat s'y trouvoit.

Au lieu où le froid dominoit il y avoit de grandes Places publiques où l'on donnoit divers ſpectacles, des Palais fort beaux où l'on faiſoit des bals; des appartemens particuliers, avec de bons feux de bois d'Aloës & de Calambour: les bougies qui éclairoient étoient faites de ces gommes précieuſes qui ſont

ſeulement en Arabie, & l'on baſſinoit les lits avec une legere braiſe de grains de Coriande.

On ne craignoit point les vapeurs dans ce Pays-là, la cauſe en étoit inconnuë.

Enfin le beau Miracle s'approcha de Faveur, & elle lui fit enviſager qu'elle ſe donneroit à ſa perſeverance, s'il continuoit dans une maniere ſi propre à perſuader ſa fidelité.

Il fut peu avec elle; & contraint encore une fois à regagner ſa petite barque;

il erra long-temps, & les Châteaux en Eſpagne qu'il faiſoit étoient ſa ſeule conſolation.

L'Huître favorable qui l'avoit aidé juſques-là n'étoit pas une Huître ordinaire; elle avoit la même origine de Venus, elle nâquit au même moment & de la même ſorte: elle regnoit ſur la Mer comme la Déeſſe ſur la Terre, & elle étoit toute puiſſante auprés de ſa Sœur. Elle aimoit Miracle, qu'elle regardoit comme un enfant des Eaux, & qu'elle

vouloit rendre heureux: elle diſpoſa tout en ſa faveur.

Il rentra dans le Pays des Delices, tout luy rit à cette fois. Tous les habitans venoient au devant de luy avec des chapeaux de roſes ſur leurs têtes, jettant des fleurs ſur ſon paſſage, & parfumant ſon chemin comme on faiſoit autrefois au grand Alexandre. Il n'étoit pas tout à fait ſi grand que luy, mais il fut plus heureux.

Mille ſons charmans s'élevoient juſques aux Cieux, quand au travers

d'une foule de peuple agreable il apperçut la Caleche de Faveur. Voicy de quelle maniere étoit son équipage.

Cette Caleche étoit doublée d'une magnifique étoffe jaune piquée, matelassée, & pleine des plus rares odeurs. Le Cinamome des Anciens n'y étoit pas oublié, les rideaux étoient de peaux d'Espagne, attachez avec des cordons jaune & argent : par cette couleur on voit bien que la Princesse devoit être brune. Les glaces du côté étoient d'un

d'un ſeul diamant, il n'y en avoit point devant, parce que l'Amour étoit le Cocher, & que rien ne doit ſeparer Faveur de l'Amour. La Joüiſſance étoit auprés de ce Dieu, habillée en Eſclave; car il la tient ſouvent pour telle, quoiqu'il tienne tout d'elle. Huit beaux chevaux poudrez de poudre de Chipre traînoient l'Amour & ſa ſuite; l'Heure du Berger ſervoit de poſtillon, & les Plaiſirs precedoient & ſuivoient cette Caleche admirable. Faveur y étoit

aſſiſe., elle s'appuyoit un peu ſur la Modeſtie qui étoit prés d'elle; les Graces étoient aux portieres, & la plus jolie entre ſes genoux.

Tout ce brillant équipage s'arrêta devant l'aimable Miracle; la Modeſtie luy ceda ſa place, & Faveur fut à luy par le commandement de l'Amour. Il nâquit des fruits charmans d'une union ſi deſirée. Le Prince fut tout le reſte de ſa vie heureux, toujours dans les delices, & toujours comblé de Faveurs.

Il mourut dans une grande vieilleſſe, & ſa vie ne luy parut qu'un moment à l'heure de ſa mort.

Faveur ſe devoit à d'autres; elle fait la felicité des Mortels.

Heureux qui peut vous obtenir,
Faveur, illuſtre priſe d'un cœur fidele & tendre,
Vous vous faites long-temps attendre,
Et bien mal-aiſement on peut vous retenir.

LA PUISSANCE D'AMOUR.

CONTE.

IL y eut autrefois dans l'Arabie heureuse un grand Magicien. Son fils s'appelloit Panpan, Prince de Sabée. Les secrets de l'art de son pere ne purent luy donner rien d'acquis, parce que la nature toute seule le rendit parfait, soit pour les char-

mes de la perſonne, ſoit pour les dons de l'ame & de l'eſprit.

Panpan brilla dans le monde dans un âge qui ne le ſeparoit pas encore de l'enfance. Il fut les delices de tous les yeux qui le regarderent, & il porta des deſirs de l'aimer dans tous les cœurs.

Comme il avoit un grand feu dans l'eſprit, qu'il étoit dans une Cour galante, ſa premiere jeuneſſe fut pleine d'impetuoſité. L'emportement de ſes ſens guida ſon cœur; Il

eut autant de Maîtreſſes qu'il vit de Beautez. On ne luy faiſoit pas une longue reſiſtance.

Mais l'Amour n'étoit pas content de ces conquêtes frivoles, il vouloit faire un autre uſage d'un cœur ſur lequel il vouloit prendre de veritables droits.

La Princeſſe de l'Arabie heureuſe qui ſe nommoit Lantine, étoit née pour l'aſſujettir. Sa perſonne étoit ſi aimable & ſi gracieuſe, qu'on ne la pouvoit voir ſans ſentir des mouvemens qu'elle ſeule étoit

capable d'inſpirer.

Sa taille n'étoit pas grande : mais elle étoit ſi aiſée, elle marchoit, elle danſoit avec tant de grace, qu'elle plaiſoit par toute ſon action. Ses yeux étoient le trône de l'Amour, ou plûtôt elle n'avoit pas un regard qui n'eût un Amour en particulier. Le deſir de plaire étoit auſſi le plus fort de tous ſes deſirs : de là vint qu'elle prit des manieres coquettes, & qu'elle devint coquette. Tout aimoit autour d'elle, & tout eſperoit d'être aimé.

Le Seigneur du Roc affreux ſe mit ſur les rangs comme les autres. C'étoit un Enchanteur qui voulut employer la force de ſon art pour ſe rendre poſſeſſeur d'une ſi charmante perſonne. Il ſe lia, pour réüſſir dans ſes deſſeins, avec la Fée Abſoluë, qui avoit un grand pouvoir ſur la Princeſſe de l'Arabie heureuſe : il la ravit, & la tint un temps conſiderable dans une eſpece de captivité. Ses agrémens & ſa douceur l'obligerent à luy rendre ſa liberté. Elle revit

ſes peuples, & ſa preſence ramena les Fêtes & les Jeux.

Ce fut dans ce temps que le jeune Prince de Sabée vit la belle Lantine; la voir & l'aimer furent la même choſe. Mais qu'il trouva ſon cœur changé! Ce n'étoit plus ce cœur volage ſi penetré de tant de traits differens, & ſi capable de prendre l'impreſſion de toute ſorte d'objets. Ses ſentimens ſi fougueux devinrent ſolides, cette legereté impetueuſe ſe paſſa, & tout ce feu ſe fixant pour la Princeſſe, il crut dés ce

moment qu'il l'aima, n'avoir jamais aimé qu'elle.

Ce ne fut pas le ſeul effet de la Puiſſance d'Amour; le même miracle ſe produiſit dans l'ame de Lantine, elle ne voulut plus plaire qu'à un ſeul. Elle connut qu'elle étoit aimée du Prince Panpan, elle l'aima à ſon tour. Elle n'eut plus de deſirs que pour luy, & ſe renfermant dans le plaiſir de cette conquête, elle haïſſoit ſes charmes quand ils continuoient de luy gagner des cœurs.

Il y avoit un jour de

l'année qui étoit deſtiné pour recevoir les tributs que tant de Princes faiſoient à la Princeſſe. Ils étoient tous aſſemblez au pied de ſon Trône dans une grande Salle pleine de Courtiſans. La Princeſſe avec ſa ſuite la traverſa, monta ſur ce Trône, y brilla un moment; & ſe dépouillant, pour ainſi dire, d'une majeſté embaraſſante, elle paſſa ſeule dans un magnifique Cabinet, où l'on faiſoit entrer l'un aprés l'autre chacun de ſes illuſtres Tributaires.

Ils luy firent des preſens d'une magnificence & d'une galanterie extraordinaire : & quand ce fut le tour du Prince de Sabée, qu'elle n'avoit point encore vû juſqu'à ce moment, elle eut une ſurpriſe que'lle ne put cacher.

Elle vit un jeune homme d'une taille agreable, & d'un viſage ſi charmant, qu'elle luy donna avec toute ſon attention la plus ſenſible tendreſſe de ſon cœur. Il avoit les traits reguliers, de grands yeux noirs, vifs & paſſionnez,

la bouche ſoûriante, de belles dents, une grande quantité de cheveux bruns & friſez, plantez avec un agrément ſans pareil ſur le haut de ſa tête; ils faiſoient une pointe extrémement marquée, qui luy donnoit une phiſionomie ſinguliere qui plaiſoit.

Panpan avoit déja vû la Princeſſe, il en étoit amoureux. Il ſe preſenta devant elle d'un air hardy: mais les premiers regards qu'elle jetta ſur luy l'humilierent. Il voulut la regarder, il ne l'oſa faire.

Il baiſſa la tête ; & mettant un genou devant elle, il demeura tout interdit. Son ſilence fut long. Enfin parlant avec une voix timide : Je n'ay rien à vous donner, luy dit-il ; vous avez tout quand vous avez mon cœur, je vous apporte ſes hommages. Ce que les autres vous donnent eſt indigne de vous ; ce que je vous offre ſeul peut vous être offert. Je le reçois, luy répondit la Princeſſe, je mépriſe tout le reſte, ſoyez fidele.

Le Prince ſe retira, pour

faire place à ceux qui reſtoient encore à paroître. Il ſortit, l'ame penetrée d'amour ; celle de Lantine en fut vivement atteinte.

Le lendemain la Princeſſe fit prendre cet amas de tant de belles & riches choſes qu'on luy avoit données ; elle en fit dreſſer un trophée, qui étoit renoüé avec des ceintures magnifiques, où l'on voyoit écrits ces quatre Vers en lettres de Pierreries.

Superbes raretez, preſens ſi précieux,

Que le deſtin vous eſt contraire!
Vous n'êtes pas celuy que je cheris le mieux;
Cedez, cedez au ſeul qui m'a ſçû plaire.

L'eſperance du Prince Panpan fut merveilleuſement flatée par un aveu ſi delicat où perſonne n'entendoit rien, & dont il connoiſſoit tout le charme. Il goûta quelque temps une felicité parfaite dans les manieres tendres & ſenſibles de la Princeſſe d'Arabie: mais quoy! elle

étoit trop aimable, pouvoit-il long-temps être heureux?

La jalouſie ſe mêla de le tourmenter; il avoit autant de Rivaux qu'il voyoit d'hommes. La Fée Abſoluë luy déroboit ſouvent l'entretien de ſa Princeſſe; le Seigneur du Roc affreux l'obſedoit de prés, & cent autres l'incommodoient par des aſſiduitez éternelles.

Il étoit dans une peine extréme pour faire ſçavoir à Lantine tout ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur:

mais il n'avoit aucune intelligence avec elle. Il étoit bien éloigné d'avoir la ſciencede ſon pere ; il regrettoit la mort de ce grand Enchanteur, dont le pouvoir l'auroit ſecouru au beſoin.

Il devint rêveur & ſolitaire. Il s'étoit retiré une fois dans une Orangerie ; il prit les Vers d'Anacreon, croyant que la lecture d'un Poëte ſi agreable diſſiperoit pour un moment ſon chagrin : il le feüilleta. Il ne faiſoit que le parcourir, quand il tomba ſur

l'Ode troiſiéme. Cette ingenieuſe deſcription de l'arrivée & de la malice de l'Amour l'occupoit avec quelque plaiſir, lors qu'un éclat ébloüiſſant luy frappa les yeux, & luy fit tomber le livre des mains. Sa vûë s'étant raſſurée, il vit l'Amour luy-même comme on nous le repreſente, bel Enfant nud, armé d'un Flambeau, d'un Arc, & de ſes fléches.

Que vois-je, s'écria Panpan? Eſt-ce que je lis encore, ou vois-je en effet ce que je liſois? Tu vois ton

Maître, luy dit l'Amour, tu vois le Seigneur de toute la nature. En vain tu regrettes les ſecours que ton pere te pouvoit donner ; ſi je te favoriſe, tous tes deſirs s'accompliront. C'eſt moy qui ſuis le pere des Fées & de tous les Enchanteurs. Tout Enfant que je parois, j'ay donné la naiſſance aux plus grandes Puiſſances du monde ; & tel que tu me vois, je ſuis le plus grand Sorcier qu'il y ait jamais eu. A quoy ſert tout cela, reprit Panpan, ſi vous ne voulez

m'être bon à rien ? J'aime Lantine, j'en ſuis peut-être aimé ; rompez les obſtacles qui nous ſeparent, uniſſez-nous. Vous allez bien vîte, mon Cavalier, repliqua l'Amour, vous ne faites que de commencer le Roman de vôtre vie, & vous en voudriez voir le bout. Je vais quelquefois auſſi promptement que vous le deſirez : mais dans vôtre affaire la deſtinée reſſerre un peu mon pouvoir ; & j'avouë franchement auſſi, que je me veux un peu divertir

par la diverſité des avantures, par où je pretends vous conduire.

Panpan l'alloit conjurer d'abreger ſes peines, & s'alloit peut-être embarraſſer dans un long diſcours. Il ouvroit la bouche pour le commencer, quand il ne vit plus rien auprés de luy qu'une grande trace de lumiere, & une Fléche à ſes pieds.

Ah Sorcier! s'écria-t-il en la relevant, qui jettes tes charmes dans le fonds de mon cœur; fais que la durée en ſoit éternelle par une a-

bondante ſuite de douceurs.

Il crut que l'Amour l'aideroit. Dans cette penſée il reſolut d'aller au Palais où l'on retenoit ſa belle Princeſſe ; il avoit à ſa main la Fléche que ce petit Démon luy avoit laiſſée. Il fut bien étonné de trouver des Corps de Gardes avancées dont l'eſpece le ſurprit. C'étoit une rangée de Statuës de marbre, qui toutes avoient l'arc tendu. Elles décocherent leurs traits dés qu'il parut de loin, & il connut bien qu'il ne pou-

voit approcher ſans un évident peril de ſa vie. Il s'arrêta comme on le peut juger, & voulut prendre une autre route: mais ces mêmes Archers ſe preſentoient toûjours.

Le pauvre Prince s'effraya, & jugea bien qu'il n'y avoit que Seigneur du Roc affreux qui pût animer les pierres mêmes pour ſa ruïne.

Que feray-je, diſoit-il tout deſolé? Je ne vaincray jamais ces guerriers ſi terribles. Il ſoûpiroit, il ſe tourmentoit, il ne ſçavoit

voit que faire. Enfin il s'aviſa de prononcer cette invocation à l'Amour.

O toy dont le pouvoir s'étend juſqu'aux Enfers,
Charmant Sorcier, donnes-moy ta ſciance,
Ces obſtacles me ſont offerts
Pour me faire ſentir d'un jaloux la puiſſance:
Je perds Lantine, je la perds,
Si je n'ay pas ta magique aſſiſtance.

A peine eut-il prononcé

ces paroles, qu'il ſe ſentit tout animé; & ſe reſſouvenant de la Fléche qu'il avoit à la main, il crut qu'elle valoit bien la Baguette de la plus grande Fée : de ſorte qu'il la lança avec vigueur contre l'Eſcadron armé. Elle toucha tous ces Fantômes, qui baiſſant leurs Arcs, & mettant un genou en terre, s'ouvrirent, & laiſſerent un eſpace par où le Prince pût paſſer. Il reprit ſa bonne Fléche, & s'avança tout joyeux. Il traverſa un Parc d'une beauté merveil-

leuſe, & il découvroit déja le Palais tant deſiré, quand il apperçut une paliſſade qui s'élevoit inſenſiblement, formée de Tubereuſes, d'Oeillets, de Jacinthes & de Jonquilles.

Qu'eſt cecy, s'écria Panpan un peu étonné? Ce ne ſera qu'une foible reſiſtance, & ſe prenant à rire, il dit aſſez gayement:

Sorcier, charmant Sorcier, je ne t'invoque pas,
Cet obſtacle eſt peu difficile.

Pour le franchir ſans toy tout doit m'être facile,
Des Fleurs n'arrêtent point mes pas.

En diſant ces paroles il crut d'un coup de pied abattre cette paliſſade. Il fut épouvanté de voir qu'elle étoit plus ferme qu'une muraille de bronze. Je reconnois la Fée Abſoluë à cette enchantement, reprit-il; voicy de ſes artifices pour m'interdire la vûë de ma belle Princeſſe.

O toy, s'écria-t-il, *viens vite à mon ſecours,*
Détruis ce ſurprenant miſtere,
Cher Maître de mon cœur, Protecteur de mes jours,
Tu m'es encore neceſſaire.

Et ſe reſſouvenant de ſa bonne Fléche, il en preſenta la pointe à cette aimable paliſſade, qui ſe ſeparant auſſitôt, lui laiſſa un paſſage parfumé. Le Prince de Sabée avança, & n'ayant plus qu'un par-

terre à traverſer, il le vit ſe changer en un Lac d'une prodigieuſe étenduë. Il s'arrêta aſſez interdit ; car il ne penſoit à ſa Fléche que quand il avoit invoqué l'Amour. Il la poſa à terre, pour détacher un cordon de ſoye qui tenoit à une petite barque, & dans le même temps la Fée Abſoluë ſe preſentant à lui, ramaſſa cette Fléche. Innocent, lui dit-elle, oublies-tu ainſi tes plus fortes armes ? Pour moy qui en connois toute la vertu, je m'en ſerviray

pour te nuire. Et lors rompant ce frêle bois en mille morceaux : Matiere combuſtible, s'écria-t-elle, en le jettant dans le Lac, faites votre effet. Et lors s'allumant de lui-même, cette Fléche produiſit un grand feu, qui conſomma dans un moment toutes les eaux : il demeura vif & clair en élevant ſes flammes juſqu'au Ciel.

Le Prince de Sabée fut deſeſperé de la ſottiſe qu'il avoit faite, d'avoir abandonné ſa bonne Fléche : ainſi d'ordinaire on ne re-

connoît les fautes que l'on fait que lors qu'on en ſent le préjudice. Il demeura les bras croiſez, à conſiderer l'impetuoſité de ces flammes, & il étoit dans une triſteſſe profonde.

Veux-tu embraſer tout l'univers, dit-il, enfin Démon cruel ? Voilà de tes tours ; après les biens que tu m'as laiſſé goûter, tu m'en fais trouver la perte inſupportable. Tu changes ſuivant ta nature, tu m'abandonnes, & tu tournes à mon dommage les mêmes faveurs que tu m'avois faites. Le

Le jeune Prince ſe tut après ces mots, & ſe mit à penſer avec une grande application de quelle ſorte il pourroit ſurmonter ſon malheur. Enfin il ſe ſouvint qu'il ne vivoit que dans les flammes depuis qu'il aimoit Lantine, & qu'un feu allumé par les traits de l'Amour ne ſçauroit offenſer ſa perſonne. Peut-être, continua-t-il, que ces flammes qui me paroiſſent ſi terribles ſont ſemblables aux exaggerations dont ſe ſervent les Amans, & que je ne trou-

veray rien moins que ce que je crois voir. A tout hazard je riſque peu de choſe ; dans la fureur où je ſuis j'aime autant mourir que de ne voir point Lantine.

En achevant ces paroles, il ſe jetta tête baiſſée au travers de ces feux. Il crut être dans un bain délicieux ; il alloit & venoit parmi ces flammes avec autant de facilité que s'il eût été dans un jardin. Il ſentoit une certaine volupté qui enchantoit ſes ſens : il lui ſembloit qu'il ne lui manquoit que la preſence de ſa chere

Princeſſe ; encore croyoit-il quelquefois qu'il s'en pouvoit paſſer. Il avoüoit en lui-même que bien ſouvent les plaiſirs de l'imagination valent mieux que les plaiſirs réels.

Tandis qu'il eſt ſi paiſiblement dans un lieu qui devroit être ſi chaud, la Princeſſe de l'Arabie heureuſe étoit renfermée dans un Palais par les ſoins de la Fée Abſoluë, & par la jalouſie du Seigneur du Roc affreux. Elle n'avoit d'autre compagnie que celle de ſes Filles, qui tâchoient

avec empreſſement de la divertir, mais qui n'y réüſſiſſoient pas toûjours. Elle avoit des momens ſombres, & ſa gayeté naturelle ſe perdoit bien ſouvent dans le ſouvenir qu'elle avoit du Prince de Sabée.

Elle étoit un ſoir toute ſeule dans ſa chambre, aſſiſe au coin de ſon feu, un pied appuyé ſur la grille: ſa vûë étoit attachée ſur quelque Peinture agreable. Elle l'en détourna par un petillement extraordinaire qui venoit de ſon feu;

elle y porta ſes regards, il en ſortit un nombre infini d'étincelles qui volerent autour d'elle, & qui s'attacherent à ſes habits.

Elle eut peur d'être brûlée, & les ſecoüa avec promptitude: mais toutes ces étincelles l'environnerent, & ſembloient ſe joüer en cent façons differentes, faiſant le même bourdonnement des abeilles. Lantine s'accoutuma bientôt à cette nouveauté, voyant que ces feux n'avoient point de malice. Elle les trouva fort jolis;

ils ſe poſoient ſur ſon viſage & ſur toute ſa perſonne: & voulant eſſayer d'en prendre, ils avoient une grande ſubtilité à s'échaper. Enfin elle en attrapa un: mais elle ſentit un chatoüillement extraordinaire dans ſa main, de ſorte qu'elle l'ouvrit promptement. Et lors ils ſe raſſemblerent tous vers le milieu de la chambre; & ſe diſſipant tout d'un coup, Lantine vit en leur place un petit vieillard, qui avoit une barbe auſſi grande que lui: il avoit le teint frais, les

yeux vifs, & l'air ſoûriant.

Elle n'eut point de frayeur, & cela devroit paroître fort étrange; au contraire elle s'approcha gayement de luy. Pere de tous les humains, luy dit-elle, ne croyant pas ſi bien dire, à vôtre longue barbe je vous crois tel, d'où venez-vous? que voulez-vous? Je viens de quitter Panpan, luy répondit-il; je veux vous unir, ſi vous vous abandonnez à ma conduite, & ſi vous faites exactement

ce que je vous diray. Vous avez raiſon de m'avoir nommé comme vous avez fait. J'ay vû l'enfance du monde, je ſuis l'Amour. L'Amour, s'écria Lantine, l'Amour vieux & barbu! on le peint ſi beau & ſi jeune. N'en ſçavez vous autre choſe, reprit-il ? tenez je vais paroître à vos yeux comme je ſuis devant Pſiché. Et ſe metamorphoſant dans un clin d'œil, elle fut ſurpriſe de ſa belle forme & de ſa beauté merveilleuſe. Ne vous étonnez pas, pourſuivit-il, je

puis changer auſſi ſouvent & auſſi promptement que les decorations de l'Opera. Vous êtes donc plus qu'une Fée, luy répondit-elle. Bon, repartit-il, leur ſcience eſt bien au deſſous de la mienne ; mes enchantemens paſſent tous les autres enchantemens, je ſuis le ſeul veritable Magicien.

Il luy recita lors ce qu'il avoit fait en faveur de Panpan, & comme il le tenoit fraîchement au milieu des flammes. Voudriez-vous le venir trouver, pourſuivit-il ? Je ſuis gar-

dée dans ces lieux d'une maniere trop exacte, luy répondit-elle, je n'en puis ſortir. Ne vous ay-je pas dit, repliqua-t-il, que j'en ſçay plus que perſonne, & que je puis renverſer tous les deſſeins du Seigneur du Roc affreux & de la Fée Abſoluë ? Mais la bienſeance ne veut pas que j'aille trouver le Prince de Sabée, reprit-elle, il ſeroit plus dans l'ordre de me l'amener. Eh bien, dit l'Amour, parez-vous & toutes vos Filles auſſi ; je viendray vous prendre

dans deux heures, je veux vous donner une Fête galante, & j'y conduiray Panpan.

L'Amour ſe ſepara ainſi de la Princeſſe. Elle fit appeller toutes ſes Filles, elle leur ordonna de s'aller ajuſter; elle leur prêta même toutes ſes pierreries, & leur dit de revenir la trouver quand elles ſeroient dans la derniere parure. Lantine changea d'habit, elle en mit un blanc, qui n'étoit agreable que par ſa ſimplicité, elle ſe coëffa avec des fleurs; belle de ſa ſeule beauté.

Quand elle fut prête, & que ſes Filles furent revenuës, elle n'attendoit que le moment que l'Amour alloit paroître : elle fut peu déconcertée de voir arriver la Fée Abſoluë & le Seigneur du Roc affreux. Ce contre-temps luy fit de la peine.

Vous voilà donc faite d'une maniere à conquerir toute la Terre, luy dit le Seigneur du Roc affreux? Pourquoy donc la parure de toutes vos Filles, interrompit bruſquement la Fée ? pourquoy ſont-elles

de la ſorte ? Pour me récreer les yeux, reprit Lantine ; je me divertis à ce que je puis dans la captivité où vous me tenez. Eh bien, Princeſſe, repartit l'Enchanteur, je vais vous faire preparer un Bal ; vous aimez la danſe. Comme je puis ſatisfaire ces deſirs-là, que ne puis-je de même être l'objet de tous ceux que vous pouvez avoir ? J'ay mal à un pied, Seigneur, luy repliqua la Princeſſe, il me ſeroit impoſſible de danſer. Eh bien, dit-il,

on danſera devant vous. Et lors prenant ſa Baguette, & diſant quelques paroles, il preſenta la main à Lantine, & la conduiſit dans une ſalle, où il y avoit un grand nombre de Belles & de Courtiſans, avec toute la preparation d'une Fête magnifique.

Lantine ſoûpiroit de temps en temps, & voyoit tout cet appareil ſans plaiſir. Quelle Fête, diſoit-elle en elle-même; qu'elle eſt differente de celle que je croyois avoir? Elle s'ennuyoit mortellement. Il

voit pas un quart
re que le Bal étoit
nencé, qu'elle croyoit
y en avoit cent. Son
grin paroiſſoit ſur ſon
age, la Fée s'en apperçut
l'en gronda; & voulant
ntinuer ſa gronderie,
elle ouvrit la bouche pour
parler, elle ne la put plus
refermer, & demeura en
cet état: ce qui ſurprit un
peu la Princeſſe. En ce
même temps le Seigneur
du Roc affreux danſoit, &
la femme qui figuroit avec
luy ayant achevé ſa danſe,
elle fut ſe remettre à ſa place;

il danſa tout ſeul, & danſa toûjours: ce qui ne cauſa pas un mediocre étonnement à toute l'Aſſemblée; Lantine en rit comme les autres, ſans s'en pouvoir empêcher. En même temps les violons ceſſerent de joüer; ils s'endormirent, & tout dormit, hors le Seigneur du Roc affreux, qui ne ceſſa point de danſer. Et la Princeſſe de l'Arabie heureuſe, avec toutes ſes Filles, fut conduite ſans ſçavoir par qui, juſques dans un veſtibule, où un Theâtre ſe roulant de

la cour, & venant juſqu'à elle, elle y paſſa avec ſes Filles: il s'éleva doucement en l'air, & fut ainſi juſques ſur le bord d'une belle Riviere, où il y avoit des ſieges de corail incarnat, avec des Carreaux de plumes d'Alcions.

Rien n'étoit ſi ſuperbe, ni de ſi galant que la decoration de cette Riviere. Il ſembloit que des cordons de feu pendoient de chaque étoile, & qu'à la hauteur qu'il faloit ils ſoûtinſſent une quantité de feux qui formoient des fi-

gures toutes differentes, qui repreſentoient les attributs de l'Amour; les Jeux, les Ris joüoient de pluſieurs inſtrumens: les Graces & les Plaiſirs commencerent le Bal.

La Princeſſe Lantine étoit ravie de voir un ſi charmant ſpectacle: mais par des regards inquiets elle témoignoit qu'elle auroit voulu autre choſe. En ce moment même elle vit l'Amour & le Prince de Sabée, l'un auſſi beau que l'autre. Vous me l'aviez bien promis, luy dit-

elle, avec un épanchement de joye qu'elle ne put retenir, qu'il ne manqueroit rien à la Fête que vous me donneriez. Vous joüez de bonheur, reprit l'Amour; car je ne tiens pas toûjours ce que je promets. Et Panpan venant prendre la Princeſſe pour danſer, ils couloient ſi doucement ſurla ſurface des eaux, que c'étoit une merveille de ce qu'ils n'enfonçoient pas, & que cette liquide glace eût toute la ſolidité qu'il faloit pour les ſoûtenir.

Le Prince de Sabée dit

cent jolies choſes à la Princeſſe, & elle luy en répondit pour le moins autant. Aprés quoy on leur ſervit une collation admirablement bonne; & l'Amour ayant preſenté à boire à Panpan, la Princeſſe remarqua qu'auſſi-tôt qu'il eut bû il perdit la raiſon: de ſorte que ce petit Sorcier l'ayant auſſi voulu obliger de boire, elle le refuſa. Elle étoit trop prudente pour riſquer à ſe mettre dans un état honteux; & regardant finement l'Amour elle chanta cette chanſon.

Bacchus eſt aſſez dangereux ;
Amour, n'y mêles point tes charmes ni tes feux :
Arrête, Dieu cruel arrête.
Dans ce bon vin délicieux & frais,
Il a déja trempé la pointe de ſes traits,
Et ſon venin cruel va du cœur à la tête.

L'Amour ſe mit à rire avec Lantine, & luy dit qu'il n'y en auroit pas une entre mille qui eût la force de faire ce qu'elle avoit

fait. Aprés cela il jugeoit qu'il faloit la ramener ; ils ſe mirent ſur le même Theâtre qui les avoit apportez, & ſe rendirent au Palais de la Fée Abſoluë. Ils la trouverent au même état où ils l'avoient laiſſée, la bouche ouverte & dormant ; le Seigneur du Roc affreux danſoit encore & tout le reſte dormoit. Ils ſe divertirent de l'avoir fait danſer ſi long-temps. L'Amour ordonna qu'ils fuſſent tous mis dans leurs lits, dans un moment la choſe fut faite. Il donna

le bon ſoir à Lantine, & ramena ſon Amant dans ſa maiſon.

Le lendemain la Fée & l'Enchanteur crurent que tout ce qui leur étoit arrivé n'avoit été qu'un ſonge; tant il eſt vrai que les avantures d'Amour, quand elles ſont paſſées, ont plus que toute autre choſe cet air-là. L'enchanteur ſe trouva ſi las qu'il n'en pouvoit plus; il ſentoit une douleur horrible à la plante des pieds.

La Fée fut comme à ſon ordinaire, faire la viſite

dans tout ſon Palais. Son art ne l'avertiſſoit point des circonſtances de la nuit derniere, parce qu'il cedoit à un plus grand que le ſien. Mais une petite indiſcrete, à qui l'Amour avoit joüé d'un mauvais tour, lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé. La Fée fut dans une extréme colere, ſans s'étonner neanmoins, parce que c'étoit les effets ordinaires de l'Amour. Elle fut trouver le Seigneur du Roc affreux, & lui fit part de cette belle Hiſtoire. Il réſolut ſur le champ d'aller trouver

trouver l'Amour de le conjurer de ne lui être plus contraire, & de ceſſer de favoriſer Panpan.

Dans ce deſſein il étudia pour ſçavoir où ce Maître Enchanteur pourroit être; & l'ayant deviné, il ſe rendit auprès de lui. Seigneur, lui dit-il, je ſçai la malice que vous me fîtes hier au ſoir. Avez-vous réſolu de ravir Lantine à ce tendre amour que vous avez allumé dans mon cœur. L'Amour ſe prit à rire, & lui avoüa ce qu'il avoit fait. Le Seigneur du Roc af-

freux le pria de bleſſer Lantine en ſa faveur, s'il n'aimoit mieux le rendre volage; lui declarant qu'il ne pouvoit vivre heureux tandis qu'elle lui préfereroit ſon Rival.

L'Amour lui répondit qu'il ne changeroit rien à ſes ordonnances, & qu'il vouloit que la Princeſſe de l'Arabie heureuſe fût au Prince de Sabée; qu'il ne l'importunât plus, & qu'il ſe retirât.

Le Seigneur du Roc affreux trouva cette réponſe auſſi ſéche qu'elle l'étoit,

& la ſentit vivement : mais il réſolut en lui-même de diſſimuler, & il penſa que l'Amour avoit tant de choſes à faire, qu'il ne pourroit pas toûjours être occupé de Lantine & de Panpan ; qu'après tout il pourroit avoir auſſi quelques bons momens ; que d'Enchanteur à Enchanteur il n'y avoit que la main, & que ſouvent le moindre pouvoit embaraſſer le plus grand.

L'Amour ſoûrit, il connut ſa penſée ; il le congedia, réſolu de quitter tout,

plûtôt que de ne ſe pas donder du paſſe-temps des pieces qu'il lui vouloit faire.

Le Seigneur du Roc affreux ſe retira, & il alla trouver la Fée Abſoluë; il lui conta le mauvais accüeil qu'il avoit reçû du Maître de tous les Sorciers : ils ſe trouverent bien empêchez à ſçavoir ce qu'ils auroient à faire. Enfin ils ſe determinerent, & jugerent que la maniere la plus ſimple ſeroit la meilleure pour tromper tout le monde, & même l'Amour : de ſorte qu'ils donnerent leurs or-

dres pour s'en retourner à la Ville Capitale. Mais dés qu'ils furent arrivez, ils transporterent la Princesse & quelques-unes de ces Filles dans ce même Palais qu'ils venoient de quitter. Il y avoit des voûtes soûterraines d'une admirable beauté, & dont personne qu'eux n'avoit la connoissance; les appartemens en étoient d'une magnificence extraordinaire. Ce fut là qu'on mit Lantine. L'Enchanteur prit son logement tout auprés du sien, resolu de la garder

luy-même. Rien n'eſt plus ſurveillant qu'un jaloux.

La Princeſſe fut un peu affligée de ſe trouver ainſi en ſi petite compagnie, & ſous le pouvoir de ſon perſecuteur : elle luy fit fort mauvais viſage, elle auroit bien deſiré revoir ſon petit vieillard qui luy avoit fait tant de plaiſir ; & demeurant ſeule elle paſſa dans un cabinet, dont elle ferma la porte ſur elle. Mais quelle fut ſa ſurpriſe & ſa joye d'y trouver le Prince de Sabée?

Belle Princeſſe, luy dit-il, je ſuis trop heureux de

vous voir dans mon appartement. Comment, luy répondit-elle, vous vous mocquez, je ſuis chez Abſoluë. L'Amour m'a logé icy, repliqua-t-il, je n'en partiray point tant que vous y ſerez. Mais, luy dit-elle, puis-je y demeurer avec bien-ſeance avec vous? Vous y ſouffrez bien le Seigneur du Roc affreux, interrompit-il. Je ne puis l'empêcher, pourſuivit-elle : Voulez-vous ma mort, repartit-il; vous n'avez qu'à aller dire que je ſuis icy. Cette con-

ſideration fut puiſſante, & obligea la Princeſſe à ſouffrir ce qu'elle ne pouvoit empêcher.

Le temps qu'ils paſſerent enſemble leur parut doux, & quand elle fut rentrée dans ſa chambre, ſes filles la mirent au lit.

Pluſieurs jours s'écoulerent de la ſorte, qu'ils ſe voyoient librement : mais cette liberté devint inſuportable à Panpan, parce qu'il n'en fut pas plus heureux. Il voyoit la Princeſſe, il l'aimoit, il en étoit aimé, il auroit voulu la poſſeder

entierement. Un jour qu'il trouva l'Amour en bel humeur : il le pria de ne le faire plus languir, & d'achever d'établir sa fortune; il luy promit de le contenter, il fit venir la Fée absoluë en sa presence, & dans un moment il luy tourna la tête; de sorte qu'elle consentit que Panpan épousât Lantine.

L'Amour toûjours peste, & qui a toûjours quelqu'un qui sert de but à ses méchancetez, voulut que le Seigneur du Rocaffreux fût spectateur de la felicité

du Prince de Sabée. Il le fit prendre par le Deſeſpoir, qui l'emporta d'une maniere violente dans le lieu deſtiné pour l'union de ſes Amans.

Cette ceremonie ſe devoit faire dans un Vallon agreable, bordé de côteaux verds & fleuris de chaque côté. Une grotte galante ajuſtée par tout ce qu'on peut imaginer de plus gracieux, enfin ornée par les mains de l'Amour, devoit ſervir de Chambre nuptiale.

On eut toute ſorte de

divertiſſemens, & une Comedie qui repreſentoit l'Hiſtoire de Venus. Le ſoupé fut auſſi beau que celuy des nôces de Thetis; & s'il n'y eut pas de fatale pomme, on y vit un objet plus précieux, & qui devoit apporter autant de bien à l'univers, que la pomme y cauſa de mal.

Comme on n'étoit occupé que du plaiſir de la bonne chere, on entendit un coup de tonnerre, on vit de brillans éclairs; & les Cieux s'ouvrant, il en deſcendit une petite Dame d'environ

onze à douze ans, formée avec la derniere perfection. Elle étoit ſoûtenuë par une femme, dont la mine étoit douce & relevée. Cet objet étoit ſi plein de majeſté, qu'on n'en pouvoit preſque ſoûtenir l'éclat.

L'Amour en parut tout étonné; il fut ſaiſi d'un ſi grand reſpect accompagné de tant de crainte, que dans un inſtant il ſe retira dans ſa grotte avec toute ſa ſuite.

Pourquoy cette prompte retraite, luy dit Lantine? Je ne vois rien de plus

agreable que cette petite Dame, & celle qui la ſoûtient, dites-moy qui ce peut être ?

C'eſt la Fille du Ciel, reprit l'Amour, que la vertu gouverne ; elle eſt donnée à la terre pour faire ſa felicité. Mais pourquoy la fuyez-vous, repliqua Lantine ? qui a-t-il d'incompatible entre vous deux ? Je ſuis un enfant gâté, repartit-il, je ne ſuis pas en état de me montrer devant des regards ſi purs.

Je fuiray toûjours ſa preſence ;
Déreglé, libertin, vivant en inſenſé,
Perfide, injuſte, intereſſé,
Cruel, & rempli d'inconſtance,
Puis-je de cet objet ſoûtenir l'excellence ?

Elle, dont le cœur eſt formé
Par la pudeur, par la Nobleſſe,
Dont l'eſprit eſt tout animé
Des divines leçons qu'inſ-

pire la Sageſſe?
La Prudence conduit ſes
pas, ſes actions.
Sans connoître les paſ-
ſions,
Elle a tout ce qu'il faut
pour dompter leurs
caprices,
Haïſſant, deteſtant les
vices,
Cherißant le merite, ai-
mant les vertueux,
L'innocence des mœurs eſt
ſon partage heureux.

C'eſt donc une Fille toute divine, s'écria la Princeſſe de l'Arabie heu-

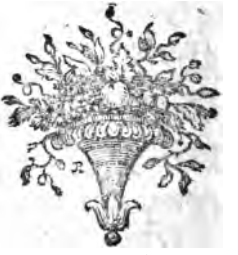
reuſe, & vous n'êtes qu'un ſcelerat. C'eſt une grande merveille que vous ne nous ayez pas conduits à nôtre perte Panpan & moy. Je vois bien qu'il y a un grand hazard aux choſes dont vous vousmêlez; & quoyque je me trouve bien d'être legitimement au Prince de Sabée, il auroit mieux valu que cette affaire ſe fût faite ſans vôtre moyen.

Depuis que je vois cette Fille du Ciel, j'ay des lumieres qui ne s'étoient jamais preſentées à mon eſprit,

prit, & je ne conſeilleray jamais perſonne de ſe mettre ſous vôtre conduite.

Pour un heureux Amour
ſous vôtre empire,
On en voit mille mal-
heureux;
On devroit abhorrer
vos feux,
Ne les ſentir jamais, en-
core moins le dire,
Ils gâtent les eſprits, ils
corrompent les mœurs:
On ne ſçauroit ſentir
de tranquiles bon-
heurs,
Tant qu'on eſt chargé
de vos chaînes.

Que l'on ſoit ſatisfait au
gré de ſes deſirs,
On trouvera que les
plaiſirs
Sont moins ſenſibles que
les peines.



LA BONNE FEMME.

CONTE.

IL y avoit une fois une bonne Femme, qui avoit de l'honnêteté, de la franchiſe & du courage. Elle avoit ſenti tous les revers qui ſont capables d'agiter la vie.

Elle avoit été à la Cour, & y avoit éprouvé tous les

orages qui y ſont ſi ordinaires ; trahiſons, perfidies, point de bonne foy, perte de biens, perte d'amis. De ſorte que rebutée d'être dans un lieu où la diſſimulation & l'hypocriſie ont établi leur empire, & laſſée d'un commerce où les cœurs ne ſe montrent jamais tels qu'ils ſont, elle reſolut de quitter ſon païs & de s'en aller ſi loin, qu'elle pût oublier tout le monde, & qu'on n'entendît jamais parler d'elle.

Quand elle crut être bien éloignée, elle fit une pe-

tite maiſonnette dans un lieu où la ſituation étoit extrémement agreable. Tout ce qu'elle put faire fut d'achetter un petit troupeau, dont le lait ſervoit à ſa nourriture, & la toiſon pour ſe vétir.

A peine fut-elle quelque temps de la ſorte, qu'elle ſe trouva heureuſe. Il eſt donc un état dans la vie où l'on peut être contante, diſoit-elle, & par le choix que j'ay fait je n'ay plus rien à deſirer. Elle alloit tous les jours filant ſa quenoüille, & conduiſ-

Elle s'en retourna tout doucement ; car elle étoit bien laſſe de la courſe qu'elle avoit faite : des fruits & des légumes la nourrirent quelque temps, avec une proviſion de fromage.

Elle commençoit à voir la fin de toutes ces choſes. Fortune, diſoit-elle, tu as beau me chercher pour me perſecuter, aux lieux même les plus reculez, tu n'empêcheras pas que je ne ſois prête à voir les portes de la mort ſans frayeur, & après tant de travaux je deſcendray

deſcendray avec tranquilité dans les lieux paiſibles.

Elle n'avoit plus de quoy filer, elle n'avoit plus de quoy vivre : & s'appuyant ſur ſa quenoüille, elle prit ſon chemin dans un petit bois, & cherchant de l'œil une place pour ſe repoſer, elle fut bien étonnée de voir courir vers elle trois petits enfans plus beaux que le plus beau jour. Elle fut toute réjoüie de voir une ſi gracieuſe compagnie. Ils lui firent cent careſſes ; & ſe mettant à terre

pour les recevoir plus commodément, l'un lui passoit ses petits bras autour du col, l'autre la prenoit par derriere, & le troisiéme l'appelloit sa mere. Elle attendit long-temps pour voir si on ne les viendroit point chercher, croyant que ceux qui les avoient amenez là ne manqueroient pas de les venir reprendre. Tout le jour se passa sans qu'elle vît personne.

Elle se résolut à les mener chez elle, & crut que le Ciel lui rendoit ce petit troupeau en la place de ce-

lui qu'elle avoit perdu. Il étoit composé de deux filles qui n'avoient que deux & trois ans, & d'un petit garçon qui en avoit cinq.

Ils avoient chacun de petits cordons pendus au col, auſquels étoient attachez de petits bijoux. L'un étoit une Ceriſe d'or émaillée d'incarnat, & il y avoit gravé tout autour ces paroles, *Lirette*. Elle crut que c'étoit le nom de la petite fille, & elle ſe réſolut de l'appeller ainſi. L'autre étoit une Azerolle, où il y avoit écrit, *Mirtis*. Et le

petit garçon avoit une Amande d'un bel émail verd, où il y avoit autour, *Finfin*. La Bonne Femme comprit bien que c'étoient leurs noms.

Les petites filles avoient quelque pierreries à leurs coëffures, & plus qu'il n'en faloit pour mettre la Bonne Femme à ſon aiſe. Elle eut bientôt acheté un autre troupeau, & ſe donna les commoditez neceſſaires pour nourrir ſon aimable famille. Elle leur faiſoit pour l'hyver des habits d'écorces d'arbres, &

l'été ils étoient vêtus de toile de cotton bien blanche.

Tout petits qu'ils étoient, ils gardoient leur troupeau. Et pour cette fois leur troupeau leur fut fidele ; il leur étoit plus docile & plus obéïssant qu'à de grands chiens qu'ils avoient, & ces chiens étoient doux & flateurs pour eux.

Ils croissoient à vûë d'œil, & ils passoient leur vie dans une grande innocence ; ils aimoient la Bonne Femme, & ils s'aimoient

infiniment tous trois.

Ils s'occupoient à garder leurs moutons ; quelquefois ils pêchoient à la ligne, ils tendoient des rets pour prendre des oiſeaux, ils travailloient à un petit jardin qu'ils avoient, & ils employoient leurs mains délicates à faire venir des Fleurs.

Il y avoit un Roſier que la jeune Lirette aimoit fort : elle l'arroſoit ſouvent, elle en prenoit beaucoup de ſoin ; elle ne trouvoit rien de ſi beau que la Roſe, elle l'aimoit ſur tou-

tes les Fleurs. Il lui prit une fois envie d'entr'ouvrir un bouton, & elle s'occupoit à en chercher le cœur, quand elle se piqua le doigt avec une épine. Cette blessure lui fut fort sensible, elle se mit à pleurer; & le beau Finfin qui ne la quittoit gueres, s'étant approché, pleura aussi de la douleur qu'elle ressentoit. Il prit son petit doigt, & le pressoit, & en faisoit sortir le sang tout doucement.

La Bonne Femme qui vit leur allarme pour cette blessure, s'approcha d'eux;

& ſçachant ce qui l'avoit cauſée : Quelle curioſité auſſi, lui dit-elle ? Pourquoi dépoüiller cette Fleur que vous aimez tant ? Je voulois ſon cœur, reprit Lirette. Ces deſirs ſont toûjours funeſte, repliqua la Bonne Femme. Mais, ma mere, interrompit Lirette, pourquoi cette Fleur qui eſt ſi belle & qui me plaît tant, a-t-elle des épines ? Pour vous montrer, pourſuivit la bonne Femme, qu'il faut nous défier de la plûpart des choſes qui plaiſent à nos yeux, & que les objets les plus agrea-

bles cachent des pieges qui peuvent nous être mortels. Comment, reprit Lirette, il ne faut donc pas aimer tout ce qui paroît aimable ? Non ſans doute, lui dit la Bonne Femme, & il s'en faut bien garder. Mais j'aime mon frere de tout mon cœur, reprit-elle ; il eſt ſi beau & ſi charmant. Vous pouvez aimer votre frere, reprit ſa mere : mais s'il n'étoit pas votre frere, vous ne le devriez pas aimer.

Lirette branloit la tête, & trouvoit cette regle bien dure. Finfin étoit cepen-

dant toûjours occupé de ſon doigt ; il preſſoit ſur la piqueure du jus de feüilles de Roſe, & il l'en enveloppoit. La Bonne Femme lui demandoit pourquoi il faiſoit cela : Parceque je crois, lui dit-il, que le remede peut venir de la même cauſe dont eſt parti le mal. La Bonne Femme ſoûrit de ce raiſonnement : Mon cher enfant, lui répondit-elle, ce n'eſt pas en cette occaſion. Je croyois que cela étoit en tout, reprit-il ; car quelquefois que Lirette me regarde, elle me

trouble entierement, je me ſens tout émû, & le moment d'aprés ſes mêmes regards me font un plaiſir que je ne ſçaurois vous dire ; quand elle me gronde quelquefois, je ſuis tres-touché : mais qu'elle me diſe enfin une parole de douceur, je me trouve tout joyeux.

La Bonne Femme admiroit ce que ces enfans étoient capables de penſer ; elle ne ſçavoit ce qu'ils s'étoient les uns aux autres ; & elle craignoit qu'ils ne vinſſent à s'aimer trop.

Elle eût bien voulu ſçavoir s'ils étoient freres; ſon ignorance la mettoit dans une terrible inquietude. Leur grande jeuneſſe la raſſuroit.

Finfin étoit déja tout rempli de ſoins pour la petite Lirette, il l'aimoit mieux que Mirtis. Il luy avoit une fois donné des Perdreaux les plus jolis du monde qu'il avoit pris. Elle en avoit élevé un qui devint Perdrix, dont le plumage étoit fort beau: Lirette l'aimoit infiniment, & la donna à Finfin.

Elle le ſuivoit partout ; il luy apprenoit mille choſes divertiſſantes. Il l'avoit une fois menée avec luy tandis qu'il gardoit ſon troupeau; il ne trouva plus ſa Perdrix il la chercha, il s'affligea extrémement de ſa perte: Mirtis le voulut conſoler, mais elle n'y réüſſit pas. Ma ſœur, luy diſoit-il, je ſuis au deſeſpoir, Lirette ſera fâchée, tout ce que vous me dites ne diminuë point ma douleur. Eh bien, mon frere, luy dit-elle, nous nous leverons demain de bon

matin, & nous en irons chercher une autre; je ne ſçaurois vous voir affligé comme vous êtes.

Lizette arriva comme elle diſoit cela; & ayant ſçû le chagrin de Finfin, elle ſe mit à ſoûrire : Mon cher frere, luy dit-elle, nous retrouverons une autre Perdrix, il n'y a que l'état où je vous vois qui me fait de la peine. Ces paroles ſuffirent pour ramener la ſerenité & le calme dans le cœur & ſur le viſage de Finfiin.

Pourquoy, diſoit-il en

luy-même, Mirtis ne m'a-t-elle pû remettre l'esprit par ses bontez? & Lirette l'a faite d'un seul petit mot; elles sont trop d'être deux, Lirette me suffit.

D'autre part Mirtis voyoit bien que son frere faisoit de la difference d'elle à Lirette. Nous ne sommes pas icy assez de trois, disoit-elle, il faudroit que j'eusse un autre frere qui m'aimât autant que Finfin aime ma sœur.

Lirette avoit déja douze ans, Mirtis treize, & Finfin quinze; quand un soir

aprés ſoupé, ils étoient tous aſſis au devant de leur maiſonnette avec la Bonne Femme, qui les inſtruiſoit de cent choſes agreables. Le jeune Finfin voyant Lirette qui ſe joüoit avec le bijou qu'elle avoit au col, il demanda à ſa chere mere à quoy il étoit bon: elle luy repondit qu'elle les avoit troûvez en ayant chacun un lors qu'ils étoient tombez entre ſes mains. Et lors Lirette dit: Si le mien vouloit faire ce que je dirois, je ſerois bien aiſe. Eh que voudriez-

vous

vous, luy demanda Finfin ? Vous l'allez voir, dit-elle. Et lors prenant le bout de ſon cordon: Petite Ceriſe, continua-t-elle je voudrois avoir une belle maiſon de Roſes.

En même-temps ils entendirent un petit bruit derriere eux. Mirtis ſe tourna la premiere, & fit un grand cri ; elle avoit raiſon de le faire ; car en la place de la maiſonnette de la Bonne Femme, il y en parut une la plus charmante que l'on eût pû voir. Elle n'étoit pas élevée, le toit

en étoit tout de Roſes auſſi bien en hyver qu'en eſté. Ils y furent & entrerent dedans ; ils y trouverent des appartemens agreables, meublez avec magnificence. Au milieu de chaque chambre il y avoit un Roſier toûjours fleuri dans un vaſe precieux ; & dans la premiere où l'on entra, on retrouva la Perdrix de Finfin, qui vola ſur ſon épaule, & qui lui fit cent careſſes.

N'y a-t-il qu'à ſouhaiter, dit Mirtis ? Et prenant ſon cordon : Petite Azerole,

pourſuivit-elle, donnez-nous un jardin plus beau que le nôtre.

A peine eut-elle achevé de parler, qu'il s'en preſenta un devant leurs yeux d'une beauté extraordinaire, où tout ce qui ſe peut imaginer pour contenter tous les ſens, ſe trouvoit dans la derniere perfection.

Ces jeunes enfans ſe mirent d'abord à courir dans les belles allées, dans les parterres, & au bord des fontaines.

Souhaitez quelque choſe, mon frere, lui dit Li-

rette. Mais je ne desirerois, luy dit-il, que d'être aimé de vous autant que je vous aime. O ! luy répondit-elle, c'eſt à mon cœur à vous ſatisfaire; la choſe ne ſçauroit dépendre de votre Amande. Eh bien, dit Finfin, Amande, petite Amande, je voudrois qu'il s'élevât prés d'icy une grande forêt où le fils du Roy vînt chaſſer, & qu'il devînt amoureux de Mirtis.

Que vous ay-je fait, lui répondit cette belle fille ? je ne veux point ſortir de la vie innocente que nous

menons. Vous avez raiſon, mon enfant, lui dit la Bonne Femme, & je reconnois votre ſageſſe à des ſentimens ſi reglez : auſſi-bien on dit que ce Roy eſt un cruel, un uſurpateur, qui a fait mourir le veritable Roy & toute ſa famille ; peut-être que le fils ne ſera pas meilleur que le pere.

Cependant la Bonne Femme étoit toute étonnée des ſouhaits étranges de ces miraculeux enfans, elle ne ſçavoit que penſer.

Quand la nuit fut venuë

elle ſe retira dans la maiſon des Roſes, & elle apprit le lendemain qu'il y avoit une grande forêt aſſez près de ſa maiſon. Ce fut un fort beau lieu de chaſſe pour nos jeunes Bergers; Finfin y prenoit ſouvent à la courſe des Biches, des Dains & des Chevreüils.

Il donna un Fan plus blanc que la neige à la belle Lirette. Il la ſuivoit comme la Perdrix ſuivoit Finfin, & quand ils ſe ſeparoient pour quelques momens, ils s'écrivoient par eux; c'étoit la plus jolie

choſe du monde.

Cette petite troupe vivoit ainſi paiſiblement, s'occupant à divers exercices ſuivant les ſaiſons. Ils gardoient toûjours leur troupeau: mais l'Eſté leurs occupations étoient plus douces. Ils chaſſoient extrémement l'Hyver; ils avoient des arcs & des fléches, & faiſoient quelquefois des courſes penibles, aprés leſquelles ils revenoient au petit pas & tout gelez dans la maiſon des Roſes.

La Bonne Femme les re-

cevoit avec un grand feu; elle ne ſçavoit par lequel commencer pour les réchauffer. Lirette, ma fille Lirette, luy diſoit-elle, approchez vos petits pieds; & mettant Mirtis dans ſon ſein : Mirtis, mon enfant, continuoit-elle, donnez-moy vos belles mains, que je les échauffe : Et vous, mon fils Finfin, approchez-vous. Et les mettant dans un bon canapée tous trois, elle leur rendoit ſes ſoins fort agreables par ſes manieres & ſa douceur.

Ils vivoient ainſi dans une

une paix charmante. La Bonne Femme admiroit la ſympathie qu'il y avoit entre Finfin & Lirette ; car Mirtis étoit auſſi belle, & n'avoit pas des qualitez moins aimables, & cependant il s'en faloit bien que Finfin ne l'aimât ſi vivement. S'ils ſont freres, comme je le crois, diſoit la Bonne Femme, à leur beauté ſans pareille, que feray-je ? Ils ſont ſi égaux en tout, qu'ils ſont aſſurément formez d'un même ſang. Si la choſe eſt, cette amitié ſeroit tres-dange-

reuſe ; s'ils ne ſont rien, je puis la rendre legitime en les mariant, & ils m'aiment tant les uns & les autres, que cette union feroit la joye & le repos de mes jours.

Dans l'ignorance où elle étoit elle avoit défendu à Lirette, qui étoit déja un peu grande, de ſe trouver jamais ſeule avec Finfin, & elle avoit ordonné à Mirtis d'être toujours avec eux. Lirette lui obéïſſoit avec une entiere ſoûmiſſion, & Mirtis faiſoit auſſi ce qu'elle lui avoit recom-

mandé. Elle avoit entendu parler d'une habile Fée, elle se résolut de l'aller trouver pour s'éclaircir du sort de ces enfans.

Un jour que Lirette avoit une legere incommodité, Mirtis & Finfin furent à la chasse : la Bonne Femme vit que cette occasion étoit commode pour aller trouver Madame Tu Tu ; la Fée s'appelloit ainsi. Elle laissa donc Lirette à la maison des Roses : & comme elle avançoit son chemin, elle rencontra le Fan de Lirette, qui alloit

vers la forêt, & elle vit en même temps la Perdrix de Finfin qui en revenoit. Ils ſe joignirent tous deux prés d'elle. Ce ne fut pas ſans étonnement qu'elle leur vit à chacun un petit ruban au col avec un papier. Elle appella la Perdrix, qui vola à elle, & lui prenant le papier, elle y trouva ces Vers,

BILLET.

Volez, chere Perdrix, allez trouver Lirette.
Je meurs pour un moment que j'en ſuis ſeparé.

Peignez-lui mon ardeur,
& ma peine diſcrette.
Helas! je ſuis preſque aſſuré
Qu'une paſſion ſi parfaite
Ne ſe fait point ſentir à ſon cœur endurci.
Je ſerois content ſi Lirette
Pouvoit un jour avoir un ſemblable ſouci.

Quelles paroles, s'écria la Bonne Femme! quelles expreſſions! La ſimple amitié ne s'explique pas avec tant de feu. Et arrê-

rant le Fan qui lui vint lécher la main, elle détacha ſon papier, elle l'ouvrit, & y trouva ces paroles.

BILLET.

Le jour s'en va finir, & vous chaſſez encore;
Revenez, aimable Finfin,
Vous êtes parti ce matin
Avant le lever de l'aurore:
Quelle abſence, bon Dieu! n'a-t-elle point de fin?
Voilà comme l'on fai-

ſoit quand j'étois dans le monde, continua la Bonne Femme ; qui en a tant appris à Lirette dans ce deſert ? Comment feray-je pour couper de bonne heure la racine d'un mal ſi pernicieux ? Eh Madame, de quoi vous inquietez-vous, lui dit alors la Perdrix ? laiſſez-les faire, ceux qui les conduiſent en ſçavent plus que vous.

La Bonne Femme demeura toute interdite ; elle connut bien que la Perdrix parloit par la force d'un art ſurnaturel. Les Billets lui

tomberent des mains de frayeur ; le Fan & la Perdrix les ramaſſerent, l'un c urut, & l'autre vola : & l Perdrix lui chanta ſi ſouvent Tu Tu, qu'elle crut que cette puiſſante Fée la faiſoit parler. Elle ſe remit un peu aprés cette reflexion ; & n'ayant pas la force d'achever ſon petit voyage, elle reprit le chemin de la maiſon des Roſes.

Cependant Finfin & Mirtis avoient chaſſé tout le long du jour ; & étant las, ils avoient porté leur gibier à terre, & s'étoient cou-

chez ſous un arbre pour ſe repoſer : ils s'endormirent.

Le fils du Roi chaſſoit auſſi ce jour-là dans cette forêt. Il s'écarta de ſes gens, & vint dans l'endroit où repoſoient nos deux jeunes Bergers : il les conſidera quelque temps avec admiration. Finfin avoit la tête appuyée ſur ſa trouſſe, & Mirtis avoit la ſienne ſur l'eſtomac de Finfin.

Le Prince la trouva ſi belle, qu'il deſcendit precipitamment de cheval, & la regardoit avec une grande

attention. Il jugea à leurs pannetieres & à la ſimplicité de leurs habits que ce n'étoit que des Bergers : il en ſoûpira de douleur, parce qu'il avoit déja ſoûpiré d'amour ; cet amour même fut ſuivi dans un inſtant de la jalouſie. La maniere dont ces jeunes gens étoient lui fit croire qu'une telle familiarité ne venoit que de l'amour qui les uniſſoit.

Dans cette penſée inquiete, ne pouvant ſouffrir un ſommeil trop long, il toucha de ſon épieu le

beau Finfin. Il ſe réveilla en ſurſaut, & voyant un homme devant lui, il paſſa la main ſur le viſage de Mirtis, & l'éveilla auſſi en l'appellant ſa ſœur ; parole qui raſſura dans le même moment le jeune Prince.

Mirtis ſe leva toute étonnée : elle n'avoit jamais vû que Finfin. Le jeune Prince étoit de même âge qu'elle. Il étoit ſuperbement vétu, & il avoit un viſage tout rempli d'agrément.

Il lui dit d'abord bien des douceurs ; elle les entendit avec un plaiſir qu'-

elle n'avoit pas encore senti, & elle y répondit d'une maniere naïve, pleine de grace. Finfin voyoit qu'il se faisoit tard, & le Fan étoit venu lui porter son Billet ; il dit à sa sœur qu'il faloit se retirer. Venez, mon frere, dit-elle au jeune Prince, en lui tendant la main, venez avec nous dans la maison des Roses.

Comme elle croyoit Finfin son frere, elle pensoit que tout ce qui étoit joli comme lui le devoit être aussi.

Le jeune Prince ne se fit

pas prier pour la ſuivre. Finfin chargea le dos de ſon Fan de la chaſſe qu'il avoit faite, & le beau Prince porta l'arc & la trouſſe de Mirtis.

En cet état ils arriverent à la maiſon des Roſes. Lirette fut au devant d'eux ; elle fit un accüeil riant au Prince, & ſe tournant vers Mirtis : Je ſuis bien aiſe, lui dit-elle, que vous ayez fait une ſi belle chaſſe.

Ils furent tous enſemble trouver la Bonne Femme, à qui le Prince fit ſçavoir ſa naiſſance. Elle eut grand

pieces en une perſonne aimée.

Madame Tu Tu ſe rendit, ſans qu'on l'apperçût, dans le cabinet de la Reine. Aprés qu'elles ſe furent bien embraſſées, car il n'y a pas une grande difference d'une Fée à une Reine, ayant preſque le même pouvoir, la Fée Tu Tu luy dit qu'elle verroit bientôt ſon fils ; qu'elle la prioit de ne s'inquieter point, & de ne prendre aucun chagrin de tout ce qu'elle verroit arriver ; qu'elle ſeroit bien trompée, ou qu'elle luy promettoit

promettoit une joye à laquelle elle ne s'attendoit pas, & qu'elle ſeroit un jour la plus heureuſe de toutes les creatures.

Les gens du Roy s'enquirent tant du Prince, & le chercherent avec tant de ſoin, qu'étant arrivez à la maiſon des Roſes ils le trouverent.

Ils le ramenerent au Roy, qui le gronda brutalement, comme s'il n'eût pas été le plus joli garçon du monde. Il vivoit triſte auprés de ſon pere, penſant à la belle Mirtis. En-

fin ſon chagrin parut ſi fort ſur ſon viſage, qu'il fut obligé d'en faire confidence à la Reine ſa mere, qui le conſoloit extrémement. Si vous vouliez monter ſur votre belle Haquenée, luy diſoit-il, & venir à la maiſon des Roſes, vous ſeriez charmée de ce que vous y verriez. La Reine y conſentit volontiers; elle y mena ſon fils, qui fut ravi de revoir ſa chere maîtreſſe.

La Reine fut étonnée de ſa grande beauté, de celle de Lirette & de Finfin. El-

le les embraſſa avec autant de tendreſſe que s'ils euſſent tous été ſes enfans, & conçut dès ce moment même une grande amitié pour la Bonne Femme.

Elle admira la maiſon, le jardin, toutes les ſingularitez qu'elle y vit. Quand elle fut retournée, le Roy voulut qu'elle luy rendît compte de ſon voyage : elle le fit naturellement. Il luy prit une forte envie d'aller voir auſſi tant de merveilles. Son fils luy demanda la permiſſion de l'accompagner ; il y con-

ſentit d'un air bourru, parce qu'il ne faiſoit jamais rien de bonne grace. D'abord qu'il vit la maiſon des Roſes, il la convoita : il ne prit pas ſeulement garde aux charmans habitans d'un ſi beau lieu ; & pour commencer à s'en emparer, il dit qu'il y vouloit coucher ce ſoir-là.

La Bonne Femme fut très-fâchée d'une telle reſolution. Elle entendit un tintamarre, & vit un déſordre chez elle qui l'effraya. Qu'allez-vous devenir, s'écria-t-elle, heu-

reuſe tranquillité que je goûtois ? Le moindre air de fortune renverſe tout le calme de la vie.

Elle donna au Roi un lit excellent, & ſe retira à un coin du logis avec ſa petite famille. Quand le méchant Roi fut couché, il lui fut impoſſible de dormir ; & ouvrant les yeux, il vit au pied de ſon lit une petite vieille qui n'étoit pas plus haute que le coude, & qui étoit auſſi large : elle avoit de grandes lunettes qui couvroient tout ſon viſage, elle lui faiſoit des gri-

maces effroyables Les lâches ſont ſujets à la peur ; il en eut une épouvantable, & il ſentit en même temps mille pointes d'aiguilles qui le perçoient de toutes parts. Dans un ſi grand tourment de corps & d'eſprit il fut éveillé toute la nuit, & l'on fit un bruit étrange. Le Roy tempêtoit, & diſoit des paroles qui n'étoient point du tout bien-ſeantes à ſa dignité. Dormez, dormez, Sire, luy dit la Perdrix, ou laiſſez-nous dormir ; ſi l'état de la Royauté eſt

rempli de tant d'inquietudes, j'aime encore mieux être Perdrix que d'être Roy. Ce Prince acheva de s'épouvanter à ces paroles; il commanda qu'on prît la Perdrix qui se reposoit dans une jatte de porcelaine : mais elle s'enfuit à cet ordre, & s'envola en luy battant des aîles sur le visage.

Il avoit toûjours la même vision & il sentoit les mêmes piqueures; il étoit fort effrayé, sa colere en devint plus furieuse. Ah! dit-il, c'est un charme de

cette Sorciere, qu'on appelle la Bonne Femme : il faut que je me délivre d'elle & de toute ſa race, & que je la faſſe mourir.

Il ſe leva, ne pouvant demeurer dans ſon lit ; & dés que le jour parut, il commanda à ſes Gendarmes de prendre toute l'innocente petite famille, & de la conduire dans des cachots : il ſe les fit amener devant luy, pour être témoin de leur deſeſpoir. Ces charmans viſages qui étoient tout arroſez de pleurs ne le touchoient point,

point, au contraire il en avoit une maligne joye.

Son fils, dont le tendre cœur étoit déchiré par un ſpectacle ſi ſenſible, ne pouvoit tourner les yeux ſur Mirtis ſans reſſentir une douleur à laquelle rien n'étoit comparable.

Un veritable Amant dans ces occaſions ſouffre encore plus que la perſonne aimée.

On prit ces pauvres innocens, & l'on les amenoit déja, quand le jeune Finfin, qui n'avoit point d'armes pour oppoſer à ces

barbares, prit tout d'un coup le cordon de son col. Petite *Amande*, s'écria-t-il, je voudrois que nous pussions être hors de la puissance du Roi. Avec ses plus grands ennemis, ma chere *Cerise*, continua Lirette. Et que nous emmenions le beau Prince, mon *Azerole*, poursuivit Mirtis.

Ils avoient à peine proferé ces paroles, qu'ils se trouverent tous dans un char avec le Prince, la Perdrix & le Fan, & s'élevant en l'air ils eurent bientôt

perdu de vûë le Roi & la maiſon des Roſes.

Dés que Mirtis eut fait ſon ſouhait elle s'en repentit ; elle connut bien qu'elle s'étoit laiſſée inconſidérément emporter à un premier mouvement dont elle n'avoit pas été la maîtreſſe : auſſi pendant toute la route elle tint les yeux baiſſez, & elle eut une grande honte. La Bonne Femme lui jetta un coup d'œil ſevere. Ma fille, lui dit-elle, vous n'avez pas bien fait de ſeparer le Prince de ſon pere ; quelque injuſte qu'il ſoit,

il ne doit pas le quitter. Ah! Madame, lui répondit le Prince, ne trouvez pas mauvais que j'aye la douceur de vous suivre. Je respecte le Roi mon pere; mais je m'en serois cent fois allé sans la vertu, la bonté & la tendresse de la Reine ma mere, qui m'ont toûjours retenu.

En achevant ces paroles ils se trouverent devant un beau Palais, où étant descendus, Madame Tu Tu vint au devant d'eux. C'étoit la plus jolie personne du monde, jeune, vive,

gaye. Elle leur fit cent honnêtetez, & leur avoüa que c'étoit elle qui leur avoit fait tous les plaisirs qu'ils avoient eus dans leur vie, & qui avoit donné aux trois Bergers la *Cerise*, *l'Azerole* & *l'Amande*; dont la vertu étoit finie, puisqu'elle les avoit auprès d'elle.

Et s'adressant particulierement au Prince, elle lui dit qu'il avoit entendu parler mille fois des déplaisirs que son pere lui avoit faits; qu'elle l'avertissoit d'avance qu'il ne l'accusât

pas du mal qui lui pourroit arriver : qu'à la verité elle lui faiſoit bien quelques malices, mais que c'étoit là tout au plus où pouvoit aller ſa vengeance.

Aprés cela elle les aſſura qu'ils ſeroient tous tres-heureux chez elle ; qu'ils auroient des troupeaux à garder, des houlettes, des arcs, des fléches & des lignes, qu'ils ſe divertiroient à cent plaiſirs differens. Elle leur donna des habits de Bergers d'une gentilleſſe infinie, & au Prince comme aux autres : leurs

noms & leurs deviſes étoient ſur leurs houlettes. Dés le ſoir même le jeune Prince changea la ſienne avec celle de l'aimable Mirtis.

Le lendemain Madame Tu Tu les mena dans les plus charmantes promenades du monde, & leur montra des bons pâturages pour leurs moutons, & un beau païs pour la chaſſe. Vous pouvez, leur dit-elle, aller de ce côté juſques à cette belle Riviere, n'allez jamais à l'autre bord, & de ce côté-là chaſſez dans

les bois : Mais prenez garde, continua-t-elle, de paſſer un grand Chêne qui eſt au milieu de la forêt ; il eſt fort remarquable, parce qu'il a les racines & le tronc de fer. Si vous allez plus avant, il pourroit vous arriver des malheurs dont je ne ſçaurois vous garantir ; & aprés cela je ne ſerois peut-être pas en état de vous ſecourir promptement, car une Fée a bien de l'occupation.

Ces jeunes Bergers l'aſſurerent qu'ils feroient exactement ce qu'elle leur

preſcrivoit ; & ſe mettant à conduire leur troupeau tous quatre, Madame Tu Tu demeura avec la Bonne Femme. Elle remarqua quelque inquietude dans ſon air : Qu'avez-vous, Madame, lui dit-elle, quel nuage s'éleve dans vôtre eſprit ? Je ne vous nierai point, reprit la Bonne Femme, que j'ay de la peine de les laiſſer ainſi tous enſemble. Il y a quelque temps que je vois avec chagrin que Finfin & Lirette s'aiment peut-être plus que de raiſon ; & voici pour

m'accabler une autre amitié qui ſe forme, le Prince & Mirtis ne ſe haïſſent pas, je crains d'abandonner leur jeuneſſe à l'égarement de leurs cœurs.

Vous avez ſi bien élevé ces deux jeunes filles, repliqua Madame Tu Tu, que vous ne devez rien craindre; je répons de leur ſageſſe. Je vais vous éclaircir de leur deſtin.

Elle lui apprit que Finfin étoit fils du méchant Roi, & frere du Prince; que Mirtis & Lirette étoient ſœurs, & filles du défunt

Roi qu'il avoit fait mourir, frere de la Reine sa femme, que ce cruel Roi avoit épousée, qu'ainsi ils étoient fort proches parens; que ce méchant Roi étant monté sur le Trône, après avoir commis mille horreurs, les voulut combler en faisant mourir ces deux petites Princesses; que la Reine fit tout ce qu'elle put pour l'empêcher, & que n'y pouvant réüssir, elle l'avoit appellée à son secours: qu'alors elle avoit dit à la Reine qu'elle les sauveroit, mais

qu'elle ne le pouvoit faire à moins qu'elle ne prît auſſi ſon fils aîné ; qu'elle lui répondoit qu'elle le reverroit un jour heureux : qu'à ces conditions là Reine avoit conſenti à une ſeparation qui lui paroiſſoit d'abord dure ; qu'elle les avoit tous trois enlevez, & les avoit voulu confier à ſes ſoins, comme à la perſonne la plus digne d'un tel emploi. Aprés cela la Fée la pria de ſe mettre en repos, l'aſſurant que l'union de ces jeunes Princes rendroit la paix à tout le

Royaume, où Finfin regneroit avec Lirette.

La Bonne Femme écouta tout ce discours avec une grande admiration, mais ce ne fut pas sans laisser tomber quelques larmes. Madame Tu Tu en fut surprise, & en demanda le sujet. Helas ! dit-elle, je crois qu'ils vont perdre leur innocence par cette grandeur à laquelle ils vont être élevez ; & qu'une fortune si éclatante va corrompre toute leur vertu.

Non, reprit la Fée, ne craignez point un si grand

malheur, vous leur avez donné de trop bons principes; on peut être Roi & honnête homme. Vous sçavez qu'il en est un dans l'univers, qui est le modele des parfaits Monarques: ainsi calmez vôtre esprit. Je vais être avec vous autant qu'il me sera possible, j'espere que vous serez sans ennui.

La Bonne Femme la crut, & au bout de quelque temps elle sentit une grande satisfaction. Les jeunes Bergers se trouvoient aussi si contens, qu'ils ne desi-

roient que la continuation d'une fortune ſi agréable. Leurs plaiſirs quoique tranquiles ne laiſſoient pas d'être vifs. Ils ſe voyoient tous les jours, & les jours leur ſembloient encore trop courts.

Le mauvais Roi apprit qu'ils étoient chez Madame Tu Tu : mais tout ſon pouvoir ne les en pouvoit pas ôter. Il ſçavoit toutes les diſpoſitions de ſes charmes ; il vit bien qu'il ne les ſçauroit avoir que par ruſe. Il n'avoit pû habiter dans la maiſon des Roſes,

par les malices continuelles que Madame Tu Tu lui faiſoit. Il l'en haïſſoit plus, auſſi bien que la Bonne Femme ; & cette haine même retomboit juſques ſur ſon fils.

Il employoit toute ſorte de ſtratagêmes pour avoir en ſa puiſſance quelqu'un de ces quatre jeunes Bergers : mais ſon pouvoir & ſes artifices ne s'étendoient pas ſur les terres de Madame Tu Tu.

Un jour malheureux (il en eſt de tels que l'on ne peut éviter (ces aimables

Bergers

Bergers avoient porté leurs pas du côté du Chêne fatal. La belle Lirette apperçut ſur un arbre à vingt pas de là un oiſeau d'un ſi rare plumage, qu'elle eut tiré plûtôt ſa fléche qu'elle n'y eut penſé ; & voyant l'oiſeau mort, elle courut pour le prendre. Tout cela ſe fit promptement & ſans reflexion, de ſorte que la pauvre Lirette ſe livra à ſa perte & ſe trouva priſe elle-même ; car il lui fut impoſſible de pouvoir s'en retourner, elle n'avoit qu'une volonté impuiſſante. Elle

reconnut ſa faute, & tout ce qu'elle put faire fut de tendre les bras pitoyablement à ſes freres & à ſa ſœur. Mirtis ſe mit à pleurer, & Finfin ſans heſiter courut à elle : Je veux me perdre avec vous, s'écria-t-il ; & dans un moment il l'eut jointe.

Mirtis vouloit les aller trouver, le beau Prince la retint. Allons avertir Madame Tu Tu, lui dit-il, c'eſt le plus grand ſecours que nous puiſſions leur donner. En même temps ils virent les gens du mé-

chant Roi qui les prirent. Tout ce qu'ils purent faire de part & d'autre, fut de se crier adieu.

Le Roi avoit fait mettre là ce bel oiseau par ses Chasseurs pour servir de piege à ces pauvres Bergers : il s'étoit bien attendu à l'aventure qui arriva. On mena Lirette & Finfin devant ce cruel Prince ; il leur dit mille injures, & les fit enfermer dans une obscure & forte prison. Ce fut alors qu'ils regretterent bien de ce que leur petite *Cerise* & leur petite

Amande n'avoient plus de vertu. Le Fan & la Perdrix les furent trouver: mais le Fan ne pouvant les voir, jetta quelques larmes de douleur; & voyant que le Roy commandoit qu'on le prît & qu'on l'écorchât tout vif, il ſe ſauva à la courſe vers Mirtis. La Perdrix fut plus heureuſe; elle les voyoit tous les jours à travers la grille de leur priſon. Par bonheur le mauvais Roy ne s'étoit pas aviſé de les faire ſéparer. Quand on s'aime c'eſt un plaiſir de ſouffrir enſemble.

La Perdrix revoloit tous les jours, & alloit dire de leurs nouvelles à Madame Tu Tu, à la Bonne Femme & à Mirtis. Mirtis étoit tres-affligée, & ſans le beau Prince elle auroit été inconſolable. Elle ſe reſolut d'écrire à ces pauvres captifs par la fidelle Perdrix; elle luy pendit une petite bouteille d'ancre au col avec du papier, & luy mit une plume au bec. La bonne Perdrix ainſi chargée, ſe rendit aux grilles de la priſon. Ce fut une grande joye à nos jeunes

Bergers de la revoir. Finfin avança la main, & prit tout ce qu'elle avoit ; aprés quoy ils se mirent à lire.

Mirtis & le Prince, à Lirette & à Finfin.

Sçavez-vous que nous languissons
Depuis une si dure absence,
Qu'incessamment nous soûpirons,
Que peut-être nous en mourrons ;
Nous l'aurions déja fait, je pense,
Si nous n'avions plus d'esperance :

Nous ſoûtenons nôtre
vertu
Depuis que Madame Tu
Tu
Nous aſſure de vôtre vie.
Lirette & Finfin, croyez-
nous,
Nous vous verrons mal-
gré l'envie,
Et nous aurons un ſort
bien doux.

Cette Lettre fit un puiſſant effet ſur l'eſprit de Lirette & de Finfin, ils en conçurent une grande joye, & firent ſur le champ cette réponſe.

Lirette & Finfin, à Mirtis & au Prince.

Nous avons reçû vôtre Lettre
Avec un extrême plaiſir,
Nous avons ſçû le reſſentir
Plus qu'on ne devoit ſe promettre.

Dans ces lieux ſi remplis d'horreur
Nôtre tourment ſeroit extrême
Si nous n'avions pas la douceur

Que

Que nous rencontrons en nous-mêmes.

Avec l'objet qui ſçait charmer
On ne reſſent aucun ſupplice,
Et pour ceux qui ſçavent aimer
Tout peut ſe tourner en délice.

Adieu, beau Prince, adieu Mirtis,
Ayez une ardeur mutuelle,
Sous une tendreſſe fidelle
Soyez toûjours aſſujetis.

Vous nous donnez une eſperance
Laquelle nous reſſentirons ;
Le plus grand bien que nous aurons
Nous viendra de vôtre préſence.

Finfin ayant attaché ce Billet au col de la Perdrix, elle s'envola bien vîte. Les jeunes Bergers la virent avec conſolation : mais la Bonne Femme n'en pouvoit recevoir depuis qu'elle étoit ſéparée de ces perſonnes ſi cheres, & qu'-

elle ſçavoit en ſi grand peril. Que ma felicité eſt changée, diſoit-elle à Madame Tu Tu ! je ne ſuis dans le monde que pour être perpetuellement agitée : je croyois avoir pris le ſeul parti qui me pouvoit mettre dans le repos : qu'on eſt borné dans les vûës que l'on prend ! Et ne ſçavez-vous pas, reprit la Fée, qu'il n'eſt point d'état dans la vie où l'on puiſſe vivre heureux ? Je le ſçai, s'écria triſtement la Bonne Femme, & ſi l'on ne fait ſon bonheur ſoi-même,

on le trouve rarement ailleurs. Mais, Madame, voyez un peu le ſort de mes enfans, je vous prie; je ne ſçaurois vivre inquiete comme je ſuis. Ils ne ſe ſont pas reſſouvenus de l'ordre que je leur avois preſcrit, reprit Madame Tu Tu, mais ſongeons au remede.

Madame Tu Tu entra dans ſa Bibliotheque avec la Bonne Femme. Elle lut preſque toute la nuit: & ayant pris enfin un grand livre, qu'elle avoit ſouvent negligé, quoi qu'il fût couvert de lames d'or,

elle ſe plongea tout à coup dans une triſteſſe exceſſive. Aprés bien du temps, & ſur la petite pointe du jour, la Bonne Femme voyant quelques larmes qui tomboient ſur les feüillets de ſon livre, oſa prendre la liberté de lui demander la cauſe de ſa douleur. Je m'afflige, lui dit-elle, pour le deſtin irrevocable qui vient de s'offrir à ma connoiſſance; j'en fremis & je tremble à vous le dire. Sont-ils morts, s'écria la Bonne Femme? Non, pourſuivit Madame Tu

Tu : mais rien ne les peut ſauver, ſi vous ou moi ne nous allons preſenter pour aſſouvir la vengeance du Roi. Je vous avouë la verité, Madame, pourſuivit la Fée, je ne me ſens pas aſſez d'amitié pour eux, ni aſſez de courage pour aller ainſi m'expoſer à ſa fureur, & je crois auſſi que peu de perſonnes ſeroient capables de le faire. Pardonnez-moi, Madame, repliqua la Bonne Femme avec une grande fermeté, j'iray trouver le Roi ; rien ne m'eſt difficile pour ſau-

ver mes enfans, je lui donnerai de bon cœur tout le ſang que j'ay dans les veines.

Madame Tu-Tu ne pouvoit aſſez admirer une ſi grande reſolution; elle lui promit de l'aſſiſter de tout ce qui ſeroit en ſon pouvoir: mais qu'elle le croyoit borné en cette rencontre par la faute qu'ils avoient faite. La Bonne Femme prit congé d'elle, & ne voulut point dire ſon deſſein à Mirtis ni au Prince, de peur de s'attendrir & de les affliger.

Elle partit, la Perdrix vola toûjours à côté d'elle; & ayant passé l'arbre de fer, la Perdrix arracha avec son bec une petite mousse qui étoit autour du tronc, & qu'elle mit dans les mains de la Bonne Femme. Quand vous serez au plus grand peril où vous puissiez être, lui dit-elle, jettez cette mousse sur les pieds du Roi. La Bonne Femme retint bien ces paroles; & à peine eut-elle fait encore quelques pas, qu'elle fut prise par les gens que le méchant Prince tenoit toûjours aux

environs des terres de Madame Tu Tu.

On l'amena devant luy. Je te tiens donc, méchante créature, luy dit-il, je te feray mourir par les plus cruels ſupplices. Je ne ſuis venuë icy que pour cela, luy répondit-elle, & tu peux exercer ta cruauté ſur moy ; épargnes mes enfans qui ſont jeunes, & incapables d'avoir jamais pû t'offenſer : voilà ma vie que je t'abandonne.

Tous ceux qui entendirent ces paroles étoient penetrez de pitié pour une

telle grandeur d'ame ; le Roy ſeul n'en fut point émû. La Reine qui étoit préſente verſoit des torrens de larmes. Le Roy en fut ſi indigné contr'elle, qu'il l'auroit tuée ſi on ne ſe fût mis entre deux. Elle ſe ſauva en faiſant des cris pitoyables.

Ce Roy barbare fit enfermer la Bonne Femme, ordonnant qu'on la nourrît bien, afin de luy rendre une prompte mort plus affreuſe. Il commanda qu'on emplît un abîme de couleuvres, de viperes &

de ſerpens, ſe faiſant un plaiſir d'y voir précipiter la Bonne Femme. Quel genre de ſupplice! qu'il eſt épouvantable!

Les Officiers de cet injuſte Prince luy obéïrent à regret; & quand ils ſe furent acquittez de cette funeſte commiſſion, le Roy ſe rendit ſur le lieu. On voulut lier la Bonne Femme; elle pria qu'on la laiſſât libre, les aſſurant qu'elle avoit aſſez de courage pour aller en cet état à la mort. Et conſiderant qu'elle n'avoit pas de tems

à perdre, elle s'approcha du Roy, & luy jetta ſa mouſſe ſur les pieds. Il étoit auprés de l'effroyable gouffre; & voulant le conſiderer encore avec plaiſir, les pieds luy gliſſerent, & il tomba dedans. A peine y fut-il, que toutes cés bêtes ſanguinaires ſe jetterent ſur luy, & le firent mourir en le piquant. La Bonne Femme ſe trouva en la compagnie de ſa chere Perdrix dans la maiſon des Roſes.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, Finfin &

Lirette étoient preſque morts de miſere dans leur affreuſe priſon ; leur affection innocente les retenoit encore à la vie. Ils ſe diſoient des choſes bien triſtes & bien touchantes ; quand ils apperçurent tout d'un coup les portes de leur priſon qui s'ouvrirent, & Mirtis, le beau Prince, & Madame Tu Tu, qui ſe jetterent à leur col, & qui leur parlant tous à la fois, ne laiſſerent pas dans ce deſordre de leur faire entendre la mort du Roy. C'étoit vôtre pere, Finfin,

à y consentir : mais ils se rendirent à sa volonté. La Reine veuve voulut aussi demeurer avec elle le reste de sa vie : la Perdrix & le Fan y passerent aussi leurs jours. Ils étoient tous rebutez du monde, ils trouverent de la tranquillité dans cette retraite. Madame Tu Tu les alloit souvent visiter, aussi-bien que le Roy & la Reine, le Prince & la Princesse.

Heureux qui pourroit imiter
Tout ce que fit la Bonne Femme ;
Une pareille grandeur d'ame
Trouve bien de quoi meriter.

Ecüeils

Ecüeils cruels, on vous peut éviter;
On ne craint gueres le naufrage,
Quand on peut laiſſer tout avec tant de courage.
Conduite, eſprit, vertu, que l'on doit à vos ſoins!
Vous paroiſſez dans les beſoins.

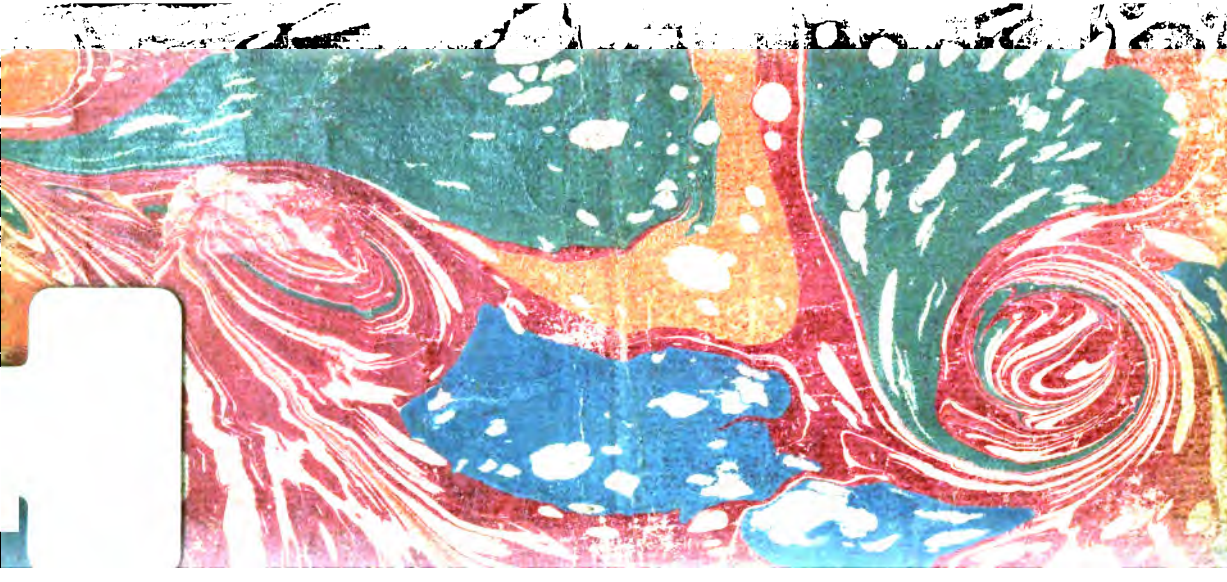
FIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé NICOLAS GOSSELIN, Libraire, Imprimeur de Paris, Nous a fait expoſer qu'il ſouhaiteroit imprimer, ou faire imprimer, & donner au Public, *Les Comtes de Perrault, de la Force, de Murat & Sans Parangon*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion ſur ce neceſſaires; Nous avons permis & permettons par ces Préſentes audit Goſſelin, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. FAISONS défenſes à tous Libraires, Imprimeurs, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long, ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires, Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier &

en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant de l'expoſer en vente le manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, és mains de notre trés-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit trés-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, le tout à peine de nullité des Preſentez. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait quelque trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi ſoit ajoûtée, comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le troiſiéme jour du mois de Février l'an mil ſept cens vingt-quatre, & de notre regne le neuviéme.

Regiſtré ſur le Regiſtre V. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris. N°. 715. fol. 415. conformément aux

anciens Reglemens, confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris le 23. Decembre 1723. Signé, BALLARD, *Syndic.*

76772100